

Université de Montréal

Représentations sociales interethniques en région : les cas de  
Drummondville et de Gatineau

par  
Marie Lebel-Racine

Département de sociologie  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maître  
en sociologie

Juin 2008

© Marie Lebel-Racine, 2008

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Représentations sociales interethniques en région : les cas de  
Drummondville et de Gatineau

présenté par :

Marie Lebel-Racine

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Barbara Thériault  
présidente-rapporteure

Sirma Bilge  
directrice de recherche

Michèle Vatz Laaroussi  
membre du jury

## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements .....	iv
Résumé .....	v
<b>1. Introduction</b> .....	7
<b>2. Régionalisation de l'immigration : Recension des écrits</b> .....	11
<b>3. Orientations théoriques et choix méthodologiques</b> .....	23
3.1 Problématique de recherche .....	23
3.2 Cadre conceptuel .....	27
3.3 Méthodologie.....	41
<b>4. Les milieux de vie</b> .....	52
4.1 Drummondville .....	52
4.2 Gatineau.....	56
<b>5. Analyse des entrevues</b> .....	58
5.1 Pratiques résidentielles .....	59
5.2 Fréquentations et affinités .....	65
5.3 Emploi et engagement communautaire .....	72
5.4 Gestion de la diversité .....	81
5.5 Politique et identité.....	92
<b>6. Représentations sociales issues du terrain</b> .....	101
<b>7. Conclusion générale</b> .....	112
Bibliographie .....	116
<u>Annexes</u>	
<b>1. Canevas d'entrevues</b> .....	vii
<b>2. Cartes administratives</b> .....	x
a) Drummondville .....	x
b) Gatineau.....	xi

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Pays d'origine des interviewés selon leur sexe .....	46
Tableau 2 : Âge des interviewés.....	46
Tableau 3 : Nombre d'enfants des interviewés selon leur année d'arrivée à Drummondville ou Gatineau.....	47
Tableau 4 : Statut civil des participants.....	47
Tableau 5 : Langues étrangères parlées par les participants selon leur langue maternelle.....	48
Tableau 6 : Domaine professionnel des participants selon leur niveau de scolarité .....	49
Tableau 7 : Sommaire des statistiques démographiques (2001) pour la ville de Gatineau (dans 4 des grandes ex-villes).....	57

## REMERCIEMENTS

Si j'ai réussi à mener à terme ce projet de longue haleine, c'est grâce au soutien d'un ensemble d'individus provenant des réseaux dans lesquels je gravite. Je tiens donc ici à les remercier formellement.

Merci :

- À Mme Sirma Bilge, ma directrice de recherche, pour ses conseils et sa rigueur;
- À M. Jean Viel, mon employeur, pour ses encouragements et sa flexibilité;
- Aux organismes PROMIS et Carrefour BLE, pour m'avoir permis de réaliser un stage chez eux;
- Aux 24 personnes interviewées à Drummondville et à Gatineau, pour leur temps et leur intérêt envers mon projet de recherche;
- Au Collège de l'Outaouais, pour le prêt de locaux au campus Félix-Leclerc;
- Au *Réseau de recherche sur l'immigration en dehors des grands centres* de l'Université de Sherbrooke pour la bourse de 1000 dollars;
- Aux chansons de Richard Séguin, pour la motivation qu'elles m'ont insufflées;
- À mes proches, particulièrement Joël, pour leur accompagnement du début à la fin et leur compréhension.

Merci à toutes et à tous!

## RÉSUMÉ

Les études portant sur la régionalisation de l'immigration au Québec ont largement traité de la question des avantages démographiques, politiques et économiques d'une telle pratique en matière de repeuplement des régions touchées par l'exode des jeunes, alors que celles portant sur la dimension sociale de l'établissement d'immigrants en région se font plus rares. Par ailleurs, la recension des écrits portant sur la régionalisation de l'immigration a fait ressortir l'absence d'études au sujet de certaines régions du Québec. De là le double intérêt du présent mémoire, qui propose d'une part d'enrichir le corpus de connaissances en étudiant les contextes de Drummondville et de Gatineau, et d'autre part d'examiner la question de la régionalisation de l'immigration au Québec d'une perspective relationnelle entre immigrants et natifs. Pour ce faire, il a été question d'examiner les *discours des immigrants et des non-immigrants de Drummondville et de Gatineau sur l'intégration des nouveaux arrivants en région* dans le but d'identifier s'il existe une homogénéité des propos au sein de chacun des deux groupes, afin de comprendre les dynamiques des dichotomisations nous/eux dans le contexte des relations interethniques en région au Québec et d'en questionner la pertinence. L'élaboration du cadre conceptuel a ainsi permis de définir sociologiquement les notions des représentations sociales, de l'identité culturelle, des relations interethniques et intraethniques et de l'intégration, et un travail de terrain de plusieurs mois a permis la cueillette du matériau d'analyse. Des entretiens semi-dirigés ont été menés auprès de vingt-quatre sujets, répartis également entre immigrants et natifs du Canada.

Enfin, l'analyse qualitative a été structurée selon cinq thèmes : pratiques résidentielles; fréquentations et affinités; emploi et engagement communautaire; gestion de la diversité; politique et identité. L'hypothèse de départ voulant que les interactions fréquentes avec l'exogroupe génèrent des représentations sociales positives à leur égard s'est avérée invérifiable dans la mesure où les sujets qui ont accepté d'être interviewés entretenaient pour la plupart déjà des interactions fréquentes avec l'exogroupe. Et ces interactions s'avéraient de nature positive. D'autre part, le postulat concernant la présence d'une crainte généralisée chez les natifs du Québec face aux immigrants et le conservatisme associé aux secteurs situés hors de la métropole montréalaise s'est avéré faux. Il ressort que ces deux milieux possèdent des institutions et des individus activement engagés dans ce projet, et que la peur ou le rejet des immigrants, malgré le fait que ma recherche ait été menée dans une période de haute tension (accommodements raisonnables, affaire d'Hérouxville, etc.), était extrêmement minoritaire. Par ailleurs, les participants non-immigrants habitant Drummondville ont paru aussi ouverts d'esprit que ceux habitant Gatineau, en dépit de la proximité de la seconde d'Ottawa, une grande ville multiculturelle et réceptrice de l'immigration depuis plus longtemps.

**Mots clés** : immigration, intégration, régionalisation, diversité ethnique, Outaouais, Centre-du-Québec

## SUMMARY

Studies on Québec immigration regionalization have discussed freely the demographic, political and economic advantages of such a practice in terms of curbing rural exodus. Nevertheless the social dimension of immigrant settlement in regions has not been researched really thoroughly. Moreover the literature review on the topic has shown the lack of research on certain regions of Québec. It is therefore relevant to increase knowledge by studying the situations of Drummondville and Gatineau in this masters thesis and to look at the issue of regionalization of immigration in Québec from a relational perspective between immigrants and natives. It was therefore decided to examine the *discourses of immigrants and of non-immigrants in Drummondville and in Gatineau on the integration of newcomers in the regions* and to identify if both groups' perceptions were homogeneous in order to question the relevance of the us/them dichotomy in context of interethnic relations in the regions of Québec. The development of the conceptual framework has therefore allowed for sociologically defining the notions of social representations, of cultural identity, of interethnic relations, of intraethnic relations and of integration, and a many-month fieldwork was used to gather the analysis material. Semi-directive interviews were conducted with twenty-four participants, equally distributed between immigrants and Canadian-born.

Finally, the qualitative analysis was structured according to five themes: residential practices; frequentation and affinity; employment and community involvement; diversity management; politics and identity. In sum, it is not possible to verify if the social representations of immigrants and non immigrants who had little exogroup contacts were mainly negative because the participants who accepted to be interviewed already had many interaction with their counterparts. And these relations were of a positive nature. On the other hand, it was expected to feel a fear from native Quebecers towards immigrants due the small number of the latter in the regions and the conservatism associated to the areas located outside of Montreal metropolis. But it was proved false too because both places have institutions and individuals that are actively engaged in this project. Moreover, the participants of Drummondville seemed as open-minded as Gatineau's, in spite of the second's proximity to Ottawa and the fact that immigration is not that new to its citizens in this relatively large multicultural city.

**Keywords** : immigration, integration, regionalization, ethnic diversity, Outaouais, Centre-du-Québec

## 1. Introduction

Depuis que j'ai complété mon baccalauréat en sociologie à l'Université d'Ottawa, les champs d'études qui se sont le mieux conjugués à mon bagage de connaissances sont la sociologie des relations ethniques, la sociologie des religions, la géographie humaine, le développement régional, l'anthropologie culturelle, et le travail social. C'est dans le cadre d'un stage d'enseignement coopératif effectué à l'été 2005 chez PROMIS, organisme communautaire de Montréal voué à l'insertion des nouveaux arrivants, que l'idée d'étudier la régionalisation de l'immigration a germé. Étant moi-même originaire de l'Outaouais, j'ai entrepris de réaliser mon projet de maîtrise sur les représentations sociales interethniques à Drummondville et à Gatineau.

Ayant personnellement eu la chance de réaliser un stage en tant qu'agente de régionalisation des immigrants dans le milieu communautaire de Montréal, je peux présenter la vision véhiculée par ces acteurs de terrain. Le but du Projet de régionalisation de l'organisme communautaire PROMIS, situé dans le quartier multiethnique de Côte-des-Neiges à Montréal, est double : d'une part, favoriser une meilleure répartition de la diversité ethnoculturelle dans l'ensemble des régions du Québec, et d'autre part, permettre aux immigrants, résidant actuellement à Montréal, de choisir parmi les différents types de qualité de vie et de possibilités d'emploi qu'offrent les régions de la province. « La forte concurrence dans le marché de l'emploi, le manque de logements à Montréal et la recherche d'une meilleure qualité de vie sont autant de motivations qui poussent certaines personnes immigrantes à vouloir s'installer en région. »<sup>1</sup> L'initiative de PROMIS répond conséquemment à un besoin réel et important des immigrants qui arrivent au Québec. Le travail des partenaires sur le terrain, en région, est essentiel, car il reste beaucoup de sensibilisation à faire auprès de la société d'accueil, particulièrement dans les milieux de petite taille et isolés des grands centres urbains.

---

<sup>1</sup> PROMIS, *La régionalisation : Un projet de vie*, Rapport final 2004-2005 du Projet de régionalisation, Montréal, 15 mars 2005.

PROMIS a donc comme objectif l'accroissement de la population immigrante en région. Les moyens que le Projet de régionalisation met en œuvre pour y parvenir sont très diversifiés. D'une part, via des activités de promotion du Projet et des régions partenaires, de même que par des visites qui mettent l'accent sur l'éventail d'emplois disponibles, la vie culturelle et la dynamique sociale. D'autre part, par l'intermédiaire d'une approche individuelle complétée d'un support technique et financier. Enfin, suite à l'établissement de ses candidats en région, les artisans du Projet s'engagent à maintenir un certain suivi afin de s'enquérir du sort des nouveaux arrivants en région et de l'efficacité du Projet dans son ensemble.

Dans le cadre de ma scolarité à la maîtrise en sociologie, j'ai eu la chance de vivre une autre expérience de stage en milieu de travail, dans un organisme du secteur communautaire montréalais. Pendant plus de trois mois, j'ai mené un projet de recherche pour le compte de Carrefour BLE, dont la mission est l'insertion en emploi de travailleurs d'origine immigrante, surtout dans les champs de l'agroalimentaire et de l'environnement.

Mon rôle fut de rejoindre vingt anciens candidats de l'organisme, qui demeurent maintenant en région, afin d'analyser la problématique de l'intégration des immigrants dans ce milieu de vie. De ce nombre initial, il fut possible d'obtenir dix-sept réponses positives, ce qui donna lieu à des entretiens téléphoniques qui s'étalèrent sur toute la durée de mon stage. C'est à l'issue de ce travail de terrain que j'ai pu rédiger une synthèse axée sur les diverses dimensions sociologiques de leur insertion socioprofessionnelle en région. Par rapport à mes études à l'Université de Montréal, ce passage à Carrefour BLE me permit du même coup d'enrichir mes connaissances à l'égard de mon objet de recherche, l'immigration en région au Québec, et de perfectionner considérablement mes techniques d'entrevue.

Afin de poursuivre leurs opérations, le Projet de régionalisation de PROMIS et Carrefour BLE doivent satisfaire les quotas annuels fixés par le Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles (MICC) du Québec. Cela correspond

concrètement à rencontrer  $x$  candidats en entrevue, à organiser  $x$  séjours d'exploration socioprofessionnelle en région rejoignant  $x$  individus, ainsi qu'à compléter  $x$  établissements pour un total d'environ  $x$  personnes immigrantes. Le hic avec la méthode des quotas, c'est que les intervenants, confrontés à la nécessité de conserver le financement accordé à leur organisme, négligent certaines précautions visant à s'assurer de la capacité d'un candidat à s'installer adéquatement en région. En d'autres mots, le maintien du financement de leur organisme et de leur emploi se fait au détriment d'un humain en quête d'un projet de vie. Une réflexion s'impose.

En ce qui a trait aux caractéristiques de la clientèle desservie, la majorité des candidats de ces programmes maîtrise déjà le français et est très scolarisée. En effet, environ 90% des participants possèdent un diplôme universitaire à leur arrivée au Canada. « Certains sont prêts à se réorienter dans un autre domaine et à suivre une formation d'appoint pourvu que cette réorientation leur garantisse un emploi, d'autres désirent travailler dans leur domaine. Plusieurs doivent faire des démarches pour devenir membres d'ordres professionnels du Québec. »<sup>2</sup> C'est d'ailleurs ce qui cause le plus de frustration chez ces derniers, à qui nos gouvernements ont vanté activement les besoins du Québec à l'égard de leur expertise spécialisée... sans leur révéler les « détails » coûteux (en temps et en argent) découlant de la non reconnaissance de la formation complétée et de l'expérience acquise à l'étranger.

Néanmoins, plusieurs régions entreprennent des initiatives tangibles et renouvelées pour aller de l'avant dans l'attraction des immigrants vers leur coin de pays. Certains observateurs évaluent que « les gestes posés et les actions réalisées s'inscrivent dans la politique de décentralisation et dans la volonté signifiée des citoyens, acteurs socio-économiques et autres concernés, d'être les premiers responsables du comment de cette régionalisation. On ne peut qu'applaudir ce projet audacieux, cette volonté politique et les efforts consacrés à favoriser une meilleure harmonisation entre les aspirations des immigrants que nous sélectionnons pour leur expertise, leurs savoirs et le vouloir des

---

<sup>2</sup> PROMIS, *Rapport d'activités 2004-2005*, Montréal, p.44.

régions à accueillir ces nouveaux citoyens. Mais entre le vouloir, le pouvoir et le faire, il y a des réalités qui commandent un réajustement des façons de faire. »<sup>3</sup>

Là où il y a des réajustements qui s'imposent, la vision unique de la sociologie peut s'avérer très à propos. Qu'il s'agisse d'explorer la solidarité fonctionnaliste à la Durkheim, la dichotomie communalisation-sociation de Weber, ou encore les polémiques entourant le travail selon Marx, tous les chemins de cette problématique liée à l'immigration mènent à l'analyse sociologique. Les choix de société, en termes de dilemme inclusivité-exclusivité, sont définitivement à la saveur du jour. Pensons seulement à la controverse qu'a soulevé le rassemblement parallèle – payant et politisé – organisé lors de la traditionnelle fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal. Les instigateurs de ce spectacle novateur voulaient redonner des couleurs plus souverainistes à cette Fête nationale, mais plusieurs ont perçu cet acte comme un repli archaïque à connotation « pure laine » et une négation du caractère multiculturel du Québec (lire peut-être Montréal) d'aujourd'hui. Peu importe où l'on se situe dans le débat, on ne peut nier que cela soulève d'importantes questions au sein d'une patrie qui prône l'ouverture à la différence et le partage de sa culture dans le dessein louable de la mieux faire connaître au Monde. C'est pour l'ensemble de ces raisons qu'il m'importe plus que jamais d'explorer les multiples facettes de ce phénomène complexe, en m'intéressant aux représentations sociales interethniques des immigrants et des non immigrants demeurant en région.

---

<sup>3</sup> TABLE DE CONCERTATION DES ORGANISMES AU SERVICE DES PERSONNES RÉFUGIÉES ET IMMIGRANTES, *L'établissement des immigrants dans différentes régions autres que Montréal : Un processus audacieux et complexe*, Octobre 2002.

## 2. Régionalisation de l'immigration : Recension des écrits

### Introduction

Dans la plupart des pays dits d'immigration, les populations accueillies s'installent en grande majorité dans les métropoles. Et le Canada n'échappe pas à la règle. Au Québec, en 2006, 78,8 % des immigrants accueillis entre 1995 et 2004 résidaient dans la région métropolitaine de Montréal, tandis que 17,5 % habitaient en région<sup>4</sup>. Cependant, presque toutes les régions du pays manquent de main-d'œuvre en raison du déclin du taux de natalité et du vieillissement de la population active. C'est pourquoi les provinces et les villes souhaitent se servir de l'immigration pour inverser cette tendance. Dans les régions véritablement rurales, c'est-à-dire vivant quasi-exclusivement de l'exploitation des ressources naturelles, les immigrants qui s'y trouvent y sont arrivés, pour la plupart, avant 1981 (Bollman, Beshiri et Clemenson in *Metropolis*, Été 2007 : pp. 9-16). Et si l'on se fie aux statistiques démographiques des dernières décennies, il ne faut plus compter sur les nouveaux arrivants pour repeupler ces régions. Cependant, dans les villes secondaires ayant une économie diversifiée, le potentiel d'insertion est indéniable. En Ontario (*Metropolis*, Automne 2007), d'autres pôles d'attraction éloignés de la région métropolitaine de Toronto se manifestent activement, citons notamment Guelph, Windsor, Kingston, Sudbury et Thunder Bay, et misent sur la diversité culturelle de leur municipalité.

S'étant doté d'une politique de régionalisation, le Québec fait figure de pionnier sur la scène canadienne. La province mise actuellement sur l'inclusion de cette volonté dans les plans quinquennaux de développement des différentes conférences régionales des élus et sur l'élaboration de stratégies en matière de développement de l'entrepreneuriat par les centres locaux de développement. Des actions de sensibilisation quant aux bénéfices (économiques, sociaux et culturels) apportés par les immigrants sont entreprises de plus en plus activement aux quatre coins du Québec.

---

<sup>4</sup> MINISTÈRE DE L'IMMIGRATION ET DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES DU QUÉBEC, *Présence au Québec en 2006 des immigrants admis de 1995 à 2004*, Avril 2006, 44 pages. En ligne au <<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Presence-Quebec-2006-immigrants-admis1995-2004.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

Le premier engagement officiel de l'État québécois portant sur une répartition territoriale plus équilibrée de l'immigration remonte à 1990, c'est-à-dire au dépôt de l'*Énoncé de politique en matière d'immigration et d'intégration*, dans lequel la régionalisation des nouveaux arrivants incarnait un des objectifs stratégiques du Ministère des communautés culturelles et de l'immigration (MCCI). (Simard, 1996 : 5) Depuis le début de l'exercice, les réfugiés constituent le groupe-cible par excellence des stratégies de régionalisation de l'immigration au Québec. Toutefois, leur destination leur est imposée suite à des arrangements régionaux dans lesquels ils ne sont nullement impliqués. Le départ volontaire vers les régions constitue une autre réalité pour les différentes catégories d'immigrants reçus, lesquels sont beaucoup moins nombreux en dehors de Montréal. Cette arrivée « forcée » en milieu non-métropolitain a des effets certains sur le niveau de rétention de ces populations. Par exemple, une communauté de réfugiés colombiens, recrutés à Québec, sont venus s'installer à Saint-Pascal-de-Kamouraska<sup>5</sup>, dans le Bas-Saint-Laurent, pour travailler à l'abattoir de porcs de cette petite municipalité de moins de 4 000 habitants. N'ayant pas le profil de l'emploi, la majorité des nouveaux arrivants ont remis le cap vers Québec ou Montréal. L'emploi constitue donc un facteur important de l'intégration, mais la disponibilité de services adaptés aux immigrants et réfugiés, le maintien du rôle de l'État dans l'équité et le développement régional (Simard, 1996) et l'accueil de la population locale comptent aussi pour beaucoup.

### Comparaisons internationales

Le phénomène de la métropolisation de l'immigration est observable « dans tous les pays d'immigration, autant en Australie qui dispose d'une structure économique plus équilibrée que le Canada, qu'en Suède où le développement régional est une préoccupation constante ». (UQAH/Dumont, 1992 : 42) Toutefois, en Australie, les immigrants sont répartis sur l'ensemble du territoire de manière plus équilibrée qu'aux

<sup>5</sup> SOCIÉTÉ RADIO-CANADA, *Dimanche Magazine* : Émission du 25 février 2007, <<http://www.radio-canada.ca/actualite/v2/dimanchemag/GuideHoraire.shtml?regiongh=1&dt=2007-2-25&pk=382&numero=382&date=2007-2-25>>, consulté le 26 février 2007.

Etats-Unis et au Canada (UQAH/Dumont, 1992 : 39-40), et « dans les pays européens, la population (native et immigrante) et les activités économiques sont en général mieux distribuées sur le territoire, quoique la tendance à la métropolisation y soit aussi fortement ressentie » (Dumont, 1991 : 7). Johanne Dumont (1991) explique cette réalité par deux facteurs, l'un d'ordre économique; l'autre d'ordre politique et culturel. D'une part, la tertiarisation marquée de l'économie a mené à une concentration de la majorité des emplois dans les grands centres urbains. D'autre part, on assiste depuis peu à des transformations importantes dans la composition des flux migratoires. Une immigration dite culturellement différente (asiatique, africaine, latino-américaine), essentiellement familiale et humanitaire, a remplacé l'immigration européenne traditionnelle. Les immigrants d'aujourd'hui se sentent ainsi mieux soutenus par les réseaux d'entraide de leur communauté, et dans des milieux culturellement hétérogènes.

Dans un tel contexte, la régionalisation de l'immigration constitue indéniablement un défi de taille. Afin donc de contrer ce déséquilibre démographique, des mesures plutôt contraignantes pour répartir la diversité ethnique et peupler les régions qui se vident ont été entreprises par les différents gouvernements. Tel que souligné plus tôt, les politiques coercitives destinées à l'envoi de réfugiés dans des régions reculées du territoire se sont presque toujours soldées par un échec. « En Europe, les réfugiés étaient *envoyés* par petits groupes dans autant de localités que possible, sans égard pour leurs antécédents, leurs besoins et également sans prévoir de structures d'accueil adéquates et de logements. Aucune attention n'était par ailleurs accordée à la capacité d'absorption du marché du travail local. » (UQAH/Dumont, 1992 : 45) Au Québec, les premières expériences de régionalisation de l'immigration furent de ce type. Au début des années 1980, le gouvernement québécois procéda à l'envoi forcé de réfugiés indochinois en Estrie et en Mauricie. Comme ce fut le cas en Europe, ces derniers retournèrent à Montréal et Toronto dès qu'ils le purent. (UQAH/Jay-Rayon, 1992 : 134) « L'immigrant qui s'établit en région doit être entièrement libre de ses choix. Il ne peut être question de répéter des expériences passées et de forcer des groupes d'immigrants à s'établir dans une région (...) sans consulter les représentants de la collectivité régionale. » (UQAH/Gagnon-

Tremblay, 1992 : 82-83) Cette démarche doit donc impliquer une volonté réciproque des acteurs touchés.

Même son de cloche en Grande-Bretagne où fut critiquée la politique de dispersion, jugée : « inacceptable pour les réfugié(e)s si elle n'est pas assortie de mesures favorisant l'accès au logement et la promotion de l'intégration ». (UQAH/Dumont, 1992 : 45) En effet, la prise en compte de ces nécessités a donné lieu à des réussites en matière de régionalisation de l'immigration ailleurs dans le monde. Aux Etats-Unis, un programme de migration secondaire volontaire planifiée a permis à des communautés d'immigrants de s'implanter en région, relançant du coup l'économie locale. (UQAH/Dumont, 1992 : 46-47) En Suède, on attribue à la décentralisation de l'administration le succès de la politique de régionalisation de l'immigration, laquelle donne aux localités les moyens d'accueillir adéquatement ces nouvelles populations. (UQAH/Dumont, 1992 : 48-49)

### Réalité canadienne

Depuis la fin des années 1970, environ 75% des 200 000 immigrants au Canada s'installent à Toronto, à Vancouver et à Montréal. Les statisticiens concluent qu'« une importance de plus en plus grande est accordée au volume et à la qualité de la population active en tant que pré-requis au développement économique. En 2026, les immigrants seront responsables de l'ensemble de l'accroissement démographique net et en 2011, de l'ensemble de l'accroissement net de la main-d'œuvre »<sup>6</sup>. Selon le recensement, les causes de dépeuplement des régions rurales, des municipalités et des petites villes au Canada sont : le vieillissement de la population, la dénatalité croissante et la migration de sortie. C'est pourquoi les provinces et les villes souhaitent se servir de l'immigration pour inverser cette tendance. Mais ajoutons qu'il faut aussi que les immigrants puissent y trouver leur compte, car sans réciprocité, impossible de penser à l'intégration des nouveaux venus.

---

<sup>6</sup> METROPOLIS, *Régionalisation de l'immigration*, Série de conversations 9, Février 2003.

Dans les Prairies canadiennes, où la diversité religieuse et ethnique est plutôt faible, la question de la langue a un impact certain sur le processus d'intégration des immigrants. Effectivement, « selon qu'ils s'intègrent à la communauté anglophone majoritaire ou à la communauté francophone minoritaire, divers processus d'affiliation, d'exclusion ou de discrimination vont être observables » (Vatz Laaroussi et Walton-Roberts, 2005 : 7). Face à un contexte caractérisé historiquement par ces « deux solitudes », les immigrants se trouvent la plupart du temps dans l'obligation de choisir leur camp, ce qui va donner sens à leur sentiment d'appartenance à l'une des deux communautés linguistiques « fondatrices » du Canada. Selon l'approche de l'intersectionnalité, on peut concevoir qu'un immigrant se joignant à des communautés francophones minoritaires de l'Ouest du pays serait susceptible de vivre une double marginalisation, l'amenant possiblement à intérioriser le stigmaté qui lui est accolé par la société dominante.

L'étude de l'établissement des immigrants à Kelowna et à Squamish, régions urbaines de moyenne et de petite tailles situées en Colombie-Britannique, a permis à Margaret Walton-Roberts (2005) de tirer certaines conclusions. D'une part, les municipalités n'ont pas un rôle actif dans l'attraction des immigrants, mais elles contribuent au financement des services sociaux qui leur sont destinés. Les plus grands défis relatifs à la rétention des immigrants en région, relate-t-elle, sont ceux de la reconnaissance des crédits acquis à l'étranger et de l'apprentissage d'une langue seconde. Dans les provinces maritimes, la proportion nationale d'immigrants est minime, mais les nombres absolus comptent pour beaucoup, car c'est à l'échelle locale que les rapports interethniques ont le plus de poids, nous dit Halliday (in Metropolis, été 2006 : 89).

Gallant et Belkhodja ont analysé le discours des organismes minoritaires francophones du Canada pour constater qu'en dépit d'une volonté manifeste d'inclusion, ils « perçoivent encore les immigrants comme une perpétuelle altérité par rapport à leur communauté et aux besoins présumés de celle-ci » (Gallant et Belkhodja dans Vatz Laaroussi et Walton-Roberts, 2005 : 35). Selon eux, il en ressort deux pièges à éviter : l'assimilation à la culture dominante comme seule clé de l'intégration, et le maintien

artificiel de la différence entre les individus. Par rapport au « danger » de l'assimilation, plusieurs sociologues soutiennent que ce type d'intégration refuse la différence en cherchant à la rendre invisible. Selon une telle pratique, les individus nouvellement arrivés dans une région se voient assujettis à un cadre de vie imposé par ceux qui considèrent l'intégration comme une normalité pré-définie. Au sujet du traitement réservé à l'alter ego, ils recommandent de ne pas « constamment distinguer le nous du eux, notamment l'emploi d'expressions tels ces gens, ... » (Gallant et Belkhodja, 2005 : 52).

#### Le cas québécois : obstacles et incitatifs

Aux yeux de plusieurs observateurs, les difficultés auxquelles se heurte la régionalisation de l'immigration au Québec sont quasi insurmontables. Les fonctionnaires provinciaux interviewés par Carolle Simard (1998) et son équipe évoquent notamment le manque d'ouverture dont feraient preuve tant des Québécois que des immigrants, et les tendances irréversibles de l'urbanisation pour justifier l'arrêt des efforts à l'endroit de la démétropolisation. « Si la population née ici ne peut survivre hors de la grande zone métropolitaine, notent les interviewés, il est illusoire de penser que les nouveaux venus iront s'installer et resteront dans des zones condamnées économiquement et où, de surcroît, les réseaux communautaires immigrants sont pratiquement absents. » (Simard, 1998 : 26) Ceux-ci soutiennent du coup qu'il est normal que les immigrants imitent le reste de la population en contribuant à l'exode régional plutôt qu'en y mettant un frein. La vision utilitariste de l'immigration « a été critiquée par le Conseil des communautés culturelles et de l'immigration (CCCI), qui l'a trouvée *axée surtout sur les besoins du Québec et très peu sur ceux de l'immigrant, premier concerné par le phénomène et dont la décision de migrer n'est aucunement motivée par le désir de pallier la dénatalité ou le sous-financement des services sociaux.* » (Bilge, 2003 : 137-138)

De plus, il est vrai que « les régions n'ont pas coutume de gérer la pluralité culturelle et on imagine mal ce qui pourrait concurrencer la force d'attraction qu'exerce la métropole avec ses multiples associations ethniques jouissant d'une relative autonomie les unes par rapport aux autres. » (Simard, 1998 : 136) Les intervenants en région,

« rencontrant quelques familles immigrantes dans leur pratique, se sentent souvent peu concernés par ces questions, y sont aussi moins préparés, moins formés, tout en partageant souvent avec leurs collègues de Montréal un certain nombre de stéréotypes ». (Vatz Laaroussi & al., 1999 : 15) On doit donc admettre que la capacité d'absorption de la société et de l'économie locale, ajoutée à la présence d'ONG spécialisées dans l'aide à l'établissement des immigrants, jouent pour beaucoup dans la rétention des nouveaux venus en région. Néanmoins, d'autres persistent à croire que la régionalisation de l'immigration est réalisable et souhaitable, en autant que l'on évite de l'appliquer à trois types de régions (Viel, 1990 : 122) : les régions pauvres économiquement (ex. : Gaspésie), les régions connaissant peu de mouvements de population (ex. : Côte-Nord), et les régions ayant un sentiment d'appartenance très développé (ex. : Témiscouata). Dans le respect de ces conditions, Viel (1990) entrevoit la régionalisation de l'immigration comme une réalité bénéfique à la fois pour les résidents des régions et pour les immigrants.

Faisant état de l'exacerbation des tensions ethniques et de l'exclusion socioéconomique croissante de certains groupes, et attribuant ces conséquences à la surconcentration des immigrants dans la ville-centre, des voix se sont mises à soutenir, au début des années 1990, une stratégie planifiée de régionalisation de l'immigration au Québec. On craignait qu'à Montréal se créent de véritables « ghettos qui auraient pour effet de marginaliser les néo-Canadiens. Ces difficultés (interpellaient) cependant tout le Québec, car il (était) par ailleurs hasardeux de laisser se creuser un fossé entre une métropole cosmopolite et des régions de Québécois *pure laine*. » (UQAH/Plamondon, 1992 : 17) Du même avis, Griffin affirme qu'en région, « l'insertion sociale est beaucoup plus facile, l'adaptation en milieu scolaire se fait plus doucement à cause du plus petit nombre d'intégrés à la fois et il est plus difficile de se regrouper en *espèce de ghetto* (...) ». (UQAH/Griffin, 1992 : 123)

Comparant Montréal au reste du Québec, des fonctionnaires affirment qu' : « en région, les gens apprennent plus vite le français parce qu'ils y sont obligés ; ils sont dans le bain, et ils n'ont pas nécessairement accès à des services d'interprètes. » (Simard,

1998 : 35) Cette absence de services peut donc dans certains cas s'avérer un stimulant intégrateur : « L'immigrant qui s'établit au Québec à l'extérieur de Montréal a certainement quelques avantages : il reçoit plus d'attention de la société d'accueil, sa période d'attente pour obtenir des cours de français est moins longue, et son enfant parvient plus facilement à se faire des amis parmi ses camarades de classe québécois, ce qui facilite l'intégration à la société-hôte. » (UQAH/Nguyen Quy, 1992 : 19)

Il s'agit donc de trouver le juste milieu entre la création de ghettos ethniques à Montréal et le saupoudrage excessif dans les régions (Viel, 1990 : 123), car ces soi-disant ghettos n'ont pas que du mauvais aux yeux de certains analystes. Comme le fait remarquer Germain (1995), alors que « certains associent la concentration ethnique à un processus de ségrégation retardant l'intégration des immigrants à la société d'accueil, d'autres soulignent le support reçu par les immigrants de leur communauté ethnique à l'intérieur des enclaves ethniques et donc la contribution positive de ces dernières dans le processus d'adaptation à la société d'accueil. » (Germain & al., 1995 : 13) C'est pourquoi une approche tempérée, c'est-à-dire la recherche d'un équilibre entre les enclaves ethniques et les immigrants établis seuls dans un bassin de locaux, est plus susceptible de faire progresser l'installation initiale vers un établissement à long terme.

#### De l'intégration vers la rétention

De manière générale, en région, « l'intégration sociale semble être priorisée dans le cas des réfugiés ou des immigrants qui viennent d'arriver au Québec. L'intégration économique semble être la porte d'entrée pour les immigrants provenant des grands centres et qui en sont à leur deuxième destination ou plus. » (Quimper, 2005 : 39) Mais dans les deux cas, l'intégration réussie doit comporter ces deux dimensions essentielles, réalisées en parallèle, pour que l'immigrant veuille s'installer définitivement en région.

Selon le gouvernement du Québec, l'intégration, dans son acception holistique, consiste en la coexistence de trois processus : l'utilisation plus fréquente du français, l'accroissement de la participation à la vie économique, sociale, culturelle et

institutionnelle du Québec, et l'amélioration des relations intercommunautaires. (Simard, 1998 : 11-12) Mais d'après d'autres chercheurs, l'intégration réelle représente un courant bidirectionnel. Jay-Rayon (1992) estime en effet que « c'est donc dans un esprit de partenariat égalitaire (que l'immigrant) s'intégrera dans une région ou une communauté. Il pratiquera à la fois le multiculturalisme et l'interculturalisme. Son souci sera de s'enrichir de ceux qui l'accueillent et de les enrichir à son tour de ce qu'il est et de ce qu'il veut et peut faire économiquement. » (UQAH/Jay-Rayon, 1992 : 133)

Dans un même ordre d'idées, on avance que « l'immigrant doit pouvoir rencontrer le Canadien sans avoir à se défaire de sa propre identité, sans s'assimiler ». (UQAH/Pestieau, 1992 : 65) C'est pourquoi l'intégration consiste en une accommodation réciproque. Au-delà des interactions à caractère public et fonctionnel, le concept d'intégration « implique également le développement d'un sentiment d'appartenance, d'un enracinement non pas à une société prédéfinie comme monolithique, mais à une société en évolution où Québécois de vieille souche et Québécois des communautés culturelles sont appelés à bâtir un projet d'avenir commun. » (UQAH/McAndrew, 1992 : 144) Souscrivant à une telle vision d'engagement mutuel, les institutions et les résidents locaux sont appelés à jouer un rôle actif dans la redéfinition des rapports sociaux entre les immigrants et eux.

Alors que certaines municipalités « se montrent très actives face à l'adoption de politiques formelles d'intégration et de reconnaissance de la diversité; d'autres, au contraire, refusent par principe de se doter de telles politiques qui auraient, selon elles, pour effet de stigmatiser les personnes d'origines étrangères vivant sur leur territoire ». (Germain, 2003 : 5) Mais dans les deux cas, l'école est considérée comme le milieu privilégié de l'intégration (UQAH/Nguyen Quy, 1992 : 19), car c'est dans la petite enfance que l'individu internalise ses appartenances profondes. On suggère donc fréquemment de privilégier l'accueil d'immigrants avec famille en région, car « les contacts que ne manqueront pas de créer les enfants à l'école ou autour de la maison sont de forts ciments à une insertion à long terme. » (UQAH/Gagnon-Tremblay, 1992 : 86) Par contre, le fait que les parents de ces enfants occupent ou non un emploi a un impact

certain sur les relations que les membres de la famille vont entretenir avec la société-hôte. En dépit des expériences positives des enfants, lorsque les immigrants en ont, « l'emploi demeure le déclencheur de toute initiative de location ou de relocalisation » (UQAH/Dumont, 1992 : 49), donc le travail constitue une des pierres angulaires de l'intégration, car cette étape primordiale permet au nouvel arrivant de contribuer concrètement au développement économique de son milieu d'accueil.

Une fois inséré sur le marché du travail, l'immigrant se voit en mesure d'interagir sur une base quotidienne avec des Québécois de souche canadienne-française, ce qui lui permet d'entrer dans le monde informel des rapports sociaux. Selon plusieurs interviewés, une institutionnalisation trop poussée de l'accueil des nouveaux venus est susceptible de nuire à l'intégration des immigrants (Simard, 1998 : 71). Palliant ce problème, des initiatives de parrainage éclosent petit à petit dans les régions du Québec et donnent lieu à un double avantage, c'est-à-dire d'aider les immigrants à s'adapter à la vie québécoise tout en éduquant la population locale à la diversité ethnique (Viel, 1990 : 44). De cette façon, les représentations sociales des deux groupes en question sont ébranlées et prennent une forme nouvelle, teintée des apports issus des relations interculturelles.

Mais il n'en demeure pas moins que les intervenants de première ligne (travailleurs sociaux, personnel médical, policiers, éducateurs, etc.) « représentent des personnes-clés dans les processus d'intégration-insertion des populations immigrantes, d'une part parce qu'elles sont souvent en contact direct avec les immigrants, d'autre part parce que le regard professionnel qu'ils portent sur ces populations a un impact direct sur la place sociale qui leur est déterminée. Leurs discours, leurs pratiques mais aussi leurs représentations de ces immigrant(e)s et de leur famille ont une influence sur la façon dont ceux-ci perçoivent leur milieu d'implantation, sur les stratégies qu'ils mettent en œuvre pour s'y insérer, s'y installer ou s'en protéger. » (Vatz Laaroussi, 2001 : 39) L'attitude humaniste de ces mêmes intervenants les amène à rechercher des ressemblances entre les nouveaux arrivants et eux-mêmes. « Cette vision personnaliste et universaliste renvoie les immigrants à une négation de leurs différences,

d'autant plus importante à leurs yeux qu'elles sont constitutives de leur identité personnelle et sociale. » (Vatz Laaroussi & al., 1999 : 57)

L'importance d'un tel rapprochement est d'ailleurs illustrée par une étude de l'espace et de l'altérité dans un contexte de régionalisation « par parachutage », qui a été réalisée par Julie Routhier (1999) dans le cadre de son mémoire de maîtrise en anthropologie. Selon l'État québécois, la formation de « noyaux culturels » assurerait la rétention des réfugiés dans les Basses-Laurentides, mais cette thèse a été démentie par l'expérimentation. Le travail de terrain de la chercheuse a plutôt révélé que c'est la capacité à créer des liens affectifs et sociaux forts avec les natifs, dans la sphère publique et privée, plutôt qu'avec les gens de même origine nationale qu'eux, qui a incité ces réfugiés à demeurer dans la localité. Routhier conclut donc qu'il vaut mieux arrimer la politique de régionalisation de l'immigration avec les possibilités globales de développement de la région qu'avec les capacités d'adaptation des réfugiés.

### Conclusion

Les experts de la question estiment qu'à peine mises sur les rails, les mesures de régionalisation de l'immigration doivent prendre soin d'agir de manière sensée et durable, car il s'agit de la vie des individus, qui plus est des individus déjà vulnérabilisés par le déracinement de leur pays d'origine. On ne peut catapulter des gens dans des milieux où ni les structures ni les populations locales y sont disposées. Les chercheurs ont conclu que « les trajectoires et référents variaient plus souvent selon des déterminants structurels que selon des référents culturels et que les ancrages valoriels, s'ils étaient présents, étaient aussi accompagnés de références importantes à l'expérience et aux compétences ». (Vatz Laaroussi & al., 1999 : 202) Et bien que le soutien de la famille joue un rôle important dans la stabilisation des immigrants dans leur nouveau milieu, l'exogamie et la mixité ethnique en région contribuent encore davantage à cet ancrage. (Lamotte in Vatz Laaroussi, 1997 : 80)

Afin de cumuler et de systématiser des connaissances localisées sur la régionalisation de l'immigration, *l'Observatoire canadien de l'immigration dans les zones à faible densité d'immigrants*<sup>7</sup> fut mis sur pied en 2004. Ce groupe de recherche est financé par le Conseil de recherche en sciences humaines (CRSH) et dirigé par Michèle Vatz Laaroussi, professeure au département de travail social de l'Université de Sherbrooke. Consciente des défis qui attendent ces tentatives de dispersion de la population d'origine étrangère sur le vaste territoire fédéral, cette spécialiste de la question « constate que les régions qui connaissent de faibles densités d'immigrants sont soit peu traitées, soit elles le sont à travers la supposition que ce qu'elles vivent serait à l'opposé de ce que vivraient les grandes métropoles. Elle estime que ce constat doit donc être revu, car bien que les villes petites et moyennes connaissent des spécificités, il existe également des tendances communes entre les grandes métropoles et les villes plus petites.»<sup>8</sup> C'est dans le but d'ajouter de la pertinence à ce besoin de connaissances que j'entreprends d'étudier les représentations sociales interethniques en région, via les cas de Drummondville et de Gatineau.

---

<sup>7</sup> Observatoire canadien de l'immigration dans les zones à faible densité d'immigrants, mis à jour en 2005, <<http://membres.lycos.fr/reseauimmigration/>>, consulté le 22 mai 2008.

<sup>8</sup> Immigration et métropoles (Projet Metropolis), *Conseil des partenaires élargi : 7-8 décembre 2006*, page 2. En ligne au <[http://im.metropolis.net/research-policy/research\\_content/CPE\\_dec2006/CR\\_atelier\\_volet2\\_cdp\\_elargi.pdf](http://im.metropolis.net/research-policy/research_content/CPE_dec2006/CR_atelier_volet2_cdp_elargi.pdf)>, consulté le 22 mai 2008.

### 3. Orientations théoriques et choix méthodologiques

#### 3.1 Problématique de recherche

Jusqu'à ce jour, les études portant sur la régionalisation de l'immigration au Québec ont largement traité de la question des avantages démographiques, politiques et économiques d'une telle pratique en matière de repeuplement des régions touchées par l'exode des jeunes. Des données fraîches de Statistique Canada<sup>9</sup> soulignent notamment que les immigrants réussissent mieux économiquement lorsqu'ils s'éloignent des grands centres urbains, contrairement au reste de la population. Les études portant sur les représentations sociales de l'établissement d'immigrants en région se font cependant plus rares. À une époque où le débat sur les accommodements raisonnables fait les manchettes quotidiennes, un sondage Léger Marketing<sup>10</sup> soutient que sept Québécois sur 10 se disent racistes, une municipalité rurale de la Mauricie<sup>11</sup> édicte ses « normes de vie » au cas où des immigrants seraient tentés de venir s'y installer, et on assiste du coup à des dérapages et à des généralisations à outrance concernant les dérangements occasionnés par les nouveaux arrivants. Cette « paranoïa » témoigne clairement de la méconnaissance répandue des minorités ethniques chez la majorité canadienne-française vivant à l'extérieur de Montréal, quoique la métropole ne soit pas épargnée par le sentiment xénophobe. Cela indique par le fait même que la question de la cohabitation interethnique, de la transformation des réseaux et de l'adaptation psychosociale, des immigrants autant que des résidants nés au Canada, – en d'autres mots, la dimension sociale de l'immigration – gagnerait à être explorée en région.

---

<sup>9</sup> Bernard, André, « Les immigrants dans les régions », *Perspective*, Statistique Canada, Janvier 2008, no 75-001-X au catalogue. Disponible en ligne au <<http://www.statcan.ca/francais/freepub/75-001-XIF/2008101/pdf/10505-fr.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

<sup>10</sup> Le sondage en question se trouve à l'adresse suivante : <http://www.legermarketing.com/documents/spclm/070115fr.pdf>. Il a toutefois été critiqué sévèrement par de nombreux spécialistes, immigrants et non-immigrants. Un exemple se retrouve dans le journal « La Presse » du 17 janvier 2007 : <http://www.cyberpresse.ca/article/20070117/CPACTUALITES/70117020/1019/CPACTUALITES>.

<sup>11</sup> Municipalité de Hérouxville, *Normes de vie*, 2008, 5 pages. En ligne au <<http://municipalite.herouxville.qc.ca/normes.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

Les recherches portant sur les réfugiés installés en région par le gouvernement québécois (Routhier, 1999; UQAH/Dumont, 1992; UQAH/Jay-Rayon, 1992; UQAH/Gagnon-Tremblay, 1992) ont clairement démontré que le catapultage de nouveaux venus en dehors des grands centres ne mène pas à la rétention de ces derniers dans ces milieux, tout comme l'ont expérimenté de nombreux pays européens dont la Grande-Bretagne avec sa politique de dispersion (Dumont, 1991). Cependant, un nombre plus restreint de chercheurs se sont intéressés à l'intégration sociale des immigrants ayant entrepris de s'établir en région de leur propre chef. De plus, ceux qui l'ont fait ont souvent opté pour l'analyse de cette dynamique sous un seul angle; soit celui des immigrants (Simard, 1994), soit celui des natifs (Simard, 1998). La combinaison et la comparaison des représentations sociales réciproques des deux groupes dans une même étude permettront d'apporter des nuances importantes aux études ayant privilégié un seul angle d'étude de l'intégration.

D'autre part, la recension des écrits portant sur la régionalisation de l'immigration a fait ressortir l'absence d'études au sujet de certaines régions du Québec. C'est d'ailleurs dans le cadre de leur étude sur l'immigration au Saguenay-Lac-Saint-Jean et en Estrie que Vatz Laaroussi & al. (1999) en sont venus à prôner la contextualisation de toute formation pour les intervenants locaux plutôt que leur standardisation à partir d'un modèle unique. De là l'importance d'enrichir le corpus de connaissances en étudiant les contextes de Gatineau et de Drummondville, secteurs peu documentés par rapport à la régionalisation de l'immigration. C'est notamment en Outaouais et dans les Bois-Francs (ou le Centre-du-Québec), régions où se trouvent respectivement Gatineau et Drummondville, « que s'enracine, au Québec, l'hypothèse des mini-noyaux des communautés ethniques. Cette présence de noyaux ethniques représenterait une nécessité pour l'accueil de nouvelles familles et pour leur implantation à court terme : ils agissent alors comme une famille élargie qui permet progressivement le cheminement de l'immigrant vers la société locale. » (Vatz Laaroussi, 2001 : 33) Ce sont ces agrégats qui permettent d'assurer un début de transition vers la nouvelle identité « intégrée ». Mais bien sûr, l'intégration est un concept plutôt flou et varie considérablement selon les perceptions de tout un chacun, qu'il soit immigrant ou pas. Toutefois, différentes

dimensions de l'intégration (vie de quartier, emploi, religion, famille, etc.) peuvent être saisies par l'intermédiaire d'une analyse du discours des citoyens des aires géographiques ciblées.

Les relations ethniques dans l'espace social du quartier ont fait l'objet de nombreuses études au Québec ces dernières années (Germain & al., 1995; Dansereau, 2001; Bernèche, 2005; Apparicio, 2006). Cependant, elles concernent dans la majorité des cas des secteurs localisés à l'intérieur de la couronne montréalaise. Il serait donc intéressant d'appliquer une telle échelle d'analyse, mais cette fois-ci, dans le contexte des quartiers de région où demeurent des immigrants. Pour ce faire, il s'avère essentiel d'interroger les perceptions des individus ici mis en relation. « De Rudder (1990) rappelle que les images qu'on a d'un quartier ne correspondent pas nécessairement à sa réalité statistique. Elles n'en sont pas moins importantes. Elles peuvent dicter le choix de s'installer dans un quartier donné, elles peuvent aussi influencer les modes de relations entre citoyens. » (Germain & al., 1995 : 20)

Des études montréalaises et françaises ont démontré que les relations interethniques de voisinage sont davantage caractérisées par l'ignorance mutuelle que par le conflit ouvert. « Lorsque des tensions apparaissent, elles sont généralement dues à des plaintes classiques : irritants physiques (bruit, odeurs, saleté des espaces communs), confrontations relatives aux enfants ou adolescents, négligence dans l'entretien du logement (...).» (Bernèche, 2005 : 6) Vu le nombre et la proportion beaucoup moins importants d'immigrants demeurant en région, il s'agirait de déterminer si la présence de ceux-ci a le même impact que dans la métropole sur les natifs.

Et en ce qui a trait au défi de la rétention, des travaux empiriques ont démontré que seule la création de liens sociaux forts (Routhier, 1999 ; Dansereau, 2001) avec les résidents locaux natifs du Canada est garante de l'adaptation des immigrants en région. Mais pour y arriver, les immigrants et les natifs doivent parvenir, ou à tout le moins aspirer, à une réciprocité des apports. Car, comme le souligne Germain (2003 : 168), dans l'accueil à sens unique des immigrants, « on n'assiste pas au développement de formes de réciprocité qui, selon le modèle de l'hospitalité, seraient fondées sur la reconnaissance de

la valeur singulière de l'étranger (...) ». Voici pourquoi la présente étude a pour objectif d'analyser les représentations sociales des deux groupes, de manière à mieux comprendre le processus d'intégration découlant de l'arrivée de minorités ethniques en région.

C'est cette réflexion qui m'a amenée à m'intéresser aux *discours des immigrants et des non-immigrants de Drummondville et de Gatineau sur l'intégration des nouveaux arrivants en région*. Au cours de l'exercice, j'ai aussi tenté d'identifier s'il existe une homogénéité du propos au sein de chacun des deux groupes, afin de me questionner sur la pertinence de la dichotomie nous/eux en contexte de relations interethniques en région au Québec. Ma question spécifique de recherche se divise donc en deux volets complémentaires :

1. Comment les immigrants installés en région se représentent-ils la société d'accueil et quel est leur discours à l'égard des immigrants installés en région eux-mêmes?
2. Comment la société d'accueil, par l'intermédiaire de ses institutions et de ses résidents nés au Canada, se représente-t-elle les immigrants installés en région et quel est son discours à l'égard de la société d'accueil elle-même?

J'é mets l'hypothèse qu'autant chez les immigrants que chez les non-immigrants, les représentations sociales positives de l'autre groupe ou de son propre groupe sont issues d'interactions fréquentes et donnent lieu à des liens sociaux forts et durables. Les représentations sociales négatives de l'autre groupe ou de son propre groupe, à l'opposé, sont issues d'interactions rares et donnent lieu à des liens sociaux faibles et temporaires.

Je postule donc que vu la nouveauté du phénomène de l'immigration en région et l'influence disproportionnée de la couverture médiatique négative à ce sujet, je m'attends à constater une représentation surtout défavorable à la diversité ethnique dans le secteur de Gatineau et à Drummondville. Toutefois, on peut anticiper une représentation plus négative à Drummondville qu'à Gatineau, car cette dernière est voisine d'Ottawa, ville multiethnique.

### 3.2 Cadre conceptuel

Suite à de nombreuses lectures et en utilisant mon bagage d'étudiante en sociologie, j'ai choisi de m'inspirer particulièrement de cinq concepts-clés afin d'élaborer le cadre théorique de ma recherche. Tout d'abord, les représentations sociales constituent l'assise principale de ma pensée de chercheuse, car je cherche ici à capter les perceptions des individus rencontrés. L'identité culturelle constitue un autre concept de base utilisé par ce travail puisque je m'intéresse à l'évocation de leurs appartenances ethniques. Ensuite, j'ai mis à profit d'une part l'analyse des relations interethniques dans le but de mieux étudier les contacts entre les groupes, et d'autre part l'analyse des relations intraethniques dans le but d'expliquer leur attachement envers ce qui symbolise ou caractérise leur origine nationale ou régionale. Enfin, j'ai clos l'élaboration de ces paramètres théoriques en abordant l'idée même de l'intégration en contexte migratoire, parce que c'est vraiment ce qui donne sens à l'incorporation d'individus de provenances diverses à une nouvelle société qu'ils contribuent à forger.

#### **Les représentations sociales**

Tout d'abord, les représentations sociales constituent l'assise principale de ma pensée de chercheuse, car je cherche ici à capter les perceptions des individus rencontrés. Je veux identifier les sources culturelles et cognitives des discours que tiennent les immigrants et les non immigrants à propos de la présence de nouveaux arrivants en région. Lorsque les sociologues s'intéressent aux relations interpersonnelles, ils s'inspirent souvent de la psychologie sociale. En guise de définition de cette discipline, Serge Moscovici soutient que « la psychologie sociale est la science des phénomènes de l'idéologie (cognitions et représentations sociales) et des phénomènes de communication (... et permet) de comprendre les activités mentales supérieures et certains aspects psychiques de la vie sociale des groupes. » (Moscovici, 2003 : 7) La notion de représentation sociale est « une manière d'interpréter et de penser notre réalité quotidienne, une forme de *connaissance sociale*. Et corrélativement, l'activité mentale

déployée par les individus et les groupes pour fixer leur position par rapport à des situations, événements, objets et communications qui les concernent.» (Jodelet, 2003 : 366) Forgés par leur bagage culturel et les valeurs de leur milieu socio-économique, les personnes et les groupes développent des cadres d'appréhension vis-à-vis toutes les composantes de la vie en société. Les perceptions, et donc la pensée de sens commun, découlent de ce processus de jugement modelé par les représentations sociales.

Ces images mentales relèvent de l'automatisme et ne sont pas soumises à nos facultés dubitatives, lesquelles nous inciteraient à vérifier nos impressions. La représentation sociale qui se crée dans notre esprit constitue en elle-même « une vision explicative de la réalité qui ne s'expose pas au processus d'expérimentation ou de réfutabilité. Une telle vision, que nous développons à propos de l'immigration ou d'un tout autre pan de la réalité privée ou collective, s'appuie sur des catégories que nous ne questionnons généralement pas. » (Helly, 1992 : 23) Nos expériences passées façonnent nos perceptions futures et donnent une orientation prédéfinie à nos représentations sociales. Et « c'est dans la complexité de ces représentations que le discours va prendre ancrage et différentes opérations cognitives, linguistiques et textuelles vont permettre sa délimitation dans un acte d'énonciation. » (Fall et Buyck, 1995 : 91) Toutefois, cela ne se résume pas à des corrélations permanentes et à des opinions immuables. Au contraire, le phénomène des représentations sociales est un processus des plus dynamiques. En effet, « il ne faut pas en conclure que les valeurs sont des principes évidents, explicites et univoques, à partir desquels on pourrait *déduire* des arrangements normatifs particuliers. En outre, parce qu'elles se forment dans un environnement *pluridimensionnel*, elles se donnent toujours en composition. » (Boudon et Bourricaud, 1982 : 665)

En situation de transplantation à l'étranger, l'immigrant voit ses repères cognitifs ébranlés et doit s'affairer, plus ou moins inconsciemment, à rebaliser ses connaissances sociales. « La rencontre avec la nouvelle société provoque, en effet, une profonde transformation des significations, des objets et des rapports sociaux; on voit se multiplier des différences, et non une annulation de ces dernières; les significations hétérogènes, ainsi vécues, présentent une résistance très forte à l'unification, d'après ce principe. »

(Buzzanga, 1974 : 141) Afin de redéfinir sa vision du monde, le nouvel arrivant utilise les ressources psychiques qu'il a accumulées dans son pays d'origine. Parmi celles-ci, des filtres culturels issus de la socialisation des individus confèrent « aux membres de toute ethnie un noyau identitaire culturel, une culture intériorisée, reflet de principes culturels (croyances, normes, valeurs), de représentations collectives, de modèles, de codes de référence, et (...) de stéréotypes partagés par presque tous les membres de l'ethnie ». (Lapointe, 1998 : 31) Les préjugés et la discrimination raciale se retrouvent présents autant chez les groupes minoritaires que les groupes majoritaires. Mais comme ces comportements s'écartent de la rectitude politique, ils persistent de manière insidieuse, sans être avoués. Tel qu'avancé par Reitz et Breton (1994), les gens cachent leur antipathie envers l'autre groupe, tout en tolérant un racisme institutionnalisé bien implanté.

Suite à des polémiques récentes au Québec, tel que l'Affaire Hérouxville et le sondage sur la tolérance de Léger Marketing, nombreux sont ceux qui ont accusé les médias de créer des manchettes mensongères ou exagérées pour combler leurs impératifs sensationnalistes. En dépit de l'impact non négligeable des journaux, de la télévision, de la radio et d'Internet, Moscovici estime que « l'influence concentrée dans les médias est bien moins importante que l'influence diffusée de bouche à bouche, d'œil à œil, de geste à geste par les individus qui se rencontrent ou qui sont réunis dans un même espace. (...) Les actions, les postures ou les émotions qu'on peut avoir, à force de se répéter, prennent une importance extrême. (...) Il convient donc de tenir compte en permanence de ces influences moléculaires. » (Moscovici, 2000 : 158-159) Quant au rôle des spécialistes de ces questions, leur pouvoir de conviction s'avère très limité, une fois le débat lancé sur la place publique. Car malgré toute la bonne volonté de la communauté scientifique, ils ne peuvent nier que « la réalité sociale est complexe, qu'elle ne peut être décrite en trois phrases ni réduite à un ou deux slogans, (et) qu'elle est plus rébarbative qu'un fantasme ayant toutes les apparences de la réalité. » (Dewitte, 1999 : 6)

Dans l'étude des représentations sociales d'ordre culturel, les notions d'identité et d'altérité sont naturellement sollicitées, au même titre que l'est leur corrélat,

l'ethnocentrisme. « En effet, au contact de l'étranger (traditionnellement synonyme de barbare) les collectivités humaines ont toujours eu tendance à appréhender leur présence selon la logique de leur propre culture. (...) Ainsi se tisse le processus de fabrication identitaire, où l'affirmation d'une communauté, particulièrement dans une situation minoritaire, présuppose en contrepartie, souvent par ignorance, la négation de l'Autre. » (Bélanger, 1998 : 5) Par exemple, « la réalité quotidienne des migrants à Montréal les expose à un environnement multiethnique et multilingue; par conséquent ils ont tendance à imaginer le reste du Québec de la même manière. Un sondage récent révélait que les immigrants de Montréal sous-estimaient la proportion de la population canadienne-française dans la population du Québec de 40%. De même, dans l'imaginaire provincial la métropole apparaît parfois comme un lieu *perdu* aux immigrants, assimilés aux Anglais. » (Bilge, 2003 : 158) Cependant, lorsque les contacts avec l'extérieur se multiplient, la donne change. Mais il demeure que « la logique de la construction de la différence, qu'il s'agisse de l'intérieur (la revendication) ou de l'extérieur (l'assignation) conduit à une certaine exacerbation de la différence de l'autre ou de l'unicité du soi, que les sociologues nomment la *naturalisation* ou l'*essentialisation* des spécificités dites culturelles. » (Bilge, 2003 : 409) Et c'est à travers ces jeux de représentations sociales que les individus et les groupes définissent leur identité culturelle.

## **L'identité culturelle**

L'identité culturelle constitue un autre concept de base utilisé par ce travail puisque je m'intéresse à l'évocation des appartenances ethniques chez les individus rencontrés. Je cherche à savoir à qui et à quoi ils attribuent l'attitude, la personnalité et le mode de vie qui les caractérise. En général, la problématique identitaire ne fait surface que jumelée à la notion de différence, que cette différence soit réelle ou simplement ressentie. Car « on n'a besoin de s'affirmer soi-même que face à l'autre et cette affirmation de l'identité est d'abord une auto-défense, car la différence apparaît toujours, au premier abord, comme une menace. » (Abou, 1981 : 31) Erving Goffman (1973), dans son modèle de l'interactionnisme symbolique, distingue deux types d'identité : l'identité

sociale et l'identité personnelle. L'identité sociale comprend les catégories desquelles se réclame ouvertement l'individu, comme son âge, son sexe, et sa profession. L'identité personnelle, pour sa part, est donnée par la connaissance de vie et les attributs relationnels d'un individu, lesquels sont organisés autour de marqueurs distinctifs qui lui sont propres (nom, apparence physique, attitude).

En ce qui a trait à l'identité ethnique, ou à l'ethnicité, différents modèles théoriques ont été élaborés. Parmi ceux-ci, l'anthropologue Everett Hughes, s'inspirant du courant constructiviste webérien, a insisté sur la double dimension de l'identité. À ses yeux, la question identitaire touche autant l'endogroupe que l'exogroupe, et les études portant sur l'identité culturelle devraient toujours se fonder sur les relations interethniques, c'est-à-dire ne jamais considérer séparément la situation du groupe minoritaire ni celle du groupe majoritaire. (Jenkins, 1997 : 11) Fredrick Barth, quant à lui, a développé une vision plus instrumentale de l'ethnicité. Sa théorie portant sur les frontières ethniques met à l'avant-plan l'action réciproque d'identification. Découlant des interactions psychosociales, « celle-ci consiste à attribuer à soi et aux autres des catégories ethniques, de même qu'à assumer et à négocier les catégories qui (nous) sont assignées par les autres. » (Bilge, 2003 : 226) Et selon Danielle Juteau (1999), la face externe (liée à l'économie et à la politique) de la frontière ethnique se construit avant la face interne (liée à l'éducation et aux relations de proximité).

« Dans les faits, la socialisation renvoie à un processus par lequel les enfants sont, dès leur naissance, à la fois humanisés et ethnicisés, puisqu'ils acquièrent en même temps une culture spécifique et une conscience des frontières. Cette identité connaît bien entendu des fluctuations et des redéfinitions constantes à mesure que la face externe de la frontière est modifiée, au gré d'interactions collectives et individuelles. » (Juteau, 1999 : 166)

Au cours de ce tiraillement intérieur, l'individu tente de se positionner socialement, créant du coup une distance entre le *nous* (groupe auquel il appartient) et le *eux* (groupe dont il est exclu). Mais cette dichotomie n'est pas figée, car comme le souligne Lucille Guilbert (1990), les interactions en situations interculturelles impliquent

le passage constant d'une identité à une altérité (conscience des différences distanciant deux cultures) par un processus de réciprocité (échanges interculturels). « Ces comparaisons permettent de prévoir le comportement d'autres personnes. La rencontre avec l'autre provoque une rupture. Il importe de comprendre ce que creuse cette rupture dans l'individu tant en termes de déracinement qu'en termes d'approfondissement, de relativisme et de perception des différences. Ce n'est qu'au prix de cette rupture que l'individu peut devenir médiateur des cultures. » (Guilbert & Labrie, 1990 : 17) On constate ainsi que les immigrants sont « approchés comme porteurs d'identités multiples, nationales, provinciales ou locales, en même temps que comme acteurs à la fois libres et contraints dans la détermination de leurs stratégies complexes de conjugaison de ces identités. » (Vatz Laaroussi, 1997 : 9) Mettant donc largement à profit son appareil cérébral, l'individu (immigrant et non-immigrant) est en mesure d'ajouter à la mémoire collective d'un autre groupe ethnique. Cela s'expose néanmoins à de certaines limites : « s'il le veut, ou s'il ne le veut pas ; si on le lui permet (pluralisme culturel), si on le lui impose (acculturation, assimilation), si on l'en empêche (pluralisme social, ségrégation, apartheid). » (Juteau, 1999 : 101) Mais malgré toutes ces variantes idéologico-politiques, l'identité culturelle prend forme grâce aux relations interethniques qu'entretiennent les personnes et les groupes.

### **Relations interethniques**

Dans le dessein avoué de parvenir à une meilleure compréhension des contacts qui existent entre les groupes et les individus de différentes origines ethniques en région, j'ai ici mis à profit l'analyse des relations interethniques. Qu'ils soient positifs ou négatifs, unidirectionnels ou bidirectionnels, les contacts entre individus ou groupes d'origines différentes s'inscrivent dans le schéma global des relations interethniques. Selon la conception individualiste webérienne de la sociologie, « la société résulte de la conjugaison des stratégies individuelles, l'agent social étant un acteur rationnel, conception à laquelle on peut notamment rattacher les théories de l'individualisme méthodologique incarnées, en France, par Raymond Boudon (1934) et celles de

l'interactionnisme symbolique rendues célèbres par les Américains Howard Becker (1928) et Erving Goffman (1922-1982). » (Guibert & Jumel, 1997 : 22) Par interaction, « on entend à peu près l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres (...). » (Goffman, 1973/1 : 23) Le paradigme de l'interaction « permet de concevoir la socialisation comme un processus adaptatif. Face à une situation nouvelle, l'individu est guidé par ses ressources cognitives et par les attitudes normatives résultant du processus de socialisation auquel il a été exposé. » Dans un tel contexte, l'individu sera amené à enrichir son bagage cognitif et à modifier ses perceptions et ses comportements. (Boudon et Bourricaud, 1982 : 530)

Toutefois, le lien social entre les personnes de cultures différentes ne se crée ni du premier coup, ni aisément. Comme c'est le cas pour tous les types d'interactions, « on peut s'attendre à ce que les acteurs renoncent à maintenir strictement leur façade lorsqu'ils sont avec des personnes connues depuis longtemps, et à ce qu'ils renforcent leur façade quand ils se trouvent parmi des personnes qu'ils ne connaissaient pas auparavant. » (Goffman, 1973/1 : 210) Reitz et Breton (1994) prétendent que cette façade protectrice instaure une distance sociale (endogamie, ségrégation spatiale et professionnelle, etc.) entre les individus et les groupes où un rapprochement n'a pas encore opéré. Certains conçoivent cette démarche d'évitement interculturel comme un frein à l'intégration collective. Ils plaident qu'au début, « les nouveaux arrivants auront tendance à vouloir établir des contacts, mais (qu')ils adopteront peu à peu le mode de vie de leur nouveau milieu, souvent caractérisé par l'indifférence et l'anonymat. Avec le temps, la gêne finira par s'installer et bloquera les relations avec les autres résidants.» (Bernèche, 2005 : 6) Mais d'autres y voient plutôt la solution aux problèmes de cohabitation interethnique. En effet, « le maintien d'une certaine réserve dans les rapports à autrui, pouvant même prendre la forme d'une indifférence ostensible, permet en fait la coprésence non conflictuelle d'usagers de toutes provenances même en situation de proximité. » (Germain & al., 1995 : 301) Mais pour ce faire, il doit y avoir correspondance entre les postures des deux entités, car « si l'individu désire ne pas se soucier des autres, c'est-à-dire les accepter comme n'étant ni une menace ni une

opportunité saisissante, il lui est utile qu'ils aient les mêmes sentiments à son égard, car autrement, il pourrait sentir qu'ils peuvent penser avoir des raisons de s'alarmer, quoique n'en ayant aucune, et réagir spontanément par des actions menaçantes.» (Goffman, 1973/2 : 266)

L'exception à cette distance sociale se retrouve chez les enfants. Une telle appréhension n'existe quasiment pas, car la réalité quotidienne démontre que « les jeunes sont le groupe où les contacts interethniques sont les plus fréquents, de façon spontanée chez les tout petits et surtout par le sport chez les plus grands. » (Germain & al., 1995 : 12) Par contre, ils peuvent parfois véhiculer un inconfort conditionné envers certains groupes ethniques. Car il ne faut pas oublier que, dès le berceau, « c'est la famille qui apprend à l'enfant ce qu'est l'autorité et l'attitude qu'il faut avoir à son égard; qui lui enseigne une forme ou l'autre de solidarité culturelle ou groupale, qui l'engage à la méfiance ou à l'ouverture à l'Autre (...).» (Lapointe, 1998 : 42) Ces normes culturelles façonnent ainsi l'équilibre relationnel des uns par rapport aux autres, et vice-versa. Et ce climat interactionnel « conduit peu à peu les communautés en contact à prendre conscience de leurs apports respectifs, particulièrement sur le plan des emprunts culturels.» (Bélanger, 1998 : 6)

L'ouverture démontrée aux nouveaux arrivants par la société d'accueil se transpose aussi sur le plan religieux. On assiste à une diversification des pratiques culturelles dans l'espace public et, du même coup, à des revendications de la part des groupes minoritaires afin d'obtenir le droit de vivre pleinement leurs croyances au quotidien. Comme le souligne Annick Germain (2003), ces demandes d'accommodements donnent lieu à des questionnements, voire à des débats, sur la place des immigrants dans la ville. Face à ces dilemmes, la solution de Roger Bastide se résume à « se traiter mutuellement en hommes, c'est-à-dire comme des êtres qui ont la même âme, la même intelligence et le même cœur. » (cité dans Abou, 1981 : 47) Croyant aussi en l'importance des rapports d'un à un, Julien Bauer clame que les actions locales émanant de la population constituent le complément essentiel aux politiques gouvernementales, et « c'est pourquoi, au lieu de les institutionnaliser, il est préférable de

les laisser se développer selon leur logique propre. Qui mieux que les intéressés eux-mêmes, connaît les solutions concrètes à apporter aux problèmes de cohabitation? » (Bauer, 1994 : 113-114) Mais au-delà de ces relations interethniques, aussi harmonieuses soient-elles, les hommes et les femmes de toutes origines possèdent des racines qui suscitent la création de relations intraethniques. Et « à (leur) tour, (ils) (contribuent) à faire de la société un réseau en reliant à travers (eux-mêmes) les unités sociales qui (leur) sont reliées. » (Goffman, 1973/2 : 181)

### **Relations intraethniques**

Pour appréhender la question des liens intergroupes, il est effectivement primordial de s'intéresser aussi à l'analyse des relations intraethniques. Ainsi, on est en mesure d'ajouter des éléments explicatifs par rapport à l'attachement des uns et des autres envers ce qui symbolise ou caractérise leur origine nationale ou régionale. Toute relation intraethnique implique l'existence de rapports entre individus partageant une même appartenance culturelle, qu'elle soit réelle ou imaginée. Une recherche longitudinale menée aux États-Unis (Kerivan Marks, 2007) s'intéressant aux liens qui existent entre l'émergence de l'identité ethnique chez les enfants et leurs préférences sociales interethniques a permis de constater que les jeunes (âgés de six à douze ans) d'origines cambodgienne, dominicaine et portugaise s'identifiaient littéralement et avec fierté à la nationalité d'origine de leurs parents. L'exploration de cette identité ethnique semblait augmenter à l'adolescence. En ce qui a trait aux enfants nés aux États-Unis de parents immigrants, la manifestation positive de l'identité ethnique de leurs parents n'était pas nécessairement associée à des affinités intraethniques, mais aussi à des affinités extraethniques. Boudon et Bourricaud (1982) émettent d'ailleurs la réserve voulant que cette communauté ne soit « jamais pure, puisque les liens communautaires sont associés à des situations de calcul, de conflit, ou même de violence. C'est pourquoi plutôt que de communauté, il paraît préférable de parler de *communalisation*, et de chercher comment se constituent et se maintiennent certaines *solidarités diffuses*. » (Boudon et Bourricaud, 1982 : 83) Ils ajoutent que deux traits doivent coexister pour que l'on puisse parler de

communauté : une homophilie (intérêts partagés) et une participation minimale aux affaires communes. Pour en revenir à l'importance du conflit pour l'endogroupe, Bilge soutient que « c'est dans l'affrontement à l'autre que certains traits acquièrent un sens unificateur, et c'est à partir de ce sens unifié et partagé que le groupe parle à lui-même et aux autres. » (Bilge, 2003 : 495) De plus, Guilbert et Labrie (1990) estiment que le concept du conflit social a une forte incidence sur celui de l'identité, car c'est cette opposition qui permet d'appriivoiser un nouveau style de vie et de pénétrer le nouvel entourage.

Bien qu'il n'y ait pas consensus autour de cette question, nombre d'observateurs croient que des relations intraethniques soutenues chez les immigrants sont garantes d'une intégration réussie. Pour Sélim Abou, cette situation n'est pas tout à fait souhaitable, mais elle s'avère nécessaire à la survie des individus démunis de leurs repères identitaires. Il affirme justement que « le retour à l'ethnicité, loin d'être une régression de type pathologique, se pose comme un repli stratégique permettant aux individus de retrouver, dans la communauté ethnique, la reconnaissance que la société nationale étatique, telle qu'elle conçoit ses tâches dans cette deuxième moitié du XXe siècle, ne peut plus leur fournir. » (Abou, 1981 : 17) Il faut toutefois apporter une précision qui est souvent évacuée des discours scientifiques : les immigrants ne forment pas un groupe monolithique. Apparicio (2006) explique en effet qu'en fonction de leurs caractéristiques sociales, économiques et culturelles, ils prennent ancrage différemment sur le territoire. Dans un même ordre d'idées, Sirma Bilge (2003) illustre, par le cas des Turcs de Montréal, que les immigrants, même lorsqu'ils sont nés dans le même pays, se distribuent dans des « micro-univers segmentaires traversés par des dynamiques d'alliances et d'oppositions reposant sur les liens de parenté et de terroir, sur l'origine ethnique, la religion, les affinités de classe, et les opinions politiques. » (Bilge, 2003 : 72) Mais au niveau du discours de sens commun, les généralisations à caractère national sont légion, notamment au sujet de la ségrégation résidentielle des divers groupes ethniques.

Ayant analysé les perceptions de ce phénomène qu'on appelle aussi la ghettoïsation, Apparicio (2006) conclut qu'elles donnent lieu autant à des représentations

sociales défavorables que favorables. D'une part, les arguments défavorables traitent de la mise à distance de certains groupes d'immigrants, causée, non seulement par leur manque de ressources sur une base individuelle, mais aussi par leur faible statut dans la hiérarchie sociale et par la discrimination ethnique dont ils sont victimes. Les processus menant à des phénomènes de ségrégation et d'agrégation spatiale des minorités « renvoient à des phénomènes plus globaux de représentations sociales, d'identification, de stigmatisation ou d'évitement, qui sont portés tant par les ménages dans le déploiement de leurs choix (...) que par les acteurs qui interviennent sur le marché immobilier à titre de propriétaires, d'agents immobiliers (...) », etc. (Dansereau, 2001 : 2)

Pour ce qui est des opinions favorables, elles reposent sur le rôle de la cohésion culturelle sur le dynamisme social et l'engagement communautaire des membres d'une ethnie donnée. « Le regroupement spatial et la conservation d'une identité communautaire rendent également possible pour les immigrants récents la négociation de leur identité avec le reste de la société et permettent d'assurer, à partir du *village ethnique*, une première étape vers l'assimilation à la société d'accueil. » (Apparicio, 2006 : 5) Tel qu'avancé par Danielle Juteau (1999), l'objectif d'intégration de certains groupes minoritaires passe par le maintien des frontières. Apparicio (2006) mentionne néanmoins que l'agrégation spatiale des immigrants tend naturellement à diminuer avec le temps.

## **Intégration**

Enfin, je clos l'élaboration de ces paramètres théoriques en abordant l'idée même de l'intégration en contexte migratoire, parce que c'est vraiment ce qui donne sens à l'incorporation d'individus de provenances diverses à une nouvelle société qu'ils contribuent à forger. Dans le cadre de la présente recherche, on conçoit l'intégration comme un ajustement réciproque des individus des cultures majoritaire et minoritaire mis en contact par l'arrivée des immigrants en région. Cette « incorporation », au sens où l'entendent Breton & al. (1990), implique la participation des immigrants aux niveaux économique, communautaire et politique, et surtout, la reconnaissance institutionnelle de leur contribution. Dans l'histoire de la sociologie, hormis les travaux de Horace Kallen,

au début du XXe siècle, desquels se dégage une perspective pluraliste, l'optique assimilationniste a influencé les discours et les pratiques jusqu'en 1970. Contrairement au modèle de l'assimilation unilatérale de R.E. Parks, celui de son confrère sociologue de l'École de Chicago, Milton Gordon, comprend « trois étapes relevant de l'attitude de la société majoritaire envers le minoritaire : 1) disparition des préjugés à l'égard du nouveau venu; 2) disparition des comportements discriminatoires; 3) disparition des conflits de valeurs entre les groupes minoritaires et la société majoritaire. » (Bilge, 2003 : 124) Car d'après l'École de Chicago, « l'assimilation dans la société d'accueil ne signifie pas nécessairement que les groupes d'immigrés renoncent à leurs traits culturels ou ethniques. Au contraire, dans l'étape de réorganisation qui suit l'expérience déstabilisante de l'immigration, les références culturelles d'origine et les liens communautaires peuvent faciliter l'adaptation du groupe à la société d'accueil. » (Cohen in Dewitte, 1999 : 38) Selon l'analyse d'Abou (1981), l'incorporation des immigrants à une culture de synthèse pluriethnique (Canada, États-Unis, Brésil, Argentine) prend plus de temps que dans les sociétés relativement homogènes du point de vue ethnique et culturel (France, Allemagne), mais se réalise avec beaucoup moins de heurts que chez ces dernières. Bilge (2003) prévient toutefois qu'il faut nuancer l'opposition catégorique entre l'assimilation et le multiculturalisme, car les différents régimes politiques se fondent sur un mélange des deux paradigmes et non sur l'application de l'un d'eux dans sa forme absolue.

Comme de nombreux chercheurs, Buzzanga (1974) affirme que l'emploi est la pierre angulaire de l'intégration. C'est par l'intermédiaire de cette porte d'entrée économique que l'individu s'insère dans les réseaux sociaux existants de son nouveau milieu de vie et qu'il évite les problèmes de santé mentale dus à l'isolement. En l'absence de communautés culturelles dans une région donnée, ce qui est fréquent au Québec non-métropolitain, « l'emploi et le conjoint sont dès lors deux nœuds de l'implantation en région alors que le quotidien et les réseaux informels représentent les assises de l'intégration ». (Vatz Laaroussi, 1997 : 13) Sur le plan culturel, comme l'a constaté l'arrondissement de Verdun à Montréal, « il est très essentiel d'ancrer les immigrants dans l'histoire locale de leur milieu de vie et qu'eux-mêmes puissent faire entrer leur histoire. La collaboration avec des partenaires, les écoles, les bibliothèques... joue un

rôle très important pour y parvenir. »<sup>12</sup> La connaissance de l'histoire du milieu dans lequel vit un individu lui permet d'y développer un sentiment d'appartenance, processus allant de pair avec l'intégration.

Mais en dépit, bien souvent, d'une intégration dite de principe, la personne immigrante reçoit un traitement inférieur aux autres, car malgré tous ses efforts, quelque chose en elle demeure différent. L'immigrant « est constamment renvoyé à une appartenance collective qui invalide son individualité. Inversement, il ne peut construire une individualité sans y incorporer son expérience propre et son héritage personnel. » (Lapeyronnie in Dewitte, 1999 : 256) Et c'est sans compter le défi de l'acceptation des nouveaux arrivants « par une population peu accoutumée et peu encline à une remise en cause de ses frontières identitaires ou encore refusant de voir son statut socio-économique déprécié par des immigrants prêts à accepter des conditions de salaire et de travail non coutumières dans la province. » (Helly, 1992 : 88) D'après une étude réalisée auprès de la population québécoise, le processus d'intégration au Québec « est une dynamique complexe d'ajustements successifs où les acteurs en interaction reconnaissent leurs différences ou divergences pour arriver à concevoir quelque chose de semblable qui permet la convergence (...) ». (Fall et Buyck, 1995 : 98-99) Et au coeur de cette démarche se trouve la langue française et le statut que lui confèrent les citoyens de la province.

Ce n'est donc pas toujours un jeu d'enfant pour les immigrants de trouver la place qui leur revient dans une société majoritaire (par rapport à eux) qui se sent minoritaire (par rapport au reste du Canada). Craignant de tomber dans le piège de la déculturation, l'immigrant divise son monde en deux parties :

« il confine ses relations primaires (émotionnelles) au cercle de la famille et de la collectivité ethnique et n'entretient avec la communauté d'accueil que des relations secondaires, des relations d'affaires. Moyennant cette division, il se

---

<sup>12</sup> Immigration et métropoles (Projet Metropolis), *Conseil des partenaires élargi : 7-8 décembre 2006*, page 4. En ligne au <[http://im.metropolis.net/research-policy/research\\_content/CPE\\_dec2006/CR\\_atelier\\_volet2\\_cdp\\_elargi.pdf](http://im.metropolis.net/research-policy/research_content/CPE_dec2006/CR_atelier_volet2_cdp_elargi.pdf)>, consulté le 22 mai 2008.

contente d'adopter les modèles de comportement exigés par la vie publique dans le pays d'accueil et il garde intacts les modes de penser et de sentir hérités de sa culture originelle. » (Abou, 1981 : 86-87)

Cela rejoint la théorie de John W. Berry, selon qui il existe trois stratégies d'acculturation psychologique chez les immigrants : l'ajustement, la réaction et le retrait. Cela signifie, dans l'ordre, « s'avancer vers », « s'opposer à » et « fuir un stimulus ». Il soutient que la stratégie d'ajustement est souvent la seule alternative réaliste. (Berry & al. in Kim & Gudykunst, 1988 : 63) Lorsqu'elle est réussie, c'est-à-dire équitable, les deux cultures en contact s'enrichissent mutuellement. Et « c'est dans cette tension dynamique entre l'ouverture à l'autre et le retour à soi que réside le secret de la véritable acculturation qui, en ultime instance, est la tentative d'intégration de tout l'humain, dans l'étendue de son universalité et la richesse de sa particularité. » (Abou, 1981 : 44)

### 3.3 Méthodologie

#### Introduction

En ce qui concerne ma méthode d'analyse, j'ai procédé à une étude contrastée des représentations, dans laquelle je me suis employée à comparer les discours selon les acteurs et leur contexte pour saisir et rendre compte d'expliquer sociologiquement ce qui fait consensus et ce qui génère opposition. (Fall et Buyck, 1995 : 22) Et afin d'identifier dans quelle mesure ce préjugé influe sur la conduite des individus rencontrés (Bastide, 2000 : 128), j'ai inséré un certain nombre de questions factuelles dans le canevas d'entretiens.

La section qui suit détaille ma démarche méthodologique en ce qui a trait au choix et à la définition du matériau, à la description de l'échantillon, à la cueillette des données et à l'analyse du matériau.

#### Choix du matériau

Comme la plupart des étudiants, je dispose de moyens financiers limités, d'échéanciers contraignants, et d'un minimum de « ressources humaines », car je suis seule pour réaliser mon projet de maîtrise. Dans de telles conditions, il n'était pas envisageable d'aller mener mon travail de terrain dans toutes les régions<sup>13</sup> du Québec. C'est pourquoi j'ai sélectionné deux localités-échantillons sur le territoire de la province : la ville de Drummondville et l'ex-ville (ou le secteur) de Gatineau. Dans ces deux entités géographiques, j'ai choisi comme matériau d'analyse des entrevues avec des immigrants et des non-immigrants y résidant.

Pourquoi avoir choisi Drummondville (Région administrative du Centre-du-Québec) comme échantillon?

---

<sup>13</sup> Il est d'ailleurs important de noter que selon sa présente acception, la notion de région se définit ici comme l'ensemble du territoire situé à l'extérieur de la métropole montréalaise, et ne correspond donc pas uniquement aux régions dites rurales.

- Ni trop près, ni trop loin de la métropole montréalaise (106 kilomètres de distance)
- Ni trop petite, ni trop grande comme ville québécoise (68 000 habitants)
- Taux de chômage régional<sup>14</sup> (8,1% en 2005) inférieur à celui de l'ensemble du Québec (8,3% en 2005)
- Population relativement jeune (augmentation de 6,9% de la population entre 2001 et 2006<sup>15</sup>), donc région moins touchée par l'exode des régions
- Présence d'institutions et de services publics (hôpitaux, écoles, *Regroupement interculturel de Drummond*<sup>16</sup>, etc.)

Pourquoi avoir choisi Gatineau<sup>17</sup> (Région administrative de l'Outaouais) comme échantillon?

- Ni trop près, ni trop loin de la métropole montréalaise (217 kilomètres de distance)
- L'ancienne ville de Gatineau (maintenant devenue un secteur de la grande ville fusionnée du même nom), banlieue dortoir à laquelle on s'intéresse particulièrement dans le cadre de la présente recherche, compte un peu plus de 100 000 habitants et commence tout juste à accueillir des immigrants (près de 4% de la population était d'origine immigrante en 2001). L'ancienne ville de Hull (plus de 9% de la population était d'origine immigrante en 2001), beaucoup plus ancienne et centrale (c'est-à-dire liée à Ottawa), vit pour sa part depuis plusieurs décennies avec cette réalité, donc ne fera pas l'objet de cette étude.
- **Caractéristiques régionales :**
  - Taux de chômage régional<sup>18</sup> (6,9% en 2005) inférieur à celui de l'ensemble du Québec (8,3% en 2005)

<sup>14</sup> Institut de la statistique du Québec, *Caractéristiques du marché du travail, selon l'âge, par région administrative*, 2005. En ligne au <[http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march\\_travl\\_remnr/parnt\\_etudn\\_march\\_travl/pop\\_active/stat\\_reg/ra\\_age\\_2005.htm](http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march_travl_remnr/parnt_etudn_march_travl/pop_active/stat_reg/ra_age_2005.htm)>, consulté le 23 mai 2008.

<sup>15</sup> Statistique Canada. 2007. *Drummondville, Québec* (tableau). *Profils des communautés de 2006*, Recensement de 2006.

<sup>16</sup> Ville de Drummondville, *Nouveaux arrivants*. En ligne au <<http://www.ville.drummondville.qc.ca/2006ville/arrivants.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

<sup>17</sup> Ville de Gatineau, *Contexte de l'immigration à Gatineau et dans l'Outaouais*. En ligne au <<http://www.ville.gatineau.qc.ca/pdf/immigration-WEBSTATJC.pdf>>, consulté le 23 mai 2008.

- Population relativement jeune (augmentation de 6,8% de la population entre 2001 et 2006<sup>19</sup>), donc région moins touchée par l'exode des jeunes
- Présence d'institutions et de services publics (hôpitaux, écoles, *Association des femmes immigrantes de l'Outaouais*, *Organisation Tête Ensemble*, *Service d'intégration au travail de l'Outaouais*, etc.)

### Définition du matériau

De la même manière que les histoires de vie ont permis à la sociologie de reconnaître l'importance du sens commun, je soutiens que les entrevues réitèrent cette vision unique du rôle de la rencontre humaine, particulièrement dans le contexte d'une recherche en sciences sociales. Le statut de l'individu qui rencontre le chercheur n'est que différent de ce dernier, et ne doit en aucun cas être hiérarchisé. Pour savoir comment se sentent des personnes et des groupes, il faut les interviewer, et surtout, les écouter avant de les analyser de la tête aux pieds. Il s'agit d'un mécanisme simple permettant au chercheur d'éviter de parler erronément de ce qu'il ne connaît pas.

Comme le disait le sociologue Gilles Houle<sup>20</sup> : « Le problème, ce n'est pas nos préjugés en tant que chercheurs; c'est ce qu'on en fait. ». Je suis consciente que les données recueillies sont tributaires de l'impact de mon interférence en tant que chercheuse, donc que j'ai entrepris d'analyser une construction de la réalité, plutôt qu'une réalité pure. Dans le but avoué de conférer davantage de rigueur à ma démarche de recherche, je tiens à décrire les principales médiations susceptibles d'avoir influencé l'opération herméneutique que j'ai réalisée.

---

<sup>18</sup> Institut de la statistique du Québec, *Caractéristiques du marché du travail, selon l'âge, par région administrative*, 2005. En ligne au [http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march\\_travl\\_remnr/parnt\\_etudn\\_march\\_travl/pop\\_active/stat\\_reg/ra\\_age\\_2005.htm](http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march_travl_remnr/parnt_etudn_march_travl/pop_active/stat_reg/ra_age_2005.htm), consulté le 23 mai 2008.

<sup>19</sup> Statistique Canada. 2007. *Gatineau, Québec* (tableau). *Profils des communautés de 2006*, Recensement de 2006.

<sup>20</sup> Monsieur Houle, décédé en décembre 2006, m'a enseigné le cours *Analyse du discours* à la session d'automne de la même année. Sa passion m'a grandement inspirée dans la poursuite de ce projet de maîtrise.

Premièrement, ma connaissance inégale des deux terrains, car je suis originaire de Gatineau alors que je ne suis presque jamais allée à Drummondville, fait que j'ai perçu différemment les discours qui m'ont été livrés. En d'autres mots, ma propre expérience de Gatinoise m'a permis de comparer mes propres impressions à celles des interviewés et de me sentir plus près d'eux, sans compter que je ne leur ai pas caché d'où je viens. Il s'agit pour moi d'une question d'honnêteté, mais qui a pu altérer la position du sujet qui s'est exprimé sur la ville. Deuxièmement, le lieu de l'entrevue a eu une incidence sur ma perception de l'interviewé. Les entrevues qui se sont déroulées au domicile de l'individu ont été plus révélatrices indirectement, de par le biais de l'environnement propre à la sphère privée. Par contre, quand l'intimité de la conversation était entravée par la présence de proches, le discours a paru receler davantage de non-dits, ce qui rappelle les avantages des lieux neutres. C'est pour cette raison que j'ai invité les participants de Gatineau qui le désiraient à se déplacer au CÉGEP<sup>21</sup>, où j'ai pu obtenir la permission d'occuper, à l'occasion, un local. Troisièmement, le canevas d'entretiens s'avère subjectif, dans la mesure où je l'ai moi-même élaboré, à partir de mes présupposés conscients et inconscients. Afin de diminuer l'importance de ce biais, j'ai été conseillée par mes pairs et ma directrice de recherche avant de débiter mon travail de terrain. Enfin, je reconnais que la majorité des participants non-immigrants qui ont accepté de se plier à cette expérience d'entrevue possèdent déjà une sensibilité positive à l'égard de l'immigration, mais je n'ai pas le pouvoir de forcer les autres à y participer. Toutefois, je pallie en partie cet inconvénient en interrogeant avec une certaine insistance les sujets par rapport aux croyances et attitudes de leur famille, de leurs collègues de travail, de leurs voisins, et donc de la population en général qui les entoure.

### Description de l'échantillon

Les sujets, hommes et femmes, sont âgés d'au moins 18 ans et proviennent de divers milieux socio-économiques. Le seul critère d'exclusion était de demeurer dans la

---

<sup>21</sup> Cette situation n'est survenue finalement qu'une seule fois, mais ce service que m'a rendu le CÉGEP Félix-Leclerc fut tout de même fort apprécié. Les autres répondants ont préféré me recevoir soit dans leur lieu de travail, soit à leur domicile. Drummondvillois et Gatinois confondus, seuls des immigrants ont choisi la dernière option.

municipalité ou l'ex-municipalité depuis plus de cinq ans. Les sujets ont été recrutés de deux façons : selon leurs fonctions occupationnelles (élus, fonctionnaires, enseignants, policiers, personnel du domaine de la santé et des services sociaux, artistes, bénévoles, etc.); et suivant la recommandation des intervenants-clés rencontrés en entrevue. Tel qu'illustré dans les graphiques qui suivent, j'ai essayé d'obtenir un échantillon de candidats diversifié qui soit représentatif d'un point de vue sociologique et utile à une recherche qualitative exploratoire.

La section ci-dessous dresse un portrait des caractéristiques sociodémographiques des personnes interviewées afin de mieux situer le milieu social d'où elles viennent et où elles évoluent. Pour décrire le profil sociodémographique des répondants interviewés, j'ai utilisé les variables suivantes : le pays d'origine, le sexe, l'âge, le nombre d'enfants, l'année d'arrivée en région, le statut civil, la langue, la scolarité et le statut professionnel.

### **Pays d'origine, sexe et âge**

L'échantillon utilisé est composé de 24 participants, à raison de 12 à Drummondville (six sujets faisant partie de la population immigrante<sup>22</sup> et six sujets faisant partie de la population d'accueil) et de 12 à Gatineau (six sujets faisant partie de la population immigrante et six sujets faisant partie de la population d'accueil). Comme le démontrent les tableaux ci-dessous, les participants sont des hommes et des femmes, nés entre 1936 et 1984, qui proviennent de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et des Amériques.

---

<sup>22</sup> Dans le cadre de la présente recherche, les termes « population immigrante », « immigrants » et leurs dérivés désignent toutes les personnes nées à l'étranger résidant au Canada (immigrants reçus, résidents permanents, réfugiés, demandeurs de statut de réfugié, etc.), peu importe leur citoyenneté officielle.

**Tableau 1 : Pays d'origine des interviewés selon leur sexe**

Pays d'origine	Hommes	Femmes	Total
Chine	0	1	1
Liban	1	1	2
Algérie	0	1	1
Égypte	1	0	1
Maroc	0	1	1
République Centrafricaine	0	1	1
Rwanda	0	1	1
Bosnie-Herzégovine	1	0	1
Colombie	1	1	2
Haïti	1	0	1
Canada	8	4	12
<b>Total</b>	13	11	24

**Tableau 2 : Âge des interviewés**

Âge	Nombre d'interviewés	Pourcentage des interviewés
21-25	1	4
26-30	1	4
31-35	3	13
36-40	3	13
41-45	5	21
46-50	7	29
51-55	1	4
56-60	0	0
61-65	1	4
66-70	1	4
71-75	1	4
<b>Total</b>	24	100

**Nombre d'enfants et année d'arrivée en région**

La majorité des personnes interviewées sont parents et la plupart d'entre eux ont trois enfants ou moins. Les immigrants rencontrés résident en région, au Québec, depuis vingt-sept à cinq ans, mais le plus grand nombre est arrivé depuis l'an 2000.

**Tableau 3 : Nombre d'enfants des interviewés selon leur année d'arrivée à Drummondville ou Gatineau**

Année d'arrivée des interviewés à Drummondville ou Gatineau	Sans enfants	1 à 3 enfants	4 enfants et plus	Total
Années 1940	0	1	0	1
Années 1950	1	1	0	2
Années 1960	2	2	0	4
Années 1970	0	0	0	0
Années 1980	0	0	2	2
Années 1990	2	5	1	8
Années 2000	2	3	2	7
<b>Total</b>	7	12	5	24

### Statut civil

Presque tous les participants étaient en couple au moment de l'entrevue. On remarque toutefois que chez les immigrants, dans bien des cas, le conjoint ou la conjointe a été rencontré(e) à Drummondville ou à Gatineau. Pour ce qui est des non-immigrants, il est normal que les personnes natives du milieu étudié aient été célibataires en bas âge et qu'elles soient maintenant en couple. Il est d'ailleurs important de noter que les individus qui étaient en couple à l'arrivée et qui le sont maintenant ont, pour plusieurs, changé de partenaire en cours de route, bien que cette donnée ne transparaisse pas dans le tableau ci-dessous. De plus, les célibataires à l'arrivée ne font plus nécessairement partie des célibataires d'aujourd'hui.

**Tableau 4 : Statut civil des participants**

	Immigrants		Non-immigrants		Total	
	À l'arrivée	Maintenant	À l'arrivée	Maintenant	À l'arrivée	Maintenant
Célibataire	6	2	7	1	13	3
En couple	6	10	5	11	11	21
<b>Total</b>	12	12	12	12	24	

## Langue

Le français a été utilisé comme principale langue d'échange auprès des participants aux entrevues, mais l'anglais et l'espagnol ont parfois servi à apporter quelques précisions auprès de certains immigrants. La communication en face à face, ponctuée d'expressions faciales et de gestes effectués avec les mains, a aussi facilité la compréhension mutuelle. Il demeure néanmoins que les personnes qui ont accepté d'être rencontrées dans le cadre de cette recherche possédaient une connaissance suffisante du français pour pouvoir élaborer dans cette langue durant plus d'une heure.

**Tableau 5 : Langues étrangères parlées par les participants selon leur langue maternelle**

	Français	Anglais	Espagnol	2 langues étrangères et plus	Total
Français	0	3	1	8	12
Arabe	0	0	0	2	2
Berbère	0	0	0	1	1
Bosniaque	0	0	0	1	1
Créole	0	0	0	1	1
Espagnol	1	0	0	1	2
Kignarwanda	1	0	0	0	1
Libanais	0	0	0	2	2
Mandarin	0	0	0	1	1
Portugais	0	0	0	1	1
<b>Total</b>	2	3	1	18	24

## Scolarité et emploi

Tel qu'indiqué dans le tableau ci-dessous, les immigrants et non-immigrants interviewés représentent une diversité de profils en termes de formation et de profession actuelle. On note cependant qu'il y a une prédominance de la catégorie des études universitaires, laquelle s'explique par l'empathie de ces derniers à l'égard de mon cheminement ainsi que par leur aisance à s'exprimer en profondeur sur un thème qui ne leur est pas des plus familiers la plupart du temps. Pour ce qui est des individus sans

emploi, il s'agit autant de retraités que d'immigrants en recherche active d'un poste ou encore en formation de mise à niveau ou en réorientation de carrière.

**Tableau 6 : Domaine professionnel des participants selon leur niveau de scolarité**

	Secondaire	Collégial	Universitaire	Total
Administration			4	4
Armée		1		1
Arts		1		1
Éducation à l'enfance			1	1
Enseignement			3	3
Politique	1		2	3
Religion			1	1
Santé et Services sociaux	1		3	4
Sécurité publique			1	1
Travail en usine	1			1
Sans emploi			4	4
<b>Total</b>	3	2	19	24

#### Méthode de cueillette des données

Les candidats retenus ont été soumis à des entrevues semi-dirigées d'environ 90 minutes par participant. La méthode de l'entretien semi-directif a permis d'orienter discrètement les interviewés vers les thèmes-clés<sup>23</sup> se rapportant à l'étude des représentations sociales interethniques en région. Les données recueillies lors des entrevues ont été enregistrées sur support audio et retranscrites sur support informatique.

Aucun sujet ne s'est opposé à l'utilisation de l'enregistreuse, mais quelques-uns d'entre eux m'ont parfois demandé de fermer l'appareil pour me livrer de courtes confidences qu'ils ne voulaient pas voir apparaître dans le verbatim de l'entrevue. Les informations permettant d'identifier d'une façon ou d'une autre les participants aux entrevues demeureront toutefois confidentielles et anonymes. Chaque participant à la recherche s'est vu attribuer un numéro et seule moi ai la liste des participants et du numéro qui leur a été accordé. De plus, les renseignements seront conservés dans un

<sup>23</sup> Se référer au canevas d'entretiens joint en annexe.

classeur sous clé situé dans un bureau fermé. Ces renseignements personnels seront détruits au plus tard le 31 décembre 2014.

### Méthode d'analyse du matériau

En méthodologie qualitative, la démarche de recherche relève d'abord et avant tout de l'induction, ce qui signifie qu'elle émerge petit à petit du travail de terrain. À l'image de son mentor Everett C. Hughes, le sociologue de l'art Howard Becker (2005) a développé une démarche très intuitive, mais dans laquelle règne tout de même un va-et-vient constant entre théorie et données. Car au-delà de l'intuition, il s'agit « de coder, de hiérarchiser, puis de comparer la présence ou l'absence d'un thème avant d'interpréter. » (Guibert & Jumel, 1997 : 140) Dans son cheminement, Becker a cherché avant tout à identifier les contraintes exprimées par les divers personnages analysés, de façon à déconstruire les actions collectives afin de les mieux comprendre. C'est ainsi que le scientifique « social » parvient à coordonner au discours pratique des acteurs des concepts abstraits, représentatifs de la réalité sociologique.

Pour transposer les données recueillies en entités conceptuelles, j'ai utilisé la stratégie de l'écriture analytique. Plutôt que d'opter pour des codes ou des catégories de classification, je me suis servi ici des mots et des idées exprimées via ceux-ci pour incorporer du sens aux éléments obtenus sur le terrain. D'après Paillé et Mucchielli (2003), la validité de la méthode (qualitative ou quantitative) repose davantage sur le travail de nature discursive et textuelle que sur les procédés de rubriquage et d'extraction de données organisée, cette dernière approche offrant avant tout des qualités techniques, mais moins explicatives que l'écriture.

Je me suis donc engagée à aspirer à une cohérence d'ensemble, comme nous incite à le faire Coenen-Huther (2003), en m'appuyant sur l'hétérogénéité des données recueillies et des théories utilisées comme support sociologique. Concernant encore l'écriture, j'ai pris garde de ne pas accorder trop d'espace aux propos recueillis tels quels, car bien que cela puisse être intéressant pour le lecteur, le sociologue ne peut se départir

aussi aisément de sa tâche d'analyste des faits sociaux. Plutôt que de m'éclipser derrière les paroles des sujets, je me suis employée, avec les défis qu'un tel exercice comporte, à les mettre en valeur en faisant ressortir des conclusions témoignant de la représentativité sociologique des cas choisis. C'est-à-dire qu'en tant que sociologue qualitative, j'ai cherché à « comprendre les pratiques de l'interviewé mais aussi le sens qu'il leur accorde » (Guibert & Jumel, 1997 : 162) afin de souligner, par des processus descriptifs et explicatifs les concordances et les différences entre les discours des interviewés.

### Conclusion

Le travail d'identification de ma problématique de recherche ayant souligné la pertinence d'étudier la dichotomie nous/eux en contexte de relations interethniques en région au Québec, j'ai construit un corpus de connaissances théoriques en conséquence. En effet, l'élaboration de mon cadre conceptuel a permis de définir sociologiquement les représentations sociales, l'identité culturelle, les relations interethniques, les relations intraethniques et l'intégration.

Enfin, pour être en mesure de rassembler des informations récentes, directes et localisées sur l'objet de recherche choisi, j'ai mené mon travail de terrain à Drummondville et à Gatineau. Afin d'exposer ma démarche méthodologique en ce qui a trait au choix et à la définition du matériau, à la description de l'échantillon, à la cueillette des données et à l'analyse du matériau, j'ai détaillé ci-haut mon cheminement mental et technique.

## 4. Les milieux de vie

### 4.1 Drummondville

De sa création, en 1815, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Drummondville s'est développée via l'exploitation forestière et les fonderies. Par la suite, grâce aux progrès réalisés en matière d'hydroélectricité, l'économie de la ville repose avant tout sur l'industrie textile, notamment avec la Dominion Textile et la Celanese. La présence de ces entreprises sera très importante pour la croissance démographique de Drummondville. Lorsque la crise du textile frappa l'Amérique du Nord, Drummondville n'en fut pas épargnée et elle dut réorganiser son économie.

« Au cours des trente dernières années, la création de parcs industriels, le développement de la PME, la situation géographique stratégique de Drummondville à l'intersection de grands axes routiers, la volonté des autorités municipales de mettre en place les conditions favorables au développement et le dynamisme des entrepreneurs ont provoqué une importante diversification de l'assise industrielle de Drummondville. Tous ces facteurs réunis ont favorisé l'éclosion de nouveaux secteurs d'activités qui assurent la vitalité économique de Drummondville. »<sup>24</sup>

On y fabrique entre autres de la machinerie, des composantes électriques et électroniques, du métal et des plastiques.

Sur le plan culturel, Drummondville s'est fait connaître par son goût pour les arts et le folklore. Le Mondial des cultures, qui en est à sa vingt-deuxième année, attire des visiteurs du monde entier, tout comme le Village québécois d'antan et le spectacle multimédia Légendes fantastiques. Par rapport à son tissu social, on note une diversité accrue depuis la fusion de 2004. Les anciennes villes de Saint-Nicéphore, de Saint-Charles-de-Drummond et de Saint-Joachim-de-Courval sont maintenant annexées à Drummondville, ce qui augmente la population totale à 68 000 citoyens. Mais la diversité ethnique à Drummondville remonte à bien plus longtemps. En 1915, Drummondville

---

<sup>24</sup> Ville de Drummondville, *Historique*. En ligne au <<http://www.ville.drummondville.qc.ca/2006ville/historique.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

connut une vague d'immigration sans précédent, en raison de l'implantation de La Poudrière, une usine de poudre à canon sans fumée. Toute la collectivité dut participer à l'accueil de ces 1500 nouvelles familles. L'arrivée de ces travailleurs provenant d'une diversité d'origines (Italiens, États-Uniens, Anglais, Polonais, Russes, etc.) « a changé tout à coup l'atmosphère monotone et traditionnelle de (la) petite ville (...). De nouvelles places d'affaires, de nouveaux commerces, des petites industries surgirent ici et là et Drummondville connut une activité débordante. » (Charland Rajotte, 1972 : 73-74) Vers la seconde moitié du XXe siècle, la « croissance excentrique de faubourgs industriels a d'abord donné naissance à des boutiques de quartier, redevables de leur existence à la clientèle locale de milliers d'immigrants établis dans les zones nouvellement urbanisées ». (Fournier & Gauthier, 1987 : 61)

En somme, « l'articulation de Drummondville relève avant tout de la fonction industrielle. Cette prépondérance manufacturière justifie, plus que tout autre, l'existence même de la ville. Elle est à l'origine de l'essor démographique initial et, aujourd'hui encore, même reléguée au second rang comme génératrice directe d'emplois, elle demeure le principe vital urbain par tous ses effets d'entraînement. » (Fournier & Gauthier, 1987 : 59) Et c'est une des principales raisons pour lesquelles la régionalisation de l'immigration à Drummondville est un projet viable.

### ↳ Portrait de l'immigration à Drummondville<sup>25</sup>

#### **Statistiques**

*Bon an mal an, Drummondville reçoit 25 familles immigrantes par année. En général, une famille est composée de 3-4 personnes. En 5 ans, Drummondville aurait accueilli 125 familles soit environ 600 personnes. On estime qu'il y aurait entre 100 et 150 personnes de plus qui auraient émigré d'autres régions du Québec vers Drummondville,*

---

<sup>25</sup> Ces informations (en italique) ont été obtenues à l'hiver 2007 auprès d'Anne-Marie Bischoff, agente de développement au Carrefour de développement social de la MRC de Drummond. Il est important de noter que ces données sont des estimations faites par les intervenants du milieu, et qu'elles n'ont pas de statut officiel. Veuillez noter que le texte est reproduit ici tel qu'il a été reçu afin d'éviter les erreurs d'interprétation secondaire.

*mais on ignore le nombre de personnes qui seraient parties de Drummondville vers d'autres régions du Québec.*

*Les principaux pays d'origine sont :*

*Amérique centrale : (Colombie, Guatemala, République dominicaine, Cuba, Équateur, Haïti)*

*Afrique : (Maroc, Congo, Algérie, Somalie, Cameroun, Rwanda, Burundi, Tunisie)*

*Europe : (Belgique, France, Suisse, Bosnie, Ex-Yougoslavie, Macédoine, Roumanie, Turquie)*

*Moyen-Orient : (Irak, Liban)*

*Ce sont majoritairement des réfugiés et la Colombie est le pays qui arrive en tête de liste.*

### ***Reflet des organisations en lien avec la communauté immigrante***

*Carrefour d'Entraide : 64 demandes d'aide de la part de la communauté immigrante, ce qui représente une hausse de 6% des demandes d'aide totale de l'organisme.*

*Comptoir alimentaire : 95 familles immigrantes ont demandé de l'aide cette année. De ce nombre, 53 sont des nouvelles demandes, ce qui représente 5% de la clientèle et 8% des nouvelles demandes. Cela ne semble pas énorme, mais c'est une pression supplémentaire pour les groupes. Besoin de plus de denrées, car il en reste moins pour plus de bouches à nourrir.*

*CSSS : Les consultations pour violence conjugale est assez importante de même que le syndrome post-traumatique (par leur vécu de prison, d'otage, etc.). Les médecins doivent prendre jusqu'à 50% plus de temps avec un patient immigrant à cause de la langue et complexité de la problématique vécue.*

*Regroupement interculturel : Beaucoup d'intervention de crise relative à la violence passée de leur vécu, la pauvreté, le deuil. Les entrevues peuvent prendre 2h. Il y a certaines problématiques dans le service d'emploi, car certains réfugiés n'ont jamais travaillé dans leur pays d'origine et sont parfois analphabètes, alors on perçoit un*

*manque de motivation considérant l'assistance sociale qu'ils reçoivent. Ils ne représentent que 2% de la clientèle.*

*Centre local d'emploi : Il y aurait 146 dossiers de réfugiés dont 59 sont au Québec depuis 1 à 2 ans. En proportion, il n'y a pas plus d'effet d'appauvrissement chez les immigrants que chez les québécois.*

*Sûreté du Québec : Ils font des rencontres de groupes avec la communauté immigrante (100 personnes présentes) pour les informer sur la loi, la violence conjugale, etc.*

*Rose des vents : Il y a eu une présentation dans un cours de francisation*

*Office municipal d'habitation : Il y a 29 familles d'immigrants dont 17 provenant de la Colombie. Les problèmes relevés sont relationnels. Il y a des actions d'entreprises dans la gestion du milieu de vie (voisinage, intolérance, participation aux fêtes populaires, etc.)*

## 4.2 Gatineau

Dans le cas de Gatineau, la culture, l'économie, la démographie et la politique sont largement influencés par la particularité géographique de la ville, c'est-à-dire par sa liaison étroite à la capitale fédérale, Ottawa. La dynamique Canada-Québec joue en effet un rôle prépondérant dans la double réalité de la région métropolitaine de l'Outaouais. Dans les dernières décennies, Gatineau a tenté d'attirer, sans grand succès, l'intérêt du gouvernement du Québec pour soutenir son développement. Cependant, depuis les années 1970 où les Libéraux fédéraux de Pierre Elliott Trudeau se sont impliqués dans la lutte contre l'indépendance du Québec, le gouvernement du Canada occupe une place majeure du côté nord de la rivière des Outaouais. (Andrew in Razin & Smith, 2006)

Dans la ville de Gatineau, l'emploi manufacturier se concentre depuis les tout débuts dans l'industrie des pâtes et papiers. Mais dans le secteur (c'est-à-dire l'ex-ville) de Gatineau, les industries du commerce de gros et de détail, des services d'enseignement, des services sociaux et des soins de santé, et de la construction constituent des pôles économiques de poids, tout comme l'industrie des services gouvernementaux. Selon Carrier & Gingras (2004), Gatineau et Sherbrooke sont les villes moyennes supérieures (population importante, base économique solide et capitale administrative de la région) du Québec qui ont connu la meilleure croissance entre 1971 et 2001, et qui ont les meilleures perspectives d'avenir.

En ce qui a trait à l'immigration<sup>26</sup>, les différents secteurs de la municipalité de Gatineau possèdent des représentations variables de personnes nées à l'étranger. Dans les secteurs de Hull et d'Aylmer, c'est-à-dire dans l'ouest de la ville, cette proportion est qualifiée de très significative; les statistiques se chiffrent respectivement à 9,71 % et à 8,21 %. Le secteur qui nous intéresse, Gatineau, affiche pour sa part une proportion de 3,97 % alors que ses voisins semi-ruraux de Buckingham et de Masson-Angers ont un ratio d'à peine plus de 1 %. La ville fusionnée de Gatineau accueille chaque année entre 800 et 1000 nouveaux arrivants nés à l'extérieur du Canada. Ceux-ci proviennent de plus

---

<sup>26</sup> Ville de Gatineau, *Immigration et communautés culturelles*. En ligne au <<http://www.ville.gatineau.qc.ca/immigration.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

de soixante pays. « Auparavant, la majorité des immigrants était issue du mouvement des réfugiés (ex-Yougoslavie, Colombie, Iran, Irak, Afghanistan, Burundi, Congo, etc.). Aujourd'hui, ils constituent moins du tiers des [...] arrivées. Depuis deux ans, la majorité des immigrants accueillis venaient de Colombie, d'Afrique francophone (Burundi, Congo, Algérie, Maroc...), d'Europe (France et pays de l'Est) ainsi que de la République démocratique de Chine, un groupe en augmentation constante dans la région. »<sup>27</sup> Il ne faut d'ailleurs pas oublier que des communautés ethniques de plus longue date (portugaise, libanaise et haïtienne) sont établies dans les secteurs de Hull, d'Aylmer et de Gatineau.

**Tableau 7 : Sommaire des statistiques démographiques (2001)  
pour la ville de Gatineau (dans 4 des grandes ex-villes)**

Ex-villes	Population totale	Immigrants nés à l'étranger	Résidents non permanents	Minorités visibles	Autochtone
Gatineau	100 315	3 980 (3,97 %)	85 + (immigrants) (4,05 %)	2315	1 455
Hull	61 555	5 565 (9,04 %)	410 + (immigrants) (9,71 %)	3635	935
Aylmer	35 830	2 940 (8,21 %)	45 + (immigrants) (8,33 %)	1845	745
Buckingham	11 520	145 (1,26 %)	—	70	135
<b>TOTAL :</b>	<b>209 220</b> (100 %)	<b>12 630</b> (6,04 %)	<b>540 +</b> (immigrants) (6,29 %)	<b>7865</b> (3,76 %)	<b>3,270</b> (1,56%)

Source : Ville de Gatineau

<sup>27</sup> Ville de Gatineau, *Contexte de l'immigration à Gatineau et dans l'Outaouais*. En ligne au <http://www.ville.gatineau.qc.ca/pdf/immigration-WEBSTATJC.pdf>, consulté le 23 mai 2008.

## 5. Analyse des entrevues<sup>28</sup>

À la base, je me suis intéressée à ce qui attirait les immigrants vers les régions. Mais au-delà de l'attraction de ces derniers, j'ai voulu en savoir davantage sur leur intégration dans les lieux physiques où ils habitent et transigent au quotidien. Afin de mieux cerner les paramètres de cette vie de quartier, j'ai décortiqué leurs pratiques résidentielles. Cette analyse se divise en deux parties : le choix du quartier et les relations avec les voisins.

Poursuivant mon analyse sociologique des représentations sociales interethniques en région, j'ai voulu connaître les liens humains et institutionnels significatifs entretenus par les résidents rencontrés. Pour ce faire, je les ai questionnés par rapport à la conjugalité et la famille, aux liens transnationaux et aux pratiques religieuses.

Aux yeux de plusieurs experts, dont Buzzanga (1974), l'emploi constitue la pierre angulaire de l'intégration. Il est en effet très difficile pour celui qui n'a pas même débuté son insertion professionnelle de pénétrer les réseaux sociaux locaux. Et les régions n'échappent pas à cette réalité. Cette troisième section de mon analyse est consacrée aux politiques d'accès à l'égalité dans les pratiques d'embauche de quelques organisations, la proactivité d'une poignée d'entrepreneurs immigrants ainsi que les possibilités offertes par le bénévolat qui sont autant de moyens utilisés par les nouveaux arrivants rencontrés pour pallier les aléas de la recherche d'emploi à Drummondville et à Gatineau.

Profitant entre autres de la vague médiatique entourant la Commission Bouchard-Taylor, je me suis intéressée aux discours des interviewés à propos de la vaste question du racisme. Je les ai aussi questionnés au sujet des accommodements raisonnables dans le contexte de leur localité. Enfin, j'ai analysé les perceptions qu'ils ont

---

<sup>28</sup> **Mode d'emploi des codes de référence pour les citations provenant des verbatims des entrevues :**  
Numéro de l'entrevue/Immigrant (I) ou Non-immigrant (NI) : Numéro de page. Donc E15/I : 2 correspond à une citation tirée de la page 2 de l'entrevue 15, laquelle a été réalisée auprès d'une personne immigrante.

évoquées quant au rôle de leur municipalité en matière de gestion de la diversité culturelle.

Tout au long de l'analyse de mon matériau, j'ai cherché à dégager les paramètres identitaires politiques d'après lesquels se définissent les immigrants et non immigrants rencontrés. Afin de les inviter à s'exprimer dans un tel ordre d'idées, je les ai questionnés sur les fonctions de l'immigration, la représentativité publique des immigrants et leur propre sentiment d'appartenance ethnoculturel.

### 5.1 Pratiques résidentielles

À la base, je me suis intéressée ce qui attirait les immigrants vers les régions. Mais au-delà de l'attraction de ces derniers, j'ai voulu en savoir davantage sur leur intégration dans les lieux physiques où ils habitent et transigent au quotidien. Afin de mieux cerner les paramètres de cette vie de quartier, j'ai décortiqué leurs pratiques résidentielles. Cette analyse se divise en deux parties : le choix du quartier et les relations avec les voisins.

#### *Choix du quartier*

Partant de l'exploration de la trajectoire domiciliaire des interviewés, j'ai tenté de comprendre ce qui les avait motivés à demeurer à la fois en région et dans le quartier particulier où ils habitent. D'une part, la vie en région – dans une ville de taille moyenne – plaît pour l'équilibre qu'on retrouve entre la tranquillité et le dynamisme communautaire. D'autre part, le choix du secteur de résidence dépend d'une multitude de facteurs dont le revenu du ménage, la proximité des services, la recommandation des organismes d'insertion locaux (pour les immigrants), la présence d'amis ou de connaissances, et le statut social rattaché au quartier en question.

*A priori*, la vie en dehors des grandes agglomérations semble attirer une part de la population immigrante que reçoit le Québec. Les régions offrent l'alternative du calme aux immigrants à qui le profil citadin ne colle pas, comme l'exprime cette femme.

*« Je voulais un petit coin tranquille. Mais vu la proximité d'Ottawa, éventuellement, c'était intéressant. Je pense que c'est le côté positif de l'Outaouais; en étant au Québec et à côté de la capitale nationale. On est très choyés par rapport à Montréal qui est une grosse agglomération où y'a beaucoup de concurrence dans tout, finalement : logement, travail, ... le stress, non, moi, c'est pas mon truc. » (E15/I : 2)*

Les villes de taille moyenne, selon certains informateurs, offrent le meilleur des deux mondes aux ménages qui veulent habiter un milieu à la fois dynamique et paisible. Pour plusieurs immigrants, les régions représentent l'alternative de premier choix à l'anonymat de la métropole.

*« Montréal est tellement cosmopolite que c'est difficile pour un immigrant de connaître la culture québécoise comme elle est. Et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté Montréal. Montréal, c'est une assez grande ville que, c'est dommage, les gens ne se connaissent pas. Les voisins se rencontrent dans l'ascenseur et ne se saluent pas. C'est pas quelque chose que je voulais vivre. » (E18/I : 1)*

D'après cet interviewé, la vie en région est beaucoup plus propice à la création de liens sociaux avec l'Autre.

Selon la recherche que j'ai menée à Drummondville et à Gatineau, les immigrants semblent être généralement répartis sur l'ensemble du territoire, mais quasi absents dans plusieurs quartiers. Un nombre étonnant de personnes que j'ai approchées lors de ma prise de contact initiaux m'ont affirmé ne connaître aucun immigrant dans leur ville. Mais il faut aussi savoir que les emplois de la fonction publique provinciale et fédérale créent une migration régionale et panquébécoise vers Gatineau, donc que beaucoup de citoyens, particulièrement des jeunes adultes, de cette municipalité n'y ont pas grandi et sont nouveaux dans cette ville. Pour ce qui est de Drummondville, on apprend rapidement que la municipalité possède un fort pouvoir d'attraction sur des réfugiés colombiens résidant en régions éloignées, comme à Jonquière, qui viennent rejoindre leurs amis ou connaissances pré-migratoires de même origine et s'installent préférentiellement dans le même quartier qu'eux.

On retrouve toutefois quelques concentrations de populations immigrantes dans des secteurs où les logements sont loués à prix modique. Par exemple, la paroisse Immaculée-Conception de Drummondville, qui compte plusieurs habitations à loyer modéré (HLM), est surnommée « La Petite Colombie », vu l'affluence de ces immigrants dans le quartier. Il faut cependant préciser que ceux-ci sont plus souvent qu'autrement dirigés vers ces rues cibles par les organismes locaux d'insertion, donc que la responsabilité de cette soi-disant *ghettoïsation*, décriée par certains, ne leur incombe pas totalement. Les processus menant à des phénomènes de ségrégation et d'agrégation spatiale des minorités « renvoient à des phénomènes plus globaux de représentations sociales, d'identification, de stigmatisation ou d'évitement, qui sont portés tant par les ménages dans le déploiement de leurs choix (...) que par les acteurs qui interviennent sur le marché immobilier à titre de propriétaires, d'agents immobiliers (...) », etc. (Dansereau, 2001 : 2) Toutefois, les nouveaux arrivants semblent s'accommoder aisément à cet *entassement*, car ils sont habitués, aux dires de plusieurs, de vivre à plusieurs dans de petites habitations. Cette proximité physique de leurs pairs les sécurise et facilite l'entraide. Une non-immigrante fait aussi remarquer que les Québécois agiraient de la même façon s'ils se trouvaient en pays étranger.

*« Si on s'en va en Chine pis on est vingt Québécois dans même école, pas sûre qu'on va commencer à se parler en chinois. C'est normal. Mais c'est ça que je trouve triste, un peu. Parce qu'y en a tellement, pis y'es ont mis dans un ghetto s'a rue Bousquet. Faique y se tiennent ensemble, bin, c'est normal. Tsé, déménage, toi, en Colombie, pis prends quatre blocs-appartements collés avec une piscine creusée dans le milieu, pis on est vingt-cinq Québécois. Vas-tu prendre une marche, l'été, pour aller jouer, quatre coins de rue plus loin, avec un Colombien. Tu vas rester là, sur le bord de la piscine, avec les autres Québécois. Bin là, c'est ça qu'y font. Sont tellement toute dans le même coin qu'y sont toujours ensemble. Faique après l'école, y sont toujours la gang de Colombiens ensemble. Y parlent juste en espagnol, pis y jouent toujours ensemble. L'été, y'en reperdent. » (E12/NI : 5)*

Le dicton *qui se ressemble s'assemble* semble s'appliquer aux quartiers où demeurent une forte proportion d'immigrants à Drummondville.

En Outaouais, il est important de noter que le secteur de Gatineau compte un plus grand nombre ainsi qu'une plus grande proportion de propriétés dites abordables que le secteur de Hull et la ville d'Ottawa. Et c'est dans le district de Pointe-Gatineau que plusieurs nouveaux arrivants – surtout les réfugiés – s'installent, vu la proximité des services (commerces, transport en commun, emplois, etc.). En revanche, le fait que certains services comme la francisation soient maintenant centralisés dans le secteur de Hull a des conséquences néfastes pour la population immigrante qui a choisi de résider dans le secteur de Gatineau.

#### *Relations avec les voisins*

Il est intéressant de connaître la perception qu'un individu a de ses voisins, surtout quand il ne les connaît pas personnellement. C'est d'ailleurs de là que naissent les généralisations qui mènent aux représentations sociales qui se greffent à l'univers collectif et deviennent des acceptions indiscutables endossées par le plus grand nombre. La section qui suit fait état de cette interaction entre le soi et les altérités qu'il côtoie dans ses pratiques résidentielles. Si pour certains, ces contacts se passent sans heurts, pour d'autres, il s'agit d'un processus de négociation d'identités sans précédent.

Le découpage territorial mental que la plupart des Québécois d'origine exposent est fragmenté selon différents niveaux socioéconomiques. L'ascension sociale est marquée par l'historique des déménagements de quartiers ouvriers vers des quartiers mieux nantis et valorisés par la population. Les changements successifs de domicile sont en effet très fréquents chez les immigrants dans les cinq premières années de leur arrivée au Canada. Pour plusieurs Québécois d'origine, les immigrants sont tous pauvres et habitent des quartiers désignés comme défavorisés.

*« Dans le haut de la côte, c'est des gens fortunés; dans le bas de la côte, un petit peu moins fortunés. Donc dans le bas, c'est là qu'on retrouve les gens qui sont plus... euh... Le côté multiethnique se retrouve en bas de la côte, mettons. » (E1/NI, p.2)*

On remarque que le secteur où habitent les immigrants – en *faible altitude domiciliaire* - est coupé du sien – en *haute altitude domiciliaire* -, bien que tout près.

Le cas des réfugiés colombiens vivant dans les HLM est la première, et parfois la seule, évocation de l'immigration dans leur ville par les Québécois d'origine. En effet, le stéréotype de l'immigrant le plus répandu à Drummondville est celui du Colombien fêlard et sans-emploi qui a des rapports houleux avec les Québécois d'origine qui partagent son espace résidentiel.

*« Ce qu'on s'est fait expliquer, c'est que là-bas, en Colombie, le monde, y vivent dehors, surtout dans les quartiers plus pauvres. Les maisons, c'est pour quand y mouille pis pour dormir. Alors quand tu vois une famille de Colombiens dehors, bin, y s'étendent, parce que dans le quartier Saint-Joseph, les terrains sont pas grands. Mais quand y vivent en façade, dehors, pis qu'y font un party de famille, eux autres, y mettent leurs autos où y'a de la place. Et bin souvent, où y'a de la place, c'est dans le parking du voisin. Eux autres, y voient une entrée d'asphalte de l'autre côté du bloc où ce qu'y restent, y voient pas la différence. Le voisin est en estie, lui... excuse-moi. Y veut sortir de chez eux. Mais pour eux autres, c'est partout, là. Partout, c'est pour tout le monde, là. Alors c'est pas parce qu'y sont pas respectueux, c'est qu'y en n'ont pas de propriété privée à défendre là-bas. Faique les gens, y fallait qu'y s'ajustent. » (E11/NI : 4)*

Certains voient toutefois dans ces contacts interethniques forcés un passage obligé vers la communication entre deux mondes qui ne se seraient autrement jamais rencontrés.

À l'extérieur des HLM, les immigrants s'attendent au départ à plus de proximité avec leurs voisins. Le nouvel arrivant qui ose outrepasser les règles non-écrites de l'anonymat entre voisins passe pour un individu intrusif et étouffant aux yeux des Québécois d'origine, comme le raconte cet interviewé.

*« Si tu salues la personne, ça va. Mais si tu lui parles, il va se dire : « Est-ce qu'il veut pas m'embobiner? ». Chez nous, saluer quelqu'un, lui parler, prendre un peu de temps, c'est rien. Recevoir un sourire, moi, ça m'aide à continuer. Par exemple, ici, y'a beaucoup de stress. Chez nous, non. » (E23/I : 2)*

Pour plusieurs immigrants interrogés, les frontières physiques n'existent pas, pas plus que la notion de matérialisme. Comme le souligne l'intervenant qui suit, il leur est difficile, bien qu'ils aient appris à l'accepter le temps aidant, de s'adapter à la philosophie du *chacun-pour-soi* qui règne dans leur quartier d'adoption.

*« Nous, on est habitués, au Liban, que le voisinage soit proche et qu'il devienne comme une famille. Ici, c'est pas la même chose, mais on s'est bien adaptés à ce que le voisinage aime. On a des voisins qui viennent pis qui sortent de chez nous, pis d'autres que je connais pas leurs noms. Ils sont loin, ils veulent être un peu plus privé. C'est correct. »*  
(E6/I : 4)

Pour plusieurs sociologues (Lownsbrough & Beunderman, 2007 : 12), la prise de distances et l'indifférence à l'égard des voisins constitue un mécanisme de protection utilisé de plus en plus pour éviter des conflits entre des altérités qui cohabitent dans de mêmes bulles.

Mais quand les organismes communautaires ne peuvent l'aider, l'immigrant se tourne vers ses nouveaux concitoyens. Cependant, les deux parties sont souvent réticentes à faire les premiers pas. Il y a quelques contacts interethniques ponctuels et fortuits dans le voisinage, mais la proximité n'est habituellement pas atteinte dans les pratiques culturelles régulières. Comme le dit un interviewé né à Gatineau, : « les immigrants s'intègrent à nous graduellement... avec leurs résidences et non avec leur culture. » (E2/NI, p.2) Il soutient qu'ils s'intègrent au milieu physique, car il les voit de plus en plus partout lors de ses déplacements quotidiens, mais cette cohabitation existe sans qu'une véritable rencontre ait lieu, c'est-à-dire sans qu'ils s'adressent la parole dans le dessein de se mieux connaître. Le syndrome « pas dans ma cour » est bien présent quand des interviewés natifs du Québec s'opposent à la création d'enclaves monoethniques chez les immigrants, mais qu'ils recherchent ce genre d'homogénéité culturelle dans les secteurs où ils résident eux-mêmes. En fait, chez les Québécois d'origine, on décrit souvent l'immigrant idéal comme un personnage invisible, complètement fondu dans la masse de la société d'accueil.

## 5.2 Fréquentations et affinités

Poursuivant mon analyse sociologique des représentations sociales interethniques en région, j'ai voulu connaître les liens humains et institutionnels significatifs entretenus par les résidants rencontrés. Pour ce faire, je les ai questionnés par rapport à la conjugalité et la famille, aux liens transnationaux et aux pratiques religieuses.

### *Conjugalité et famille*

Chaque individu fait partie d'une multiplicité de réseaux qui l'outillent pour se tailler une place dans la société et donner sens à son existence. En ce qui a trait aux relations intimes, la plupart des personnes rencontrées étaient en couple. Fait marquant, près de la moitié des participants ont déjà fréquenté une personne dont le pays de naissance n'était pas le même que le leur. Cependant, au moment des entrevues, seuls quatre d'entre eux étaient toujours en union ethniquement mixte. C'est pour cette raison que j'ai approfondi le sujet afin d'expliquer le phénomène de l'interethnicité en contexte conjugal et familial.

On m'a fait tout d'abord comprendre que dans de nombreux cas, l'émancipation des femmes immigrantes est difficile à digérer pour les pères, conjoints, frères et fils de celles-ci. Cette problématique, abordée selon les lois canadiennes par ces femmes, donne lieu à de nouveaux couples interethniques formés à la suite d'une rupture entre conjoints de même origine ayant émigré ensemble.

*« Et il y a beaucoup de Colombiens qui sont arrivés ici en couple, et les couples se sont défaits. Y rencontraient plus les mêmes valeurs et les mêmes réalités. Y'avait souvent de la violence dans ces couples-là. Et ici, on respecte la loi. C'est pas comme en Afrique où la loi, si on n'en a pas envie, on en fait fi. C'est difficile pour eux. Et ça a créé une sorte de séparation entre les Québécois et les Colombiens. » (E17/I : 9)*

Mais l'attraction envers l'exogamie ne date pas d'aujourd'hui, même en région, quoi qu'en disent plusieurs citoyens ayant comparu aux audiences publiques de la Commission Bouchard-Taylor. Relatant la célébration de l'union d'un francophone à une anglophone à Drummondville en 1837, on dit que « des parents et amis accompagnaient

les nouveaux mariés dans des embarcations diverses, en chantant les airs de leur pays d'origine, français, irlandais, anglais (...) ». (Charland Rajotte, 1972 : 34) En cette époque de colonisation, le multiculturalisme, c'est-à-dire la coexistence pacifique, voire le croisement, des cultures, était en effet une réalité incontournable.

Selon plusieurs interviewés, les couples interethniques connaissent une forte augmentation dans les régions du Québec, mais résultent le plus souvent de rencontres virtuelles, c'est-à-dire via le Web.

*« Le plus bel exemple qu'on peut voir, c'est beaucoup les femmes québécoises, qui sont natives d'ici, qui vont sur Internet se chercher l'âme sœur, la perle rare. Ce qui arrive, une fois installés, c'est la désillusion totale. La famille québécoise est pas très intéressée à avoir ça comme beau-frère. Entre autres, ce qu'on voyait dans les Laurentides et ici, y se retrouvaient dépouillés. La femme, une fois installés, ça marche p'us, c'est p'us le fun, c'est p'us drôle. La famille le rejette totalement. » (E13/NI : 4)*

On constate donc qu'en région, le poids de la parenté joue, si on en croit les personnes interrogées, un rôle de premier plan dans l'acceptation d'un conjoint immigrant.

Du point de vue relationnel amoureux, l'immigrant est vu par plusieurs Québécois d'origine comme un Autre autre.

*« (...) je l'aurais pas tenté. Parce que c'est assez difficile de s'adonner avec quelqu'un de notre propre culture, pis en plus, t'as la différence de sexe. De mettre par-dessus une différence ethnique, à moins, là, que les deux personnes soient passionnées et puis entretiennent un engagement l'un envers l'autre, « hipelaille » (rires)... c'est compliqué, là. » (E3/NI, p.6)*

Pour plusieurs autres comme lui, cette double distance (d'ethnie et de genre) s'additionne et ajoute des obstacles quasi insurmontables à la bonne entente entre deux individus. Ils respectent ceux qui font le choix de l'union mixte, mais ils ne croient pas en la pérennité de ce type de relations. Pour eux, les contraires ne s'attirent pas forcément. Par contre, chez les adolescents, l'exotisme des couples semble plutôt à l'honneur et ne pas causer de commotion dans les écoles secondaires. Mais lorsque les rencontres ont lieu entre des

filles des régions et des étudiants étrangers, l'histoire est différente... de l'angle extérieur toujours.

*« Ce qu'on a vu de plus difficile, c'est à l'université. Alors y'a des jeunes filles d'ici qui avaient rencontré du monde à l'université, surtout à Sherbrooke ou Trois-Rivières. Alors elles ont rencontré des gars, surtout des Africains, au sens où c'est Marocains ou Afrique Noire. Y'a des histoires qui ont très mal viré. On parle d'un gars qui avait trois blondes en même temps, dont deux qui vivaient à Drummondville. (...) Moi, quand on avait une de nos chums de fille qui avait un chum importé, on lui demandait : " Es-tu sûre de ce que tu fais? ". (...) On a eu aussi, à Drummondville, des filles d'ici avec des Cubains. C'est des beaux voyages, ça... A revient avec le chum, pis y repart aux six mois pour deux-trois semaines, pis tout le monde y dit : " Qu'est-c'est tu fais là? ". La famille seraient prêts à la damner. » (E11/NI : 6-7)*

De plus, les chassés-croisés amoureux qui auraient pullulé autour du Mondial des Cultures, aux dires de nos informateurs, ont sans doute exacerbé la méfiance excessive des Drummondvillois face aux liaisons entre individus d'origines ethniques différentes. Enfin, on remarque que les couples interethniques qui survivent aux défis ci-haut mentionnés le font bien souvent au prix du sacrifice du bagage culturel du conjoint immigrant.

*« Personnellement et mes enfants, on n'a pas eu à vivre le choc culturel ni les problèmes d'intégration. (...) Donc j'ai toujours vécu au Québec et je ne suis pas immigrante. (rires) Je suis Québécoise et c'est pour ça que je me suis mariée avec un Québécois. » (E16/I : 1)*

Pour cette femme immigrante, son passé africain est volontairement resté derrière alors que son arrivée au Québec a littéralement marqué le début de sa nouvelle vie, avec un compagnon non-immigrant.

Comme cité plus haut, la durée de vie de la plupart des unions mixtes dont on m'a parlé n'a pas été très longue. Les raisons avancées pour expliquer cette fragilité font référence aux difficultés de conciliation interculturelle dans les relations internes (entre

les conjoints et dans l'éducation des enfants) et externes (avec la parenté et les amis) du couple. Il ne faut cependant pas oublier que le taux de ruptures est aussi très élevé chez les couples de même origine ethnique au Québec. Un interviewé qualifie les enfants d'une Canadienne et d'un Chinois de « beau mix ». Par contre, lorsque le divorce survient, plusieurs de ces enfants semblent, aux dires des personnes rencontrées, devenir plus confus quant à leur identité culturelle, surtout lorsque les relations post-union des parents sont marquées par le rejet total de leur ex-conjoint.

### *Liens transnationaux*

Bien que les nouveaux arrivants s'insèrent après un certain temps aux réseaux locaux, plusieurs d'entre eux conservent un attachement envers le pays de leurs origines et leurs compatriotes. Ces relations intraethniques peuvent prendre différentes formes dont le soutien économique des proches demeurés à l'étranger, la réunification familiale ou encore l'implication dans les affaires de la communauté ethnique expatriée.

Pour ceux qui ne les ont pas fait venir au Canada, les soucis sont grands pour leurs parents et amis demeurés dans leur pays d'origine. Les contacts virtuels sont fréquents, mais les visites très rares. Pour ceux qui ont réussi le processus de réunification familiale, les liens semblent plutôt forts dans le nouveau pays. S'ils ne vivent pas dans le même domicile, ils sont souvent voisins immédiats. On remarque aussi, dans le cas où c'est l'enfant majeur qui a entraîné ses parents à sa suite, un phénomène de dépendance inversée qui n'est pas lié à la perte d'autonomie physique du père et de la mère, mais plutôt aux enjeux d'intégration professionnelle, linguistique et sociale.

*« C'est toujours dur pour les vieux de venir commencer une nouvelle vie ailleurs où y'a pas les mêmes traditions, y'a pas les mêmes manières de vivre. Mais ils sont heureux d'être avec leurs enfants. Surtout, nous, dans nos traditions, les enfants prennent soin de leurs parents... surtout les hommes, les garçons. On prend le nom de la famille, donc on sent qu'on est obligés plus qu'une sœur de prendre soin de nos parents. On prend soin les deux de nos parents, mais*

*traditionnellement, c'est les garçons qui sont en charge plus de leurs parents. »*  
(E6/I : 5)

On constate que pour de nombreux hommes immigrants provenant du Moyen-Orient, contrairement à leurs homologues nés au Québec, la question des aidants naturels ne se pose même pas; c'est leur rôle et ils l'assument.

En ce qui concerne la communauté ethnique du pays d'origine des immigrants, les contacts sont parfois très limités.

*« Vu la maman qui était déjà établie et qui était déjà intégrée dans la société, mes filles ont été accueillies à bras ouverts par la société d'accueil, les Québécois, les Québécoises, les Canadiennes. Donc eux autres, le choc qu'elles ont eu, c'est qu'elles pensaient que vu que Maman est Africaine, elles allaient être dans la communauté. Mais c'est pas le cas. Nous, les gens qu'on côtoie et qu'on fait affaire avec, c'est vraiment plus des Canadiens, des Québécois, que la communauté. »* (E16/I : 2)

La solidarité intraethnique existe quand même, mais elle est plutôt ponctuelle ou événementielle. Les véritables affinités, dans plusieurs cas, reposent sur des valeurs partagées plutôt que sur une origine ethnique commune.

*« Autour de moi, j'ai des amis québécois. Les Arabes, je suis plus là pour les aider, ceux qui sont venus après moi. Surtout les femmes, quand elles arrivent, elles sont tellement attachées à leur mari. Elles sont très craintives. Mais moi, je leur dis : " Allez passer votre permis. Allez aux activités. " . Il y a tellement d'activités pas payantes, donc c'est possible de participer même pour les personnes sur l'aide sociale. Il faut bouger. Il faut aller vers l'autre. La plupart des femmes me disent : " J'aimerais être comme toi. Pourquoi tu connais tout le monde? " . Je leur dis : " C'est un travail que j'ai fait pendant cinq ans. Ça vient pas du tout du jour au lendemain. " . Parfois, c'est pas un travail; c'est une guerre. »* (E20/I : 6)

Dans certains cas, les ponts sont complètement coupés avec les compatriotes en raison de la jalousie des uns envers le succès professionnel, académique et social des autres. On constate que les relations sont souvent tendues et empreintes de compétition entre

individus de même origine nationale. Et c'est sans compter le commérage, qui est un outil de contrôle et de conformité sociale fortement utilisé dans plusieurs ces réseaux, d'après ce que m'ont dit plusieurs autres immigrants rencontrés.

### *Pratiques religieuses*

Les institutions, notamment les lieux de culte, ont aussi la capacité d'être un vecteur d'intégration sociale, autant pour les immigrants que pour les non immigrants. Toutefois, ces derniers ayant massivement délaissé la religion catholique au Québec, le flambeau de la foi et des dogmes qui en accompagnent les différentes déclinaisons sont repris par les nouveaux arrivants.

Bien que tous ne partagent pas cette idée<sup>29</sup>, il semble que les lieux de culte en région permettent d'intégrer plus aisément l'immigrant à son nouveau milieu de vie. Et quand leur religion ne possède pas un tel endroit dans leur municipalité, ils sont prêts à parcourir plusieurs kilomètres pour profiter d'un bain de culture. Les immigrants rencontrés font aussi prendre conscience du rôle que peut jouer l'éloignement géographique du pays d'origine dans le renouvellement de la ferveur religieuse et culturelle.

*« Mais (le voile) est une chose que je n'ai jamais pensé à porter au Maroc. Mon père nous a jamais obligées de le mettre. Quand nous sommes loin de la famille et de notre pays, il y a des choses qui font qu'on veut pas être influencés par la société où on vit. (...) Un jour, après beaucoup de recherches, j'ai décidé de le porter. J'ai trouvé ça très difficile jusqu'à maintenant, à cause de la méchanceté et des préjugés des gens. Y'a même des gens autour de moi, que je croyais des amis, qui ne me parlaient même plus. Ils ont commencé à avoir peur. Il y a des gens qui sont pas d'accord avec moi, parce qu'ils me trouvaient plus coquette et sexy avant. Ils me disent que ça me donne vingt ans de plus. Et ça, je trouve que*

---

<sup>29</sup> Les interruptions de l'enregistreuse les plus fréquentes furent demandées par des participants (immigrants et non-immigrants) qui voulaient s'exprimer plus ouvertement, mais de manière totalement confidentielle, à propos de pratiques religieuses (concernant leur religion de naissance ou non) qu'ils qualifient d'extrémistes.

*c'est vraiment malheureux et aberrant, parce que je suis restée la même personne. Et en plus, je porte des habits comme vous; je ne sors jamais avec un tchador. Je porte des ensembles habillés et très respectueux. Et c'est toujours marié avec la couleur de mon voile. C'était mon choix de le porter. » (E20/I : 7)*

Les Québécois, jeunes et moins jeunes, à Montréal comme en région, délaissent massivement la pratique religieuse depuis la Révolution tranquille.

*« Je suis catholique et croyant, mais pas tant que ça. Je suis pas pratiquant, parce que j'ai été berné dans mon jeune temps. C'était épouvantable, le pouvoir qu'ils avaient, même jusque dans chambre à coucher. C'était le curé qui menait, dans le village. » (E9/NI : 8)*

C'est peut-être pour cette raison qu'ils sont si intolérants et craintifs à l'égard des dogmes des autres religions. Un curé de région interviewé nous a confirmé que l'église, du moins pour les catholiques, sert désormais davantage à des rassemblements à vocation culturelle qu'à vocation cultuelle. Pour bon nombre de communautés immigrantes, l'église a d'ailleurs un caractère séculier important, car en plus d'assumer le rôle de lieu de rassemblement et de prière hebdomadaire, il s'agit pour plusieurs groupes d'un périmètre rassurant dans lequel le retour aux sources est permis dans le cadre d'activités sociales diverses. Pour ce qui est des congrégations religieuses chrétiennes établies en région, ils se tournent désormais vers l'entraide interconfessionnelle et prennent en charge des familles de nouveaux arrivants sans égard à leur identité religieuse.

En Outaouais, les différentes communautés ethniques ne font pas la distinction entre l'Ontario et le Québec. Des liens solides existent entre des ressortissants d'un même pays et cette solidarité transcende la frontière Gatineau-Ottawa. Par exemple, leur lieu de culte peut se trouver d'un côté de la rivière et l'école où ils envoient leurs enfants, de l'autre. Dans le Centre-du-Québec, les Colombiens ont créé récemment une association ethnique, la Fondation Renaître, afin d'aider leurs compatriotes dans leur processus d'insertion en emploi.

Une nouvelle tendance notée suite aux entretiens consiste en la montée fulgurante des sectes et autres religions non-traditionnelles en région québécoise, notamment auprès des populations immigrantes.

*« Y faut dire qu’y se font happer beaucoup par les sectes; y’a les Pentecôtistes, les Témoins de Jéhovah, les Baptistes. (...) Et beaucoup embarquent dans ces regroupements-là à cause de l’intérêt que eux, les gens des sectes, ont sur eux. Alors y vont arriver, y vont leur faire des cadeaux. Y vont leur dire : “ Avez-vous besoin de quelqu’un pour peindre? ” . Ils les courtisent. Mais après un certain temps, on dit qu’ils ne restent pas avec ces sectes-là. Eux autres, y sont très chaleureux, y sont très fraternels. Dans leur façon de prier, y swingent, y chantent. Nous autres, les catholiques, on est slow motion en mozus là-dessus. Alors, y viennent à messe, y trouvent ça plate à mort. Mais quand y vont chez les pentecôtistes pis qu’y a de la guitare pis toutes sortes d’affaires, y se retrouvent un peu dans leur chaleur humaine pis leur côté latino. » (E10/NI : 9)*

Puisque ces mouvements religieux s’adaptent stratégiquement à la clientèle qu’ils veulent recruter, les immigrants y cèdent rapidement et entament ainsi leur intégration sociale en région. Il est néanmoins important de préciser qu’il ne s’agit pas d’un phénomène exclusivement lié à l’immigration, car certains de ces courants, dont le mouvement pentecôtiste, sont très populaires en Amérique Latine et en Haïti.

Un certain nombre d’immigrants ayant grandi d’après les préceptes d’une quelconque religion se disent malgré tout athées et des plus attachés à ce privilège que leur offre le Canada. Ces derniers affirment toutefois qu’ils laisseront leurs enfants se frotter à une multiplicité d’options religieuses avant de leur laisser la liberté de les suivre ou non.

### 5.3 Emploi et engagement communautaire

Aux yeux de plusieurs experts, l’emploi constitue la pierre angulaire de l’intégration. Il est en effet très difficile pour celui qui n’a pas même débuté son insertion professionnelle de pénétrer les réseaux sociaux locaux. Et les régions n’échappent pas à

cette réalité. Néanmoins, les politiques d'accès à l'égalité dans les pratiques d'embauche de quelques organisations, la proactivité d'une poignée d'entrepreneurs immigrants ainsi que les possibilités offertes par le bénévolat sont autant de moyens utilisés par les nouveaux arrivants pour pallier les aléas de la recherche d'emploi à Drummondville et à Gatineau.

### *Insertion professionnelle*

Le volet économique de l'intégration a toujours suscité de nombreuses recherches au Québec, mais cet enjeu demeure d'actualité vu les défis qui persistent à cet égard. Selon Michèle Vatz Laaroussi, « les immigrants en région travailleraient davantage que les locaux, mais ils resteraient pauvres. Le manque de mobilité sociale est accentué parmi les familles immigrantes, ce qui laisse entrevoir l'idée de trappe sociale. »<sup>30</sup> L'économie étant étroitement lié au social, il est en effet très difficile pour celui qui n'a jamais obtenu de travail rémunéré dans un pays quelconque d'aller à la rencontre de l'Autre qui habite le dit pays depuis sa naissance. Mais au-delà de la simple insertion en emploi, l'immigrant recherche, comme le non immigrant, un emploi à la hauteur de ses compétences dans un climat de travail respectueux de la personne qu'il est, et ce n'est pas chose facile quand on vient d'ailleurs et que ses diplômes ne sont pas reconnus.

En matière d'emploi, le défi de taille qui attend les immigrants qui s'installent en région est leur isolement des réseaux de références. Ils doivent s'atteler très tôt à la tâche ardue de la création d'un carnet de noms-clés.

*« Ça prend des contacts qui peuvent t'aider à t'acclimater à la nouvelle patrie. Chez nous, on dit qu'il faut être " baptisés ", avoir des relations ou des contacts. Si je te connais et que tu as un emploi, tu peux demander un emploi pour moi. » (E23/I : 6)*

En ce qui a trait à la non reconnaissance des crédits acquis à l'étranger, les immigrants disent en avoir souffert ou connaître des proches qui en sont victimes. Comme l'indique

---

<sup>30</sup> Immigration et métropoles (Projet Metropolis), *Conseil des partenaires élargi : 7-8 décembre 2006*, page 7. En ligne au [http://im.metropolis.net/research-policy/research\\_content/CPE\\_dec2006/CR\\_atelier\\_volet2\\_cdp\\_elargi.pdf](http://im.metropolis.net/research-policy/research_content/CPE_dec2006/CR_atelier_volet2_cdp_elargi.pdf), consulté le 23 mai 2008.

cette citation d'un participant, cet état de fait a un impact domino sur l'ensemble des sphères de la vie des nouveaux arrivants.

*« Je pense que c'est une perte, parce que ce sont des personnes formées professionnellement avec une expertise pour faire du travail professionnel. Alors c'est une personne qui se perd pour elle-même, pour sa famille, pour la société d'accueil, la société québécoise. » (E5/I, p.5)*

Des immigrants indépendants qui ont sciemment choisi de quitter un travail bien rémunéré dans leur pays d'origine affirment que le Québec leur a effectivement servi toute une leçon d'humilité, quand ce n'est pas carrément un pied-de-nez, en les condamnant à se faire refuser des postes à répétition, même au salaire minimum. Pour beaucoup de femmes immigrantes, ce fut un vrai casse-tête que de concilier ce retour forcé aux études et la planification des naissances de leurs enfants, vu leur âge avancé. Une autre femme raconte qu'elle a quitté la Chine pour fuir un système trop axé sur la compétition, mais qu'elle s'est rendu compte que le marché du travail canadien est plutôt féroce pour les immigrants, aussi scolarisés et expérimentés soient-ils. Elle a eu beau avoir été première de classe dans tous ses cours de mise à niveau à Gatineau et posséder un portfolio qui frise la perfection, aucun employeur ne daigne l'engager.

Dans de tels cas, c'est souvent du côté de l'entrepreneuriat immigrant que réside la solution. La majorité des interviewés croient que les immigrants entrepreneurs sont plus susceptibles de réussir financièrement que ceux qui ne sont pas leur propre patron. L'un d'eux explique sa philosophie par la solidarité familiale et ethnique sur laquelle repose le succès des restaurants, hôtels et dépanneurs détenus par des immigrants. Cependant, les immigrants entrepreneurs semblent bien réussir en région, notamment les Libanais, les Grecs et les Chinois. Selon plusieurs commentaires reçus, ce succès s'explique par le sens et de la famille et de la solidarité qui sont particulièrement développés chez les immigrants en affaires. Le capital social ethnique joue aussi un rôle important dans la capacité des nouveaux arrivants de se créer un réseau de contacts pouvant les aider à trouver un emploi. Un interviewé né au Québec affirme que, bien que d'envergure moindre, la réalité commerciale multiethnique de la métropole rattrape les régions.

*« Y'a beaucoup de restaurants qui sont pris par des immigrants. Les dépanneurs qui sont pris par des Chinois, on voyait ça beaucoup à Montréal, et ça commence à Drummondville. C'est comme un stéréotype. Mais eux autres, y'achètent ça, pis y prennent ça. Souvent, quand y'en rentre un, y'amène les amis. » (E8/NI : 5)*

La connaissance de la langue française constitue la clé de l'intégration au Québec, particulièrement en région. Toutefois, cette nécessité est moins grande à Gatineau qu'à Drummondville, car le libre-échange de main-d'œuvre qui existe avec Ottawa offre la possibilité de dénicher un emploi où la maîtrise de l'anglais suffit. De plus, vu la proximité des deux provinces, de nombreux ménages anglophones ontariens déménagent au Québec et s'installent dans le secteur de Gatineau, puisque le coût des logements y est plus abordable. À Drummondville, le cours de francisation offert par le Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec semble ne pas être assez approfondi pour que les immigrants soient fonctionnels en emploi. Il demeure néanmoins important pour tous les immigrants rencontrés de maîtriser le français afin d'éviter les problèmes de communication que plusieurs d'entre eux ont déjà vécu dans leurs interactions quotidiennes avec les voisins. Le partage d'une même langue ne garantit toutefois pas une compréhension automatique entre les interlocuteurs, car il existe des paramètres de communication variant selon l'origine des individus.

*« Faut poser des questions en fonction des différences culturelles. J'veux dire, quand tu parles à un Congolais, un Rwandais, tu poses une question simple, ça prend cinq minutes avoir une réponse. (...) Y comprennent pas nos tournures de phrases, nos expressions. Donc y sont bien gentils, y disent hum-hum, pour être gentils, pour être polis, pour ne pas déranger. Pour donner bonne impression, ils vont laisser croire qu'ils ont compris, mais tu vois que dans l'action, ça dérape. » (E7/NI : 6-7)*

L'accent et le vocabulaire d'un individu jouent finalement un rôle prépondérant dans l'identité que les autres lui attribuent.

L'arrivée des réfugiés colombiens en région amène les intervenants du milieu à apprendre l'espagnol, ce qui les enrichit à plus d'un niveau. Et lorsque ces cours sont

prodigués par des immigrants eux-mêmes, on assiste à un transfert de connaissances qui découle sur une valorisation culturelle à double sens. Par contre, des participants aux entrevues ont soutenu qu'il serait judicieux d'engager aussi des hispanophones dans les domaines de première ligne (santé, sécurité, recherche d'emploi, etc.).

Les réfugiés et une certaine partie des immigrants ont rapidement accès à un emploi en région, mais il s'agit rarement de tâches qui leur conviennent et de conditions de travail agréables. Dans la majorité des cas, il s'agit de travail à la chaîne en climat hostile.

*« D'abord, les immigrants se placent facilement, à cause de la question de la langue, c'est chez Aliments Transgras ou chez Bacon America (...). Alors ça, c'est des jobs au salaire minimum ou un petit peu plus. Été comme hiver, y travaillent dans des serres réfrigérées parce qu'y traitent le porc; les oreilles de porc, les queues de porc, des affaires du genre pour faire de l'exportation. Pis y'en a beaucoup qui sont là. Dans une des deux usines, c'est un monsieur qui est très ouvert, faque il leur donne une chance. » (E11/NI : 8)*

Le fait que les Québécois d'origine lèvent le nez sur ces emplois difficiles et peu avantageux a certainement à voir avec les grandes possibilités d'embauche pour les nouveaux arrivants, peu importe leurs compétences, chez ces employeurs. En réalité, le travail manuel n'est pas une option mais bien une obligation pour beaucoup d'immigrants. Selon leurs dires, ces tâches auxquelles ils ne sont pas habitués, en plus de les blesser physiquement et psychologiquement, leur donne l'impression de régresser dans leur statut social.

#### *Politiques d'accès à l'égalité*

En questionnant les sujets rencontrés quant à ce qui est mieux connu sous l'appellation de *discrimination positive*, je cherchais à connaître leur position face à cette mesure restitutive d'égalité visant à diversifier la force de travail des organisations. Je me suis ainsi rendu compte que les immigrants n'y consentaient pas automatiquement et que plusieurs non immigrants y voyaient une plus-value indéniable pour leurs collègues et eux-mêmes.

Mais somme toute, les politiques d'accès à l'égalité en emploi semblent peu appliquées en région. Même s'ils ne vivent pas présentement une période de difficultés économiques, les employeurs rencontrés à Gatineau et à Drummondville s'y opposent pour la plupart catégoriquement. « Au lieu d'y voir une mesure de justice pour les victimes de la discrimination, elle y discerne un obstacle supplémentaire dans la course à l'emploi. Or, sans un minimum d'acceptation par l'opinion publique, les mesures législatives et réglementaires, quelles qu'elles soient, ont peu de chances d'être réellement appliquées. » (Bauer, 1994 : 50) Les non-immigrants dans leur ensemble se sentent aussi concernés par cette pratique et véhiculent des stéréotypes catégorisant le comportement anticipé des immigrants selon leur ethnie. Par exemple, pour eux, les gens issus des pays chauds fonctionnent très lentement et avec nonchalance. Les immigrants, pour leur part, préféreraient largement faire reconnaître leurs acquis plutôt que de bénéficier de tels programmes. Pour eux, la sensibilité et l'ouverture aux autres cultures est plus intéressante que tout mécanisme d'insertion institutionnalisé.

Du côté des intervenants communautaires, il existe un quasi-consensus quant aux effets pervers de la discrimination positive, que ce soit à l'égard des priorités qui sont accordées aux immigrants dans les HLM ou encore des chances que les policiers leur donnent lorsqu'ils enfreignent la loi, prétextant qu'ils ne sont pas d'ici.

*« Le règlement est là pour l'un, et est le même pour l'autre. Y'est là pour le Québécois; y'est là pour l'immigrant aussi. Ça, ça créait des tensions, parce que le Québécois voyait que y'avait des conséquences, pis l'autre n'avait pas. Sans avoir rien l'un contre l'autre, juste de voir qu'y étaient pas traités de la même façon, y'aimait pas le voisin, parce que c'était un immigrant pis qu'y'avait des passe-droits. » (E8/NI : 8)*

Bien que la plupart des entrevues m'aient permis de constater que les immigrants sont peu remarqués sur le marché du travail local et faiblement représentés au niveau communautaire et bénévole à Drummondville et à Gatineau, ils ont tout de même une

réputation qui les précède. En emploi, les immigrants sont vus comme plus fidèles à leur employeur que les non-immigrants. Un participant en témoigne.

*« Les immigrants, quand qu'y arrivent pis qu'y ont un emploi pis y réussissent, y sont tellement heureux d'avoir réussi dans un autre pays que le leur, qu'ils deviennent intégrés, qu'ils en sont très loyals (sic) à l'entreprise pour qui ils travaillent. Ils font plus, pis y restent, pis même si d'autres viennent les chercher, " Non, c'est lui qui m'a donné ma chance " ; ils sont très loyals (sic). Tandis que ceux chez nous, tu vas leur donner une piastre de plus de l'heure, " Pah, je m'en vas, moi ". Ils vont arriver là-bas, ils vont le regretter, parce que les conditions de travail sont peut-être pas les mêmes. Là, y disent : " Y m'a donné ma chance, mais l'autre, y me donne une piastre de plus. ". Je donne des exemples, parce que l'immigrant, en général, en majorité, sont loyals (sic) à la personne qui leur a tendu la main. » (E2/NI, p.7)*

Les immigrants travaillent d'arrache-pied, car la valeur relative de leur emploi est plus grande que pour un non-immigrant. En effet, leur insertion professionnelle prouve leur intérêt à contribuer personnellement au mieux-être de la société qui les accueille.

Cependant, ces nouveaux arrivants doivent souvent endurer une précarité d'emploi qui se traduit par une précarité d'intégration. Cette situation peut être illustrée par l'histoire de la compagnie World Best à Drummondville. Cette usine textile, dont les propriétaires étaient chinois, a incité des Chinois à immigrer à Drummondville il y a quelques années, mais un an plus tard, l'entreprise était fermée et les employés quittaient le Canada. Un interviewé non-immigrant raconte qu'il a déjà « embauché une personne qui était de couleur noire, parce que dans le bassin (qu'il avait), c'était la plus compétente », mais il souligne que la question de la couleur n'est pas importante à ses yeux. Il croit d'ailleurs que la discrimination positive en emploi nuit à plusieurs candidats Blancs compétents. (E1/NI, p. 6) Un autre poursuit dans la même veine en soutenant les propos suivants.

*« (...) je trouve que le gouvernement, au niveau fédéral, provincial, ou municipal, donne trop la facilité aux immigrants avec les normes du travail pis les droits de la personne, beaucoup plus que l'homme blanc, travailleur, payeur de taxes. On*

*n'a aucun droit dans notre pays, les travailleurs hommes blancs. Tsé, on n'a pas le droit de l'immigré. On peut pas aller se plaindre parce qu'on n'est pas noir, on n'est pas jaune, on n'a pas de t'ça pour se défendre. C'est la classe moyenne travailleur blanc qui est toujours le payeur de toutes ces choses-là. »*

Le fait que des mesures se voulant égalisatrices soient accordées à des groupes traditionnellement minoritaires plonge cet interviewé dans une impression de marginalisation infligée à la collectivité dominante dont il fait partie. À l'inverse, quand on s'entretient avec des immigrants, la grande majorité ont de la difficulté à pénétrer les réseaux qui leur permettraient d'obtenir un emploi à la hauteur de leurs compétences. Ils expliquent que le capital social déjà bâti d'un Québécois d'origine a beaucoup plus de poids dans la dotation des emplois que le manque d'expérience canadienne d'un candidat malgré tout qualifié.

En ce qui a trait à la politique, les Québécois d'origine soutiennent la diversité, mais seulement lorsqu'elle survient naturellement, et non lorsqu'elle est le fruit d'*affirmative action* de quelque acabit que ce soit. Par exemple, un homme dit : « je sais qu'y en a de plus en plus, soit des élus au niveaux fédéral, provincial, qui viennent de différents pays. Pis ça, chus content de t'ça. Au moins, on vient pas toute du même sac. ». Il poursuit cependant en disant que pour ce qui est du palier local de gouvernement, il ne faut pas forcer les choses, mais plutôt laisser le temps faire son œuvre pour changer les mentalités. Une dame du quartier Du Moulin, à Gatineau, a raconté que des hommes dont le patronyme était Leblanc se faisaient appeler White, il y a quelques décennies, pour réussir à décrocher un emploi à l'usine de pâtes et papiers C.I.P. (aujourd'hui détenue par la compagnie Bowater). On peut tracer ici une analogie avec ces Mohammed et autres Oussama qui changent leur nom dans leur curriculum vitae afin d'augmenter leurs chances d'obtenir une entrevue en région.

### *Bénévolat*

Au fil des rencontres réalisées sur les terrains drummondvillois et gatinois, j'ai découvert que le bénévolat est un moyen privilégié par plusieurs immigrants pour

rencontrer leurs concitoyens, se faire connaître et se familiariser avec les moeurs de leur nouveau pays. Le résultat s'avère particulièrement probant lorsqu'ils ciblent un organisme avec lequel ils ont des affinités préalables, car il s'agit d'une excellente porte d'entrée sur le marché du travail dans ce domaine. Cependant, il s'agit parfois d'un moyen dont ceux qui doivent survivre économiquement ne peuvent se prévaloir.

Désirant partager son bonheur avec ses nouveaux voisins, un Québécois d'origine conseille aux immigrants de s'impliquer sans tarder dans leur milieu de vie d'adoption afin de gagner la confiance de la société d'accueil.

*« (...) essayez de vous bâtir des liens à travers les différentes associations communautaires, etc., pis là, on va vraiment voir que vous êtes quelqu'un qui veut faire avancer le bien de la société, le bien de la communauté. Généralement, quand des personnes voient ça, y sont à l'aise, y leur donnent leur appui. » (E3/NI, p.12)*

Un autre moyen préconisé par des immigrants pour démontrer leur volonté de créer des liens avec les Québécois d'origine et de faire leur part dans le milieu communautaire est le désir de vivre en coopérative d'habitation. Un immigrant rencontré a utilisé cette démarche pour mettre à profit sa capacité de solidarité et son ouverture aux autres.

En dépit de toutes leurs bonnes intentions, la plupart des immigrants concentrent leurs énergies à survivre. En d'autres mots, ils s'empressent de dénicher un petit boulot pour pouvoir se nourrir, se vêtir et avoir un toit. Ils n'ont donc pas le temps de s'impliquer dans des projets communautaires qui ne sont pas liés directement à la satisfaction de ces besoins primaires.

Une participante aux entrevues rappelle qu'un certain nombre de nouveaux arrivants aimeraient s'impliquer sans rien demander en retour, mais qu'ils ne savent pas à qui s'adresser. Elle estime donc que c'est aux Québécois d'origine de s'assurer d'inclure les immigrants dans leurs activités de recrutement. En d'autres mots, il s'agit d'un effort à double sens dont les bénéfices sont aussi bidirectionnels.

#### 5.4 Gestion de la diversité

Profitant entre autres de la vague médiatique entourant la Commission Bouchard-Taylor, je me suis intéressée aux discours des interviewés à propos de la vaste question du racisme. Je les ai aussi questionnés au sujet des accommodements raisonnables dans le contexte de leur localité. Enfin, j'ai analysé les perceptions qu'ils ont évoquées quant au rôle de leur municipalité en matière de gestion de la diversité culturelle.

##### *Racisme*

Dans cette rubrique, j'ai voulu décortiquer les stéréotypes culturels recueillis lors des entrevues. De cette façon, je peux mieux expliquer les situations teintées de discrimination qui découlent de tels préjugés ethniques, particulièrement en contexte régional.

Lorsqu'on leur demande leurs premières impressions, plusieurs immigrants se disent agacés par la curiosité parfois brutale des Québécois d'origine à leur endroit. Mais avec un minimum de recul, ils se ravisent et considèrent que c'est un moindre mal pour s'intégrer à la population locale. De plus, si on analyse les représentations sociales exagérées recueillies auprès des non-immigrants, on se rend compte que la communication gagnerait à opérer davantage.

Pour ce Québécois d'origine, le comble de la distance culturelle réside entre l'Amérique du Nord et l'Extrême-Orient.

*« Les Chinois, la grosse barrière, c'est la langue, tu comprends rien de ce qu'y disent. C'est même pas proche d'une langue que tu peux essayer de comprendre. Même par signes, t'as de la misère à comprendre. » (EI/NI, p. 4)*

Une immigrante d'origine chinoise trouve pour sa part que la rareté de ses compatriotes en région la transforme en porte-étendard de son pays de naissance. Elle aimerait bien se départir de ce lourd fardeau pour pouvoir être elle-même au lieu de « la Chinoise ».

*« Ici, chaque jour, je me sens comme étranger. Donc dans chaque comportement, je fais de mon mieux, parce que je suis le symbole de la Chine. Aux yeux des gens ici, je suis la Chine. Par exemple, je veux faire un beau jardin, parce que pour*

*mes voisins, c'est l'image qu'ils vont se faire d'un jardin chinois. Mais c'est exigeant! C'est trop demandant; c'est pourquoi c'est fatigant. Je sais que pas tous les immigrants chinois sont comme ça, mais moi oui. Les gens généralisent. » (E24/I : 5)*

Une intervenante née au Québec qualifie d'ailleurs ces immigrants de « p'tits Chinois », un qualificatif qui en dit beaucoup sur un certain sentiment de supériorité raciale internalisée. Pour un autre, l'infranchissable se situe du côté des immigrants dont la religion est l'Islam.

*« (...) les musulmans, là, eux, sont de droite. C'est assez radical, leu' choses. Pis y'ont vraiment un mode de vie assez spécifique. Je pense pas qu'on peut faire changer ça. Sont de même dans leu' monde. » (E4/NI, p.11)*

Il ne voit d'ailleurs pas d'issue à cette absence de connivence interculturelle. Par contre, l'opinion des Québécois d'origine à l'endroit de la culture latinoaméricaine ressemble plus à une attraction envers leur sang chaud, leur joie de vivre et leur enthousiasme perpétuel.

*« Je pense que la langue espagnole est attachante. Je dirais pas qu'y a du monde qui tombent en amour à cause de leu' langue. Mais y'a comme quetchose. Les Latinos ont une culture riche, chaleureuse, familiale, en particulier les Colombiens. (...) Je pense que les Latinos sont attachants, pis y'a des gens qui sont attirés par les Latinos. » (E10/NI : 7)*

L'expression « champ missionnaire » utilisée pour désigner la multiethnicité dans laquelle un interviewé a vécu à Toronto dénote un certain sentiment de suprématie Blanche chez celui-ci. (E3/NI, p.4)

L'adoption de petites chinoises par des couples en région prépare le milieu à l'arrivée des immigrants. Des membres de la famille élargie autrefois ouvertement racistes sortent ainsi petit à petit de leur ignorance et apprennent à apprécier la différence culturelle.

*« (...) j'ai été mis en contact jeune avec les communautés visibles. Ma cousine, c'est une Chinoise qui a été élevée par le frère de mon père. Parce que ma tante ne pouvait pas avoir d'enfants, ils ont décidé d'adopter. Elle a été adoptée dans les années quarante, tout de suite après la guerre. On se voyait souvent, parce*

*que le frère de mon père vivait près de chez nous. Tsé, quand t'es un enfant, la discrimination, ça n'existe pas. Elle s'est bien intégrée, pis elle était cute. (rires) Moi, je trouvais qu'a avait un beau visage. C'est exotique, han, quand t'es tigers. » (E9/NI : 3)*

À force fréquenter l'Autre, les natifs du Québec finissent par l'accepter comme faisant partie des leurs. On remarque toutefois que les parents tentent de graver sur leur enfant adopté, dès le départ, leur identité sociale familiale afin que cette attribution prime sur toute identité ethnique ou biologique. (E1/NI, pp. 2,4,5,7) De plus, la présence d'une personne dont seuls les traits physiques sont différents bouscule beaucoup moins les Québécois d'origine que l'arrivée massive de communautés immigrantes dans leur ville. En résumé, une personne immigrante (par adoption ou autrement), c'est exotique et intéressant aux yeux de la population locale; mais un groupe de nouveaux arrivants, c'est envahissant et menaçant.

Le discours des interviewés a confirmé que les personnes immigrantes côtoyées au quotidien influencent grandement l'opinion des non-immigrants et offre une alternative, ou du moins un étalon de comparaison, à la voix toute-puissante et pseudo-omnisciente de certaines voix médiatiques xénophobes.

*« Prenons rien que TVA, et les accommodements raisonnables, je les trouve très très bons pour alimenter notre haine et je trouve qu'ils en rajoutent toujours pour qu'on les haïsse davantage. Si je prends juste mon entourage, y'a pas personne qui a des contacts avec des immigrants. Et moi, étant donné que je l'ai, je leur dis que c'est pas vrai, tout ce qui se dit. Donc je trouve qu'y a rien pour diminuer les tensions. (...) Et j'espère que les Québécois, comme moi, qui n'avaient pas d'éveil, vont côtoyer ces gens-là. Ça nous ouvre beaucoup sur le monde. » (E13/NI : 10)*

Les Québécois d'origine rencontrés relatent qu'il existe dans leurs cercles de fréquentations une forte opposition silencieuse et non médiatisée – qui l'est moins depuis les audiences publiques de la Commission Bouchard-Taylor – face à l'immigration. Il semble y avoir chez bon nombre de ceux-ci, du moins en région, un sentiment de dépossession et d'impuissance face à l'arrivée de gens qui « viennent (les) voler, (...) se

faire soigner ici, (...) chercher leur carte d'assurance-sociale, pis après ça, (qui) font qu'est-ce qu'y veulent » (E3/NI, p.10). L'humour semble d'ailleurs un moyen privilégié par certains participants pour exorciser leurs craintes et faire part discrètement (et peut-être inconsciemment) de leurs perceptions réelles qui n'entrent pas dans la catégorie de la rectitude politique.

Certains immigrants ou fils d'immigrants croient que le racisme est l'apanage des Nord-Américains blancs, même s'ils palabrent en paradoxes. Une personne interviewée raconte qu'elle côtoie des immigrants qui tiennent eux aussi des propos discriminatoires.

*« Dernièrement, j'ai entendu une dame de l'Europe de l'Est qui disait : " Nous autres, on va au comptoir alimentaire, mais on veut travailler. Les Québécois, eux autres, y veulent pas travailler. " . Ça l'a comme pas passé, son commentaire. Tsé, c'est comme le gros jugement voulant que n'importe qui, des Québécois, auraient pu sortir sur les gens qui sont sur le BS. Alors tu vois qu'y pognent ça vite. » (E11/NI : 5)*

Un autre individu rencontré dont les parents sont des immigrants m'a dit : « C'est dangereux dire ça de même, mais on devrait aider ceux de chez-nous avant. » (E2/NI, p.6). Il s'est ensuite servi de l'altérité héritée de ses parents pour justifier la prétendue objectivité de son propos, même s'il soutient du même coup que son « chez-nous » est le Québec.

Des Québécois estiment qu'ils vont perdre leur identité si la Charte des droits et libertés du Canada n'est pas amendée pour limiter les droits des immigrants.

*« Et ce qui va arriver, c'est que nous, on va perdre notre identité. Éventuellement, tu vas voir toutes sortes de nationalités qui vont diriger le pays. Y vont combiner, pis tu vas avoir des guerres civiles dans le pays. Ça peut aller jusque-là, parce que on prend des réfugiés de partout, y vivent des guerres partout. Mais y'ont vécu dans la guerre, sont venus au monde dans la guerre, et quand qu'y a quelque chose qui marche pas, ce sont des militants extrémistes. Mais y'arrivent ici, y'ont encore ça dans le sang, et dans le cœur. Et qu'est-ce qui va arriver éventuellement, les guerres qu'y a ailleurs vont se continuer ici, entre différentes*

*religions, entre différentes croyances, pis ça sera pas pacifique. Ça va diminuer ça, parce qu'y va avoir du monde de partout qui vont tirer s'es cordes. Ça fait que moi, la responsabilité du gouvernement fédéral doit se réveiller et prendre des actions pour amender la charte, et vite à part de ça. » (E2/NI, p.10)*

On est en droit de se demander cette opinion ne laisserait pas poindre plutôt la crainte du majoritaire de perdre son statut de dominant.

Certains interlocuteurs insinuent que les immigrants n'ont pas atteint leur niveau d'avancement social et culturel.

*« Sont beaucoup catholiques eux autres, faique y'ont un peu la même mentalité que nous autres, mais recule d'une couple d'années. Y'a cinquante ans, au Québec, le père, c'est plus lui qui est pourvoyeur. Y font plus d'enfants que nous autres. Au Québec, c'est rendu que ça nous prend une belle grosse maison, une auto, pis on est plus matérialistes qu'avant. Eux autres sont encore au stade où on fait des enfants. Pis tu vois, y sont plus sévères que les parents québécois. Chus toujours obligée de dire : " Faut pas les frapper! ". » (E12/NI : 5)*

Cette croyance en un décalage historique entre les cultures témoigne d'une perspective évolutionniste et ethnocentriste de l'altérité.

Bien que certains immigrants aient admis souffrir des préjugés de leurs concitoyens, d'autres ont avoué en avoir toujours été épargnés. Selon une interviewée, le racisme touche ceux qui ne sont pas bien en eux-mêmes. Pour le ressentir, il faut le craindre *a priori*.

*« Il faut savoir être une personne parmi d'autres et non pas LA Roumaine parmi les Québécois. C'est sûr que quand notre langage est comme ça, ça va faire boule de neige. » (E17/I : 5)*

#### *Accommodements raisonnables*

Le sujet chaud des accommodements raisonnables a suscité des envolées enflammées chez plusieurs immigrants et non immigrants rencontrés dans le cadre de

cette recherche. Cela dit, presque personne n'a pu témoigner personnellement des cas problématiques relatés. Il s'agissait en fait de représentations sociales issues de l'actualité montréalaise – voire de faits divers - commentée par les médias de la province.

Mon analyse permet à cet égard de conclure que lorsqu'ils sont nommés, côtoyés fréquemment et appréciés, les immigrants font partie du « nous », tandis que lorsqu'il s'agit de politiques plus abstraites comme les accommodements raisonnables, ils font partie du « eux » pour la plupart des Québécois d'origine. D'après les immigrants rencontrés, l'intégration est une adaptation graduelle dont la plus grosse partie leur incombe. Pour y parvenir, ils sont nombreux à dire qu'il s'agit d'adopter une posture idéologique d'ouverture accompagnée d'une attitude empreinte de flexibilité et de persévérance. Ils s'emploient à concocter un mélange d'humilité et de contribution afin d'améliorer la société qui les accueille.

*« Je trouve que c'est un enrichissement pour les deux, le peuple originaire du pays et les nouveaux arrivants, faire cet échange-là. Et c'est la variété qui crée la santé, selon moi. Comme en génétique, rien que des gènes semblables, ça peut entraîner des problèmes de santé. Tandis que quand y'a une diversité, ça amène vers la richesse et la santé. »*  
(E22/I : 8)

Pour cet immigrant d'origine haïtienne, les accommodements raisonnables ne feront que creuser le fossé entre les peuples.

*« (...) c'est la perte. Moi, je crois que quelqu'un qui immigré dans un pays doit être obligé de vivre avec le système de ce pays. T'es un immigrant, on t'a reçu; tu devrais te conformer aux lois du pays. OK, tout le monde a un bagage. Mais pourquoi tu ne sers pas de ce bagage-là pour aider les gens à te comprendre mieux et à t'intégrer? Adapte-toi au pays qui t'aide à t'émanciper. »* (E23/I : 5)

Il est plus facile pour un immigrant que pour un non-immigrant de dire à un ressortissant étranger de revoir ses priorités en matière d'intégration. Par exemple, certains nouveaux arrivants ne se gênent pas pour exprimer une pudeur versant sur l'intolérance par rapport aux symboles religieux ostentatoires.

*« Ne me montre pas quelle religion tu as. Tu veux qu'on parle de ta religion, on parle. Mais impose pas sur moi, même du côté visible, je suis pas intéressé à voir quelle religion tu as. » (E6/I : 8-9)*

Une interviewée immigrante perçoit aussi le maintien de traditions vestimentaires, telles que le port du foulard islamique, comme un affront à la dignité des femmes.

*« Moi, je suis assez choquée par les chadors. J'en vois de plus en plus et j'aime pas. Jamais jamais jamais je le porterai. Pour ma mère aussi, il est hors de question. J'ai toujours été contre. Moi, ça me stresse, parce que dans ma tête, ça peut pas être leur choix. Non, c'est affreux. Tu veux le porter, reste chez vous, je m'excuse. Je veux pas être méchante, mais... J'ai connu des Canadiennes aussi qui l'ont porté en se mariant avec des musulmans, pis j'étais triste pour elles. J'ai connu beaucoup d'oppression aussi en Algérie. » (E15/I : 8-9)*

Puisque la coercition imposée par le sacré les suit dans leur projet migratoire, ces femmes réagissent très négativement à ces démonstrations de foi dans l'espace public. Pour elles, tous les aspects de la sphère religieuse devraient rester dans l'ordre du privé.

En ce qui a trait à la transmission des valeurs, une interviewée croit que cela incombe aux parents et que tous les enfants devraient fréquenter le même système d'éducation via des institutions laïques.

*« Je crois que s'ils sont vraiment solides dans leur religion, ils peuvent s'en aller aux autres écoles. Les valeurs dans le monde, c'est des valeurs communes habituellement. Les valeurs musulmanes sont acquis dans la famille, comme nous. Alors on les transmet à nos enfants. Ce n'est pas vraiment l'école qui donne la base des valeurs à nos enfants. » (E14/NI : 8)*

Pour les Drummondvillois interrogés, les accommodements raisonnables sont le fait des musulmans et puisque ces derniers sont fort peu nombreux dans cette municipalité, les représentations sociales locales sont davantage influencées par la médiatisation des cas montréalais. Lorsque invité à donner son opinion sur la question des accommodements raisonnables, un non-immigrant, cautionnant la position du chef adéquiste Mario Dumont, réitère la supériorité de sa culture et de sa religion en disant : « je pense qu'il faut arrêter, un moment donné. (...) Il faut quand même réaliser que nous sommes la

majorité ici, pis que c'est quand même nous autres qui l'a bâti, ce pays-là. » (E1/NI, p. 8). Il n'est toutefois pas clair que ce « nous autres » inclue les Autochtones...

Une Québécoise d'origine qui travaillait dans un organisme dont le personnel était multiethnique se désole de constater que les fêtes traditionnelles propres à sa culture, comme Noël, soient dénaturées par le métissage exagéré qui leur est imposé par souci de rectitude politique. Un autre Québécois d'origine qui a vécu dans le Golfe Persique durant douze mois dans le cadre de son travail s'insurge contre la marge entre notre trop grande ouverture envers les immigrants et la sévérité des lois auxquelles les étrangers sont soumis dans les pays d'origine des ces derniers.

*« (...) si on les traitait comme y nous traitent, on aurait de sérieux problèmes au Canada, probablement point de vue liberté. Moi, j'avais pas le droit d'être libre avec ma religion. Ils m'empêchaient pas de faire ma religion, sauf que leur religion était en premier, donc je devais respecter les lois et les règlements, ce que eux ne font pas ici. Eux veulent qu'on respecte leurs règles et leurs règlements. Y'a une grosse différence, pis ça va amener un gros problème bientôt. » (E4/NI, p.3,9)*

Pour lui, les immigrants représentent clairement une menace à son bien-être et il affirme clairement son intransigeance à l'endroit des accommodements religieux et culturels.

Les origines des immigrants de Gatineau sont plus diversifiées qu'à Drummondville où les nouveaux arrivants viennent presque tous de la Colombie. Bien que les réfugiés colombiens soient aussi bien présents à Gatineau, ils ne ressortent pas autant du lot que les Africains – du Nord et subsahariens - , toujours selon le discours des personnes interviewées. (E2/NI, p.1,2) En raison de leur tenue vestimentaire, certains immigrants se font plus remarquer par leurs concitoyens. Un Québécois d'origine mentionne d'ailleurs que dans son quartier, « tranquillement, là, on commence à voir des p'tites madames habillées de la tête aux pieds dans le parc » (E4/NI, p.3). Les Québécois d'origine veulent que les immigrants s'intègrent à eux, mais surtout qu'ils ne dérangent pas le statu quo. Ils encouragent en d'autres mots les nouveaux arrivants à devenir invisibles. Par exemple, c'est bien vu qu'ils inscrivent leurs enfants dans les équipes

sportives locales, mais leur intégration ne doit bousculer en rien la façon de faire et d'être qui régnait avant leur arrivée.

Parlant des enfants, ceux-ci jouent un rôle de premier plan dans l'insertion familiale aux réseaux locaux. Leur curiosité, leur entregent naturel et leur participation instinctive en font des médiateurs de choix, en région et ailleurs. Cependant, des parents immigrants ont avoué avoir de la difficulté à accepter que leurs enfants nés au Canada ne manifestent pas d'intérêt envers leur pays de provenance et leur parcours.

Des interviewés disent préférer les immigrants Blancs ou est-asiatiques, car ils sont plus assimilables que les autres. L'aspect de la connivence au niveau des croyances et pratiques religieuses fait toutefois miroiter une intégration plus prometteuse pour certains groupes d'immigrants, notamment pour les Latino-Américains qui sont en grande partie de fervents catholiques.

Un lapsus commis par un interviewé qui a parlé de l'incapacité pour son frère de « ressusciter » au Québec plutôt que d'y « rester » m'a amenée à réfléchir au processus de « résurrection » qui s'enclenche pour plusieurs immigrants lorsqu'ils s'installent au Québec. En effet, ils laissent en quelque sorte une première vie derrière et doivent accepter de refaire les premiers pas dans une nouvelle existence pleine de défis à relever. Pour un autre immigrant, l'intégration se résume à un processus bidirectionnel et complexe de métissage progressif.

*« Après trente ans ici, je ne peux pas être comme j'étais quand je suis venu ici. Seulement les choses que je connaissais avant que j'ai maintenues, je peux pas, impossible. Je meurs intérieurement si je garde seulement ça. Le partage est important. Donner puis prendre, c'est le secret de notre succès. Quelqu'un quitte un pays, comme réfugié ou immigrant, parce qu'il cherche un meilleur milieu pour vivre, un moyen plus avancé pour vivre, il lui manque quelque chose. »*  
(E6/I : 2)

D'après les commentaires recueillis, les immigrants qui arrivent en région ne sont pas préparés au mode de vie québécois. Vu leur méconnaissance de la nouvelle culture, ils se font manipuler par la société de consommation et s'endettent en un temps trois mouvements.

*« Il faudrait qu'ils aient, déjà là-bas, une préparation à la culture d'ici. Le choc serait moins grand. Le gars qui arrive ici, on y'offre un loyer, pis un poêle, un frigidaire, une table, pis quatre chaises. Le lendemain, y s'en vont au centre d'achats pis on leur offre un cellulaire, une antenne parabolique, pis on ordinateur. On leur fait signer une demande pour une carte de crédit, pis en quelques jours, est loadée, et là, y sont à la gorge. » (E10/NI : 12)*

Pour plusieurs immigrants, l'intégration est compliquée par le choc culturel qui résulte de notions du temps antagoniques.

*« Quand tu vis au Moyen-Orient, le temps a beaucoup moins d'importance qu'ici. Ici, tout est requis pour hier et si tu peux faire plus vite encore, vas-y. Alors qu'au Moyen-Orient, si tu peux remettre à demain, pourquoi pas? (rires) Y disent, en arabe, « Boukrej »; alors « Demain, si Dieu le veut ». Alors ça a été un ajustement plus difficile pour moi. » (E18/I : 2)*

### *Rôle de la municipalité*

Le rôle des municipalités n'est pas toujours clair en matière de gestion de la diversité culturelle et plus souvent qu'autrement, les fonds qui y sont alloués sont insuffisants. Afin d'assurer la cohésion sociale de leurs citoyens, Gatineau et Drummondville organisent des activités de valorisation, de rapprochement et de sensibilisation. D'après plusieurs non immigrants rencontrés, ces événements ont plutôt tendance à maintenir les ghettos, car ils s'agit avant tout de subventions attribuées à des communautés ethniques pour qu'elles tiennent activités monoculturelles, voire essentialisées. Les immigrants, pour leur part, apprécient les contributions financières de leur ville, mais prônent du même coup un engagement holistique envers le dialogue interculturel.

Malgré quelques tentatives de rapprochement via des conférences ou des tables de concertation multipartites, les initiatives municipales en ce qui a trait à la diversité ethnique demeurent plutôt folkloriques (Mondial des cultures, Mois du patrimoine asiatique, etc.) pour l'instant. D'une part, on m'a affirmé que les Centres de santé et de services sociaux (CSSS) et les Centres locaux d'emploi (CLE), gérés par le gouvernement du Québec, et les comptoirs alimentaires assument un rôle important dans la première année d'arrivée des immigrants, mais que les services spécialisés pour ces populations souffrent d'un manque flagrant de ressources. Les régions semblent réagir à l'arrivée des immigrants plutôt que s'y préparer de manière stratégique. De plus, le personnel concerné (enseignantes, infirmières, policiers, etc.) réclame des formations afin de mieux desservir les usagers dont ils s'occupent. Par exemple, en matière de jumelage entre immigrants de même origine, ils aimeraient obtenir les conseils de spécialistes des relations interethniques pour trouver l'équilibre entre le réseautage bénéfique et le repli identitaire ghettoïsant. D'autre part, le dynamisme interculturel communautaire est le lot d'une poignée d'organismes sans but lucratif qui parviennent à rejoindre un public très limité.

Des non-immigrants rencontrés estiment que plus la scolarité des gens est élevée, plus leur esprit est ouvert. L'une d'entre eux souligne d'ailleurs que la crainte de la municipalité de Hérouxville existe aussi chez plusieurs résidents de Gatineau, particulièrement dans les quartiers démunis. Il existe aussi des rumeurs voulant que les élus de Drummondville ne désirent pas accueillir de réfugiés colombiens. Selon des intervenants rencontrés, la municipalité joue malgré cela assez bien son rôle d'accueil, mais on devrait lui attribuer un mandat spécifique en matière d'intégration économique des immigrants, car fournir un revenu sans exiger de travail nuit clairement à l'intégration des nouveaux arrivants. Un immigrant ajoute qu' « il faut permettre aux immigrants de générer (leur) propre revenu pour laisser par exemple l'assistance sociale ou différents programmes. Pour les immigrants, (l'aide gouvernementale) est un bénéfice qui, à long terme, est une punition. » (E5/I, p.7) De plus, Drummondville encourage passivement

l'empowerment local, ce qui fait que la volonté citoyenne doit être primordiale à tout engagement de la municipalité.

*« Si c'est pas eux autres qui le font, c'est pas la Ville qui le fait. C'est le Centre communautaire Saint-Jean-Baptiste qui a proposé aux gens de le faire et de s'organiser. Alors c'est pas eux qui le font à la place des gens. Ça, c'est assez drummondvillois comme tendance. On va soutenir si le milieu veut se prendre en main. Si le milieu veut pas se prendre en main, on le fera pas à leur place. Y'a des bons côtés et des mauvais côtés. Un des bons côtés, c'est que ça fait beaucoup de bénévolat. Un des mauvais côtés, c'est que si y'a pas de ressources, y végètent carrément. » (E11/NI : 2)*

Cependant, Drummondville a instauré officiellement dans ses écoles primaires des classes d'accueil en 2007 vu le grand nombre d'enfants immigrants qui avaient des besoins en francisation et qui arrivent çà et là au courant de l'année. De plus, l'Office municipal d'habitation a mis sur pied des initiatives micro-géographiques de rapprochement pour augmenter la solidarité entre les résidents d'HLM de toutes provenances ethniques et nationales (cinéma en plein air, barbecues, journal).

### 5.5 Politique et identité

Au fil de l'analyse de mon matériau, j'ai cherché à dégager les paramètres identitaires politiques d'après lesquels se définissent les immigrants et non immigrants rencontrés. Afin de les inviter à s'exprimer dans un tel ordre d'idées, je les ai questionnés par rapport aux fonctions de l'immigration, à la représentativité publique des immigrants et à leur propre sentiment d'appartenance ethnoculturel.

#### *Fonctions de l'immigration*

Comme je m'y attendais, les réponses à cette question ont été plutôt manichéennes. D'une part, les immigrants y voient un avantage économique sans

contredit pour le Québec. D'autre part, les non immigrants<sup>31</sup> y voient un acte charitable que le Québec fait au reste du monde.

Pour la plupart des Québécois d'origine, « l'immigration sert à aider les gens à sortir de leur misère et à avoir accès à notre richesse » (E1/NI, p. 8). Par contre, si ceux-ci ont le malheur de demander plus que ce qui est considéré leur dû, les Québécois d'origine ont tôt fait de les trouver exigeants et fermés d'esprit, voire dangereux. Un interviewé immigrant rappelle quand même que la destination « régionale » est souvent imposée aux réfugiés.

*« C'était pas moi qui ai choisi. J'ai été forcé par les circonstances à quitter la Colombie. Et l'ambassade du Canada en Colombie a simplement écrit « destination Gatineau ». L'agent d'immigration à Bogota a pensé que ce serait une bonne place pour m'installer. J'ai seulement suivi les instructions. » (E5/I, p.2)*

Et contrairement aux immigrants indépendants, les réfugiés ne s'établissent pas à long terme en région. L'expérience de Gatineau et de Drummondville, selon les intervenants-clés rencontrés, démontre que la majorité des « Boat People » indochinois, des ex-Yougoslaves, des Rwandais et des Congolais qui ont reçu l'asile en Outaouais et dans le Centre-du-Québec dans les dernières décennies ont quitté ces régions quelques années plus tard pour Montréal ou une autre grande ville canadienne. Un tel échec de la régionalisation forcée a frustré et peiné bon nombre de résidents locaux qui s'étaient évertués à donner temps et argent aux réfugiés afin de les aider à s'intégrer chez eux.

Quelques non-immigrants sont aussi conscients, mais pas autant que les immigrants, des impératifs économiques qui expliquent l'arrivée d'autant d'« étrangers ». D'autres ajoutent que la présence de ces derniers se traduit sur un enrichissement culturel mutuel en contribuant à un partage de compétences et de savoirs susceptible d'ouvrir leurs horizons et de leur rappeler que les Québécois ne sont pas le

---

<sup>31</sup> D'après un récent sondage de la firme Ipsos-Reid (2006), la moitié du public canadien continue de croire, à l'image des huit vagues de suivi précédentes, que juste assez d'immigrants viennent au Canada.

nombril du monde. Cependant, un interviewé souligne que c'est souvent la désillusion qui attend les immigrants indépendants.

*« Si tu vas dans d'autres pays, comme j'ai faite, tu vas regarder dans les journaux, pis le Canada demande aux immigrants de venir, han. (...) Pis y se fait promettre un peu la lune, les belles Rocheuses, le Nord canadien, pis les belles choses, sauf que quand qu'y arrive ici pis qu'y attend vingt-quatre heures à l'hôpital pour se faire soigner, y trouve que le Canada, on a de la misère. » (E4/NI, p.4)*

Une intervenante sociale a aussi noté chez sa clientèle un anéantissement des espérances qu'ils avaient longuement chéries avant d'arriver au pays.

*« Je sais pas comment c'est vendu, mais on dirait toujours que le Québec, c'est le Pérou, comme un dit, très riche, très abondant, très facile, l'argent tombe du ciel. Y'ont souvent un peu cette perception-là quand ils arrivent au pays. Mais la réalité est souvent plus difficile quand ils doivent gérer leur budget, ils sont prestataires d'aide sociale, y'ont quelques allocations familiales. » (E7/NI : 4)*

Le goût de vivre ailleurs existe aussi chez les personnes nées au Canada. Le séjour à l'étranger permet au non-immigrant de mieux saisir la différence de l'Autre, car celui-ci se situe dans son contexte d'origine, avec des semblables pour qui leur comportement équivaut à tout ce qu'il y a de plus « normal ».

*« J'ai appris beaucoup avec cette peuplade là, pis j'ai compris pourquoi qu'y pouvaient pas vivre ici. À cause de leur attitude pis de leur mentalité. Parce que tout fonctionne en commun là-bas. Quand je vas à pêche, je vas pas à pêche pour moi, je vas à pêche pour toute le village. Celui qui élève des poules le fait pour tout le monde. Y'a pas de communes mesures du tout. Le type de vie qu'ils ont, c'est toute communautaire. » (E9/NI : 5-6)*

Un autre interviewé raconte son expérience d'étudiant étranger chez nos voisins du Sud.

*« Moi, j'ai bien aimé ça, une autre culture. J'étais à la maison depuis toutes ces années-là, pis y fallait que je sorte un petit peu de mon cocon, là, aller ailleurs regarder ce qui se passe, et ce, tout en poursuivant mes études. Ça a été un bon stimuli, parce que j'avais aucune connaissance des Etats-Unis. » (E3/NI, p.4)*

Le désir de découvrir l'Autre motive souvent les gens à émigrer, contrairement à la croyance qui veut que l'on fuie toujours le malheur quand on quitte son pays d'origine. Et bien souvent, cette aventure qui ne devait qu'être temporaire devient permanente grâce aux rencontres que fait le nouvel arrivant et aux liens qu'il crée avec sa terre d'accueil. La donne est toutefois différente pour celui qui reçoit de la « visite » à long terme. Le même individu qui dit aimer être confronté à l'Autre nous fait comprendre que ce plaisir n'est applicable que dans le sens où il va chez l'Autre, et non l'inverse. En d'autres mots, on a le sentiment que la confrontation à la diversité est beaucoup plus attrayante ailleurs que chez soi.

Un immigrant souligne que les membres de la société d'accueil qui s'opposent à l'immigration n'ont pas le choix de se plier à la force de la loi.

*« C'est les Canadiens avant mon arrivée qui ont adopté ça. Ils ont adopté cette constitution en 1982 en prévoyant qu'il fallait accepter le phénomène de l'immigration comme une solution aux problèmes démographiques et aux problèmes économiques. Je pense que la constitution était pensée à ce moment-là. Les Canadiens doivent s'accommoder à cette nouvelle réalité. » (E5/I, p.8)*

Néanmoins, une médiation s'avère nécessaire pour palier les heurts qui naissent de l'incompréhension. Une solution envisagée par un des interlocuteurs rencontrés est la suivante.

*« Si le ministère donnait plus d'informations, je pense qu'Hérouxville, ça aurait jamais arrivé. Alors, c'est de bien leur dire dans quoi y s'embarquent. Il faut leur dire la vérité; qu'on est un peuple qui survit, qui veut sauver sa culture, pis on fait tout pour ça. On le fait dans la démocratie, bien évidemment. Et puis ils doivent comprendre ça. Alors, moi, c'est de les informer. Si y sont bien au courant de la situation, moi, je pense que ça aiderait des deux bords. » (E9/NI : 9)*

Plusieurs Québécois se définissent effectivement par la langue française avant tout et estiment que les immigrants devraient respecter cet état de fait pour être admis chez eux.

*Représentativité publique des immigrants*

En région, il est assez rare de retrouver des personnes nées à l'extérieur du pays dans des postes-clés de l'administration publique. Idem pour les personnalités connues et les leaders politiques. Cette donne peut s'expliquer par le fait que le capital politique immigrant y est absent, contrairement à Montréal. Pour plusieurs Québécois d'origine, les immigrants élus ne peuvent attribuer leurs victoires qu'à l'appui de leurs semblables, car ils votent plus pour l'individu que pour ses idées. « Il semble qu'une ligne invisible subsiste : dans les circonscriptions électorales où la population appartient au groupe majoritaire, les élus sont issus de ce groupe; dans celles à forte présence des groupes minoritaires, des candidats d'origine minoritaire ont des chances d'être élus. Plutôt que d'intégration, ou assisterait à une division des tâches entre la majorité et les minorités. » (Bauer, 1994 : 94)

En ce qui a trait aux penchants politiques, les immigrants votent plus « rouge » que « bleu ». Mais un bon nombre de nouveaux arrivants ne votent pas, car ils ne se sentent pas interpellés par ces enjeux.

*« Moi, j'aime pas la politique. (rires) Je sais pas. Pour la question de séparer le Québec et le Canada, on en parle un peu. Mais les préoccupations des immigrants sont plus économiques que politiques. (...) J'écoute, mais je peux pas porter un jugement. » (E21/I : 4)*

Un participant né en Outaouais avance que les immigrants se sentent beaucoup plus canadiens que québécois et qu'ils ont peu d'affinités avec le Parti Québécois. Sur la scène fédérale, il estime qu'ils penchent davantage pour le Parti Libéral qui fait une plus grande place à la diversité ethnoculturelle que le Parti Conservateur. (E1/NI, p. 9) Selon Lapointe, qui a analysé les relations ethniques dans la région de Buckingham, les Canadiens français de ce coin de l'Outaouais recherchent la bonne entente en s'opposant à la fois à deux idéologies politiques contradictoires. « De là la difficulté du projet souverainiste, dans la mesure où sont nourries des craintes de conflit (...). De là leur mouvement de repli devant ces immigrants agressifs (porteurs du rêve fédéraliste et centralisateur d'Ottawa) et ces anglophones qui leur renvoient leur propre image de

racisme, d'intolérance et de rejet de la société hôte *pure laine* québécoise. » (Lapointe, 1998 : 33)

Certains immigrants peuvent toutefois vouloir appuyer un des leurs qui se présente aux élections, même s'ils ne partagent pas nécessairement le même point de vue idéologique. L'ex-député péquiste Jean Alfred est un exemple d'immigrant pionnier qui a fait sa marque en région. Plusieurs sources m'ont appris qu'en 1976, Gatineau a été le premier comté à élire un député noir et nous pouvons affirmer que ce n'est sûrement pas dû au « vote ethnique » .

Même plus de trente ans après avoir quitté son pays de naissance, cet immigrant s'identifie à ses origines libanaises et en retire une immense fierté.

*« On vient d'un pays qui vient de loin, presque cinq mille ans. Mais, par contre, le temps qu'on a décidé d'être renfermés en nous-mêmes, l'écriture était presque morte. Ceux qui étaient en moyens de prendre une décision ont décidé d'ouvrir notre culture. Notre culture libanaise est rendue partout au monde. Donc l'idée, est-ce que je veux ma culture pour moi seul, je veux pas la partager, ou est-ce que je veux la partager? Est-ce que je veux que tout le monde fait ce que je veux ou je veux prendre le meilleur, vivre, faire quelque chose de moi-même qui soit distinct? » (E6/I : 1)*

À l'image de ce dernier, plusieurs immigrants rencontrés tiennent à me manifester intarissablement leur amour pour la culture dans laquelle ils ont grandi.

### *Sentiment d'appartenance*

Enfin, j'ai voulu conclure cette analyse des représentations sociales sur la force identitaire des racines ethniques, culturelles et nationales. Autant chez les Québécois natifs que transplantés, le bagage familial-communautaire est un ensemble complexe de fiertés et de boulets qui moulent les interactions que ceux-ci entretiennent avec ceux qu'ils considèrent comme les leurs et avec les autres. On ne peut toutefois pas nier que

ces statuts sont en transformation continuelle tout au long de la vie de ces hommes et femmes.

La rencontre de n'importe quel immigrant convainc quiconque de la complexité d'avoir des attaches à deux endroits fort éloignés.

*« C'est que on vit un double attachement. Là, on est attachés ici, au Québec. On peut pas nier notre attachement là-bas, aussi. On est tiraillés. On remercie le ciel d'être au Québec, de ne pas vivre l'insécurité et l'incertitude que vivent les Libanais. Mais y reste que nos parents sont là-bas. Nos souvenirs d'enfance... Je réalise, en vieillissant, que les souvenirs d'enfance sont très importants : les paysages, les paysages, les parfums de la région, les odeurs de la nature, les sentiers où on a marché, où on a joué. » (E22/I : 3)*

Cette perspective permet d'illustrer que la décision d'émigrer est loin du coup de tête. C'est seulement quand toutes les options ont été épuisées que les gens songent concrètement à cette solution qui les amènera à quitter parents, amis et culture.

Certains immigrants n'aiment pas s'identifier comme tels. Les étrangers, ce sont les autres nouveaux arrivants.

On constate que les enfants d'immigrants s'identifient à la culture d'origine de leurs parents lorsqu'il est question des bienfaits de la présence des immigrants, alors qu'ils clament haut et fort leur appartenance à la culture canadienne lorsqu'ils soulèvent les dangers du laisser-aller face à l'immigration massive. Et s'il sont tentés parfois de soutenir des propos à connotation raciste, il reviennent encore à leurs origines immigrantes pour justifier la prétendue objectivité de leur position. Pour ce qui est des individus dont le métissage est physiquement apparent, on remarque une ambivalence ethnique dont ils ne peuvent se défaire. Ils doivent apprendre à vivre avec deux semi-identités dont aucune n'est entièrement affirmée.

*« Donc un moment donné, dans ma petite tête, je me disais : " Je suis qui? Et je me place où là-dedans? ". Je sentais que je pouvais pas choisir le côté noir. Je pouvais pas dire : " Je suis une Noire. ", parce que parmi les Noirs, je me faisais*

*traiter de Blanche. Parce que j'ai le teint un peu plus pâle, j'ai les cheveux différents, je m'habillais pas en pagne comme eux autres en Afrique. Je m'habillais comme ça, moderne, depuis toute petite. Donc je pouvais pas être considérée comme noire parmi les Noirs. Mais quand j'étais parmi les Blancs, c'était clair que j'étais noire. J'étais nulle part. Je fittais nulle part, finalement. Donc un moment donné, je me suis dit : " Bon, bin, là, là, je vais être moi! J'ai pas le choix. Pis moi, c'est les deux; je suis métisse. ". Ma mère est blanche, mais mon père est noir. » (E17/I : 3-4)*

Observation intéressante, lorsque je questionnais les non-immigrants sur leur désir ou non de déménager un jour, la ville de Québec venait en tête de liste comme future lieu de résidence potentiel.

*« Québec, c'est fort simple pour moi, - peut-être que j'idéalise cette ville-là – j'appelle ça mes fins de semaine culturelles. Une fois tous les mois, mois et demi, j'm'en vas à Québec, et je m'en vas assister à des spectacles, films, ou concerts à l'université. J'ai toujours aimé cette ville-là. Chaque fois que je vas à Québec, mon Dieu, ... Peut-être que si j'irais rester là à plein temps, ça serait autre chose. Mais je pense pas. » (E9/NI : 2)*

La capitale de la province tient lieu d'Éden dans l'imaginaire collectif de plusieurs Drummondvillois rencontrés. Montréal, à l'opposé, est décrite comme une ville rebutante, sale, congestionnée et bruyante.

*« Tsé, Montréal, le trafic pis tout ça, à Québec, y'a pas ça. C'est comme un gros village. C'est beau. Y'a des montagnes, y'a le fleuve. Dans le Vieux-Québec, c'est extraordinaire. Tout le monde se connaît. Moi, j'allais au centre d'achats pis je rencontrais tout le temps les mêmes personnes. C'est comme une petite ville où tout le monde se connaît, mais c'est assez gros pour avoir plein d'activités. » (E12/NI : 2)*

On a l'impression que Québec interpelle plus les gens de Drummondville que Montréal, car elle plus homogène culturellement et plus près de l'idéal naturel, sauvage et rural du Québec traditionnel. En région, Montréal est perçue comme le summum des ghettos monoethniques d'immigrants, lesquels constituent une menace à l'identité culturelle

hégémonique des Québécois dits *de souche*. Cette antipathie est aussi partagée par un certain nombre de nouveaux arrivants qui n'apprécient pas d'être entourés par des immigrants.

*« Y'a trop de monde. Vous allez à Jean-Talon, y'a pas un Canadien. Y'a rien que des étrangers partout. Ça parle toutes les langues et c'est sale. J'y vais pas souvent, seulement pour aller visiter mes amis qui demeurent à Montréal. Y'en a qui aiment ça. Y'en a qui adorent Montréal, qui peuvent pas s'en passer, parce qu'y a plus de vie. Moi, c'est plus quelque chose de tranquille que je recherche. » (E15/I : 11)*

Qu'on vienne d'un autre pays ou d'une autre région du Québec, le nouveau milieu de vie n'est jamais aussi beau que le coin de ses origines. Désillusion et nostalgie vont de pair et sont incontournables pour bon nombre de gens qui déménagent. Comme le raconte cette femme originaire de Montréal, l'ailleurs n'est jamais aussi réconfortant que le chez soi, surtout au début.

*« Comme n'importe qui, quand tu te fais déraciner pour arriver ailleurs, ça prend comme un peu de temps. Je te dirais que j'ai trouvé ça très insipide, l'Outaouais, les premières années. (...) Mais je pense que tant que t'as pas développé de relations d'amitié, ta terre natale, ou ta terre de racines, t'appelle à retourner. Pis quand tu commences à avoir des liens, tu commences à développer un appartenance à la région, pis ça se bâtit tranquillement, pas vite. Je suis arrivée en Outaouais en 1993, pis je dirais que j'ai commencé à me sentir quelqu'un dans la région, peut-être, en 1997. » (E7/NI :2-3)*

Pour d'autres immigrants déçus du Canada, comme cette femme maghrébine (E15) qui rêve maintenant de s'installer en Nouvelle-Zélande, l'espérance à toute épreuve les amène à croire en un « ailleurs » paradisiaque qu'ils n'ont encore jamais vu.

## 6. Représentations sociales issues du terrain

Après avoir analysé en détail le matériau récolté lors des entrevues, je compile le tout pour revenir sur le concept des représentations sociales issues du terrain. Dans ce chapitre, j'interprète les résultats obtenus à la lumière de mes découvertes et j'explore certaines catégories apparues au cours de l'étape empirique du projet de recherche.

Tout d'abord, **les représentations sociales** constituent l'assise principale de ma pensée de chercheuse. En effet, je cherchais ici à capter les perceptions des individus rencontrés. Je voulais identifier les sources culturelles et cognitives des discours que tiennent les immigrants et les non immigrants à propos de la présence de nouveaux arrivants en région. Partant de l'exploration de la trajectoire domiciliaire des interviewés, j'ai tenté de comprendre ce qui les avait motivés à résider à la fois en région et dans le quartier particulier où ils habitent. D'une part, la vie en région – dans une ville de taille moyenne – plaît pour l'équilibre qu'on retrouve entre la tranquillité et le dynamisme communautaire. Le choix de la ville est quant à lui largement influencé par les possibilités d'emploi et la présence d'institutions d'enseignement de qualité. D'autre part, le choix du secteur de résidence dépend d'une multitude de facteurs dont le revenu du ménage, la proximité des services, la recommandation des organismes d'insertion locaux (pour les immigrants), la présence d'amis ou de connaissances, et le statut social rattaché au quartier en question. Ce que nous pouvons retenir ici, c'est l'unicité de chaque expérience en région. Tout dépendamment du genre de quartier où le nouvel arrivant résidera et de l'attitude de ce dernier à l'égard de son environnement, la perception du milieu sera plus ou moins bonne.

Nos expériences passées façonnent nos perceptions futures et donnent une orientation prédéfinie à nos représentations sociales. En situation de transplantation à l'étranger, l'immigrant voit ses repères cognitifs ébranlés et doit s'affairer, plus ou moins inconsciemment, à rebaliser ses connaissances sociales. Quant au rôle des spécialistes de ces questions, leur pouvoir de conviction s'avère très limité, une fois le débat lancé sur la place publique. La médiatisation de l'affaire Hérouxville, par exemple, a certainement

découragé plus d'un immigrant quant à leur avenir en région reculée et peu peuplée. Pour les membres de la société d'accueil peu habitués à fréquenter des gens provenant d'autres pays, le mystère s'est transformé en terreur et ils sont parfois montés aux barricades sans réellement pouvoir décrire ce qu'ils craignaient. Face à cette vague de xénophobie, plusieurs immigrants autrefois attirés par l'aspect bucolique des régions ont plutôt opté pour une moyenne mesure, les villes secondaires comme Drummondville et Gatineau. Et c'est à travers ces jeux de représentations sociales que les individus et les groupes définissent leur identité culturelle.

**L'identité culturelle** constitue un autre concept de base utilisé par ce travail puisque je m'intéressais à l'évocation des appartenances ethniques chez les individus rencontrés. Je cherchais à savoir à qui et à quoi ils attribuent l'attitude, la personnalité et le mode de vie qui les caractérise. En général, la problématique identitaire ne fait surface que jumelée à la notion de différence, que cette différence soit réelle ou simplement ressentie. Au cours de ce tiraillement intérieur, l'individu tente de se positionner socialement, créant du coup une distance entre le *nous* (groupe auquel il appartient) et le *eux* (groupe dont il est exclu). Mais cette dichotomie n'est pas figée, car comme le souligne Lucille Guilbert (1990), les interactions en situations interculturelles impliquent le passage constant d'une identité à une altérité (conscience des différences distanciant deux cultures) par un processus de réciprocité (échanges interculturels). Mais malgré toutes ces variantes idéologico-politiques, l'identité culturelle prend forme grâce aux relations interethniques qu'entretiennent les personnes et les groupes.

Dans le dessein avoué de parvenir à une meilleure compréhension des contacts qui existent entre les groupes et les individus de différentes origines ethniques en région, j'ai ici mis à profit l'analyse des **relations interethniques**. Qu'ils soient positifs ou négatifs, unidirectionnels ou bidirectionnels, les contacts entre individus ou groupes d'origines différentes s'inscrivent dans le schéma global des relations interethniques. Toutefois, le lien social entre les personnes de cultures différentes ne se crée ni du premier coup, ni aisément. Il est intéressant de connaître la perception qu'un individu a de ses voisins, surtout quand il ne les connaît pas personnellement. C'est d'ailleurs de là

que naissent les généralisations qui mènent aux représentations sociales qui se greffent à l'univers collectif et deviennent des acceptions indiscutables endossées par le plus grand nombre. Si, pour certains, ces contacts se passent sans heurts, pour d'autres, il s'agit d'un processus de négociation d'identités sans précédent. Il ressort néanmoins des entrevues un certain malaise à l'endroit des liens de voisinage, surtout dans les quartiers plus récents. Il n'est pas plus facile pour l'un de faire les premiers pas que pour l'autre d'être rebuté par la mine patibulaire d'un voisin non enclin à dépasser la cordialité du salut de la tête quotidien à distance. Avec la néolocalité familiale, la méfiance semble avoir pris le dessus sur les solidarités à l'échelle locale.

Certains chercheurs conçoivent cette démarche d'évitement interculturel comme un frein à l'intégration collective. Mais d'autres y voient plutôt la solution aux problèmes de cohabitation interethnique. L'exception à cette distance sociale se retrouve chez les enfants. N'ayant pas encore internalisé la notion de frontières ethniques, ils n'hésitent pas à entrer en communication avec l'autre enfant, même si ce dernier ne lui est pas en tous points pareil. L'ouverture démontrée aux nouveaux arrivants par la société d'accueil se transpose aussi sur le plan religieux. On assiste à une diversification des pratiques culturelles dans l'espace public et, du même coup, à des revendications de la part des groupes minoritaires afin d'obtenir le droit de vivre pleinement leurs croyances au quotidien.

Au fil des rencontres réalisées sur les terrains drummondvillois et gatinois, j'ai découvert que le bénévolat est un moyen privilégié par plusieurs immigrants pour rencontrer leurs concitoyens, se faire connaître et se familiariser avec les moeurs de leur nouveau pays. Le résultat s'avère particulièrement probant lorsqu'ils ciblent un organisme avec lequel ils ont des affinités préalables, car il s'agit d'une excellente porte d'entrée sur le marché du travail. Le secteur choisi varie donc considérablement d'un individu à l'autre : organismes communautaires ou sans but lucratif (maisons de jeunes, centres d'aide à la recherche d'emploi, clubs de protection de l'environnement, comités de vigilance de quartier, atelier d'aide pour remplir les impôts, cours d'espagnol, regroupements au service des immigrants, alliance de ressortissants étrangers, centres de

soins de longue durée et hôpitaux, etc.), sports, et religion ou spiritualité. Cependant, il s'agit parfois d'un moyen dont ceux qui doivent survivre économiquement ne peuvent se prévaloir. Pour d'autres, ce n'est qu'une question de temps. Par exemple, des jeunes parents dynamiques préfèrent souvent attendre que leurs enfants soient plus vieux avant de s'impliquer à l'extérieur de l'enceinte familiale. J'ai en effet remarqué que plus le temps passe, plus les immigrants sont actifs dans leur milieu d'accueil. Mais au-delà de ces relations interethniques, aussi harmonieuses soient-elles, les hommes et les femmes de toutes origines possèdent des racines qui suscitent la création de relations intraethniques.

Pour appréhender la question des liens intergroupes, il est effectivement primordial de s'intéresser aussi à l'analyse des **relations intraethniques**. Ainsi, on est en mesure d'ajouter des éléments qui permettent de rendre compte de l'attachement des uns et des autres envers ce qui symbolise ou caractérise leur origine nationale ou régionale. Toute relation intraethnique implique l'existence de rapports entre individus partageant une même appartenance culturelle, qu'elle soit réelle ou imaginée. Bien que les nouveaux arrivants s'insèrent après un certain temps aux réseaux locaux, plusieurs d'entre eux conservent un attachement envers le pays de leurs origines et leurs compatriotes. Ces relations intraethniques peuvent prendre différentes formes dont le soutien économique des proches demeurés à l'étranger, la réunification familiale ou encore l'implication dans les affaires de la communauté ethnique expatriée. Il faut toutefois apporter une précision qui est souvent évacuée des discours scientifiques : les immigrants ne forment pas un groupe monolithique. Ayant analysé les perceptions du phénomène qu'on appelle aussi la ghettoïsation, Apparicio (2006) conclut qu'elles donnent lieu autant à des représentations sociales défavorables que favorables. Tel qu'avancé par Danielle Juteau (1999), l'objectif d'intégration de certains groupes minoritaires passe par le maintien des frontières. Apparicio (2006) mentionne néanmoins que l'agrégation spatiale des immigrants tend naturellement à diminuer avec le temps.

Enfin, je clos ce retour interprétatif sur mes paramètres théoriques en abordant l'idée même de l'**intégration** en contexte migratoire, parce que c'est vraiment ce qui

donne sens à l'incorporation d'individus de provenances diverses à une nouvelle société qu'ils contribuent à forger.

« De façon générale, toute collectivité a intérêt à maintenir un minimum de cohésion. C'est grâce à celle-ci qu'elle peut se doter d'orientations communes, assurer la participation des citoyens à la délibération publique, créer un sentiment de solidarité nécessaire au fonctionnement d'une société égalitaire, disposer d'une capacité de mobilisation en cas de crise et profiter de l'enrichissement lié à la diversité ethnoculturelle. Pour une petite nation comme le Québec, toujours préoccupée de son avenir comme minorité culturelle, l'intégration représente en outre une condition de son développement, voire de sa survie. » (Bouchard & Taylor, 2008 : 42)

Dans le cadre de la présente recherche, on conçoit l'intégration comme un ajustement égal et réciproque des individus des cultures majoritaire et minoritaire mis en contact par l'arrivée des immigrants en région. À l'instar de nombreux chercheurs, Buzzanga (1974) affirme que l'emploi est la pierre angulaire de l'intégration. C'est par l'intermédiaire de cette porte d'entrée économique que l'individu s'insère dans les réseaux sociaux existants de son nouveau milieu de vie et qu'il évite les problèmes de santé mentale dus à l'isolement. Il est pourtant très difficile pour celui qui n'a pas même débuté son insertion professionnelle de pénétrer les réseaux sociaux locaux et d'aller à la rencontre de l'Autre qui habite le dit pays depuis sa naissance. Et les régions n'échappent pas à cette réalité. Au-delà de la simple insertion en emploi, l'immigrant recherche, comme le non immigrant, un emploi à la hauteur de ses compétences dans un climat de travail respectueux de la personne qu'il est, et ce n'est pas chose facile quand on vient d'ailleurs et que ses diplômes ne sont pas reconnus. En questionnant les sujets rencontrés par rapport à ce qui est mieux connu sous l'appellation de *discrimination positive*, je cherchais à connaître leur position face à cette mesure restitutive d'égalité visant à diversifier la force de travail des organisations. Je me suis ainsi rendu compte que les immigrants n'y consentaient pas automatiquement et que plusieurs non immigrants y voyaient une plus-value indéniable pour leurs collègues et eux-mêmes. Heureusement, les politiques d'accès à l'égalité dans les pratiques d'embauche de quelques organisations, la proactivité d'une poignée d'entrepreneurs immigrants ainsi que les possibilités offertes

par le bénévolat sont autant de moyens utilisés par les nouveaux arrivants pour pallier les aléas de la recherche d'emploi à Drummondville et à Gatineau. En effet, tous ont répété que l'obtention d'un emploi gratifiant est un facteur d'importance primordiale quant à l'appréciation de l'immigrant de son expérience en région.

Mais en dépit, bien souvent, d'une intégration dite « de principe », la personne immigrante reçoit un traitement inférieur aux autres, car malgré tous ses efforts, quelque chose en elle demeure différent. Les institutions, notamment les lieux de culte, ont aussi la capacité d'être un vecteur d'intégration sociale, autant pour les immigrants que pour les non immigrants. Toutefois, ces derniers ayant massivement délaissé la religion catholique au Québec, le flambeau de la foi et des dogmes qui en accompagnent les différentes déclinaisons sont repris par les nouveaux arrivants. Et au coeur de cette démarche d'intégration se trouve la langue française et le statut que lui confèrent les citoyens de la province. Ce n'est donc pas toujours un jeu d'enfant pour les immigrants de trouver la place qui leur revient dans une société majoritaire (par rapport à eux) qui se sent minoritaire (par rapport au reste du Canada).

Profitant entre autres de la vague médiatique entourant la Commission Bouchard-Taylor, je me suis intéressée aux discours des interviewés à propos de la vaste question du racisme. Je les ai aussi questionnés au sujet des accommodements raisonnables dans le contexte de leur localité. Enfin, j'ai analysé les perceptions qu'ils ont évoquées quant au rôle de leur municipalité en matière de gestion de la diversité culturelle. Le sujet chaud des accommodements raisonnables a suscité des envolées enflammées chez plusieurs immigrants et non immigrants rencontrés dans le cadre de cette recherche. Par contre, rares ont été les interviewés qui ont pu témoigner personnellement des cas problématiques relatés. Il s'agissait en fait de représentations sociales issues de l'actualité montréalaise – voire de faits divers – commentée par les médias de la province.

Dans le rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, les commissaires Bouchard et

Taylor (2008) ont défini l'interculturalisme à la québécoise. S'inspirant de la prémisse que les membres des groupes ethniques majoritaires et minoritaires acceptent que leur culture soit transformée progressivement par le jeu des interactions, ils prônent une démarche mettant à l'avant-plan les actions intercommunautaires. Plutôt que de reléguer les manifestations de la diversité religioculturelle à la sphère privée, ils encouragent la démonstration de ces différences, du moment que cela est fait dans le respect des autres groupes ethnoculturels. Ils estiment d'ailleurs que l'ancrage d'un individu dans les coutumes historiques du groupe qui l'a vu naître lui permet de mieux accueillir l'Autre et de donner davantage de sens à sa propre intégration sociale. De plus, la transmission de ces langues d'origine contribue à l'enrichissement du Québec dans son entier et au partage post-migratoire de l'immigrant avec la société qui l'accueille.

« En résumé, nous pourrions dire que l'interculturalisme québécois *a)* institue le français comme langue commune des rapports interculturels ; *b)* cultive une orientation pluraliste, très sensible à la protection des droits ; *c)* préserve la tension créatrice entre, d'une part, la diversité et, d'autre part, la continuité du noyau francophone et le lien social ; *d)* met un accent particulier sur l'intégration ; et *e)* préconise la pratique des interactions. » (Bouchard & Taylor, 2008 : 44)

Bouchard et Taylor soutiennent en outre que l'État du Québec devrait adopter un texte officialisant l'interculturalisme de manière holistique. Cela viendrait appuyer le processus déjà entamé de détermination des repères collectifs communs à tous les citoyens de la province.

Le rôle des municipalités n'est pas toujours clair en matière de gestion de la diversité culturelle et, plus souvent qu'autrement, les fonds qui y sont alloués sont insuffisants. Afin d'assurer la cohésion sociale de leurs citoyens, Gatineau et Drummondville organisent des activités de valorisation, de rapprochement et de sensibilisation. D'après plusieurs non immigrants rencontrés, ces événements ont plutôt tendance à maintenir les ghettos, car il s'agit avant tout de subventions attribuées à des communautés ethniques pour qu'elles tiennent des activités monoculturelles, voire essentialisées. Les immigrants, pour leur part, apprécient les contributions financières de

leur ville, mais prônent du même coup un engagement global envers le dialogue interculturel.

Au fil de l'analyse de mon matériau, j'ai cherché à dégager les paramètres identitaires politiques d'après lesquels se définissent les immigrants et non immigrants rencontrés. Afin de les inviter à s'exprimer dans un tel ordre d'idées, je les ai questionnés sur les fonctions de l'immigration, la représentativité publique des immigrants et leur propre sentiment d'appartenance ethnoculturel. Comme je m'y attendais, les réponses à la question *À quoi sert l'immigration?* ont été plutôt manichéennes. D'une part, les immigrants y voient un avantage économique sans contredit pour le Québec. D'autre part, les non immigrants y voient un acte charitable que le Québec témoigne au reste du monde. Néanmoins, plusieurs immigrants confortables dans leur pays d'origine choisissent de lever les voiles par pur goût de la découverte, sans qu'il n'y ait une quelconque nécessité.

M. Boucar Diouf<sup>32</sup>, Sénégalais d'origine, cumule les fonctions de professeur de biologie marine à l'Université du Québec à Rimouski... et d'humoriste. Pour lui, la région donne toute la place voulue à l'interculturalisme (échanges et contacts entre cultures; ouverture à l'autre) plutôt qu'au multiculturalisme plus typique de Montréal et autres métropoles (multitude de cultures; échanges en vase clos). Le secret de son intégration au Bas-St-Laurent, outre sa personnalité fort attachante, est de faire son devoir avant de réclamer ses droits. Mme Marie-Ange Février<sup>33</sup>, Haïtienne d'origine mariée à un Québécois d'origine baie-comoise, a choisi de déménager sur la Côte-Nord afin d'échapper au ghetto de Montréal. Cette étiquette communautaire lui collait à la peau dans la métropole montréalaise et la stigmatisait dans ses démarches vers les autres.

Cependant, une analyse des concepts de multiculturalisme canadien et d'interculturalisme québécois démontre la proximité des deux idéologies, entre lesquelles l'opposition demeure bien souvent uniquement d'ordre sémantique. De fait, le principe

---

<sup>32</sup> Cette entrevue a été captée à la radio de Radio-Canada en janvier 2006; il s'agissait d'une émission spéciale portant sur la régionalisation de l'immigration au Québec.

<sup>33</sup> Idem

premier de ces deux visions se résume à inclure la diversité ethnoculturelle au sein de nos territoires, tout en évitant à la fois de sacraliser (ou réifier) et d'essentialiser (ou figer) les cultures des individus.

En région, il est assez rare de retrouver des personnes nées à l'extérieur du pays dans des postes-clés de l'administration publique. Idem pour les personnalités connues et les leaders politiques. Cette donne peut s'expliquer par le fait que le capital politique immigrant y est absent, contrairement à Montréal. Pour plusieurs Québécois d'origine, les immigrants élus ne peuvent attribuer leurs victoires qu' à l'appui de leurs semblables, car ils votent plus pour l'individu que pour ses idées. Bien que les interviewés les plus âgés rencontrés à Gatineau s'identifient comme Canadiens-français plutôt que Québécois, ça ne semble plus être le cas de la majorité de la population habitant le territoire. Dans les dernières décennies, les Québécois ont fait des choix collectifs fondamentaux, ici synthétisés par les commissaires Bouchard et Taylor (2008).

« Leur faible fécondité et le désir de soutenir la croissance démographique et économique les ont amenés à prendre le parti de l'immigration. Parallèlement, ils ont abandonné la pratique de la religion en très grand nombre, tout en prenant leurs distances par rapport à l'identité canadienne-française au profit de la nouvelle identité québécoise. Ils ont également décidé (jusqu'à nouvel ordre) d'appartenir au Canada et, par conséquent, de relever de ses institutions. Enfin, ils ont accepté de prendre le virage de la mondialisation et – comme le veut l'expression courante – de "l'ouverture sur le monde". » (Bouchard & Taylor, 2008 : 11)

Enfin, j'ai voulu conclure cette analyse des représentations sociales sur la force identitaire des racines ethniques, culturelles et nationales. Autant chez les Québécois natifs que transplantés, le bagage familial-communautaire est un ensemble complexe de fiertés et de boulets qui moulent les interactions que ceux-ci entretiennent avec ceux qu'ils considèrent comme les leurs et avec les autres. On ne peut toutefois pas nier que ces statuts et sentiments d'appartenance sont en transformation continue tout au long de la vie de ces hommes et femmes. Considérant l'objet de ma recherche, il est aussi

important de s'attarder à l'attachement local, c'est-à-dire à la région, à la municipalité, voire au quartier ou à la rue. Pour les immigrants qui ont connu la vie montréalaise avant de se diriger en région, certains manques se font sentir : la communauté ethnique d'origine; la grande variété alimentaire (épiceries et restaurants); l'animation des rues et la gamme d'activités gratuites; le métro comme moyen de transport efficace; l'ouverture d'esprit des gens; le respect de la vie privée; etc. Mais il existe une série d'avantages propres à la vie en région sur lesquels tous s'entendent, qu'ils soient immigrants ou non : le rythme de vie moins stressant; l'accès simplifié aux activités de plein air; le coût réduit des loyers; la sécurité des enfants; la moins grande pollution de l'environnement; la simplicité, la chaleur et la solidarité du voisinage; l'abondance d'offres emplois et de services personnalisés pour y accéder; etc.

En ce qui a trait à l'hypothèse émise à l'amorce de ce travail selon laquelle les représentations sociales négatives envers l'exogroupe s'accompagneraient d'interactions rares avec celui-ci, et l'inverse les représentations sociales positives sur l'autre groupe et les interactions fréquentes avec l'autre iraient de pair, ce fut invérifiable pour la simple raison que les participants aux entrevues entretenaient pour la plupart déjà des interactions fréquentes et positives avec l'autre groupe. D'autre part, ma supposition concernant la présence d'une crainte généralisée chez les natifs du Québec habitant en région concernant les immigrants et le conservatisme associé aux secteurs situés hors de la métropole montréalaise s'est avérée inexacte. D'une part, j'ai pu noter que Gatineau et Drummondville constituent des milieux de vie possédant des institutions et des individus activement engagés dans la réussite de l'immigration dans leur région. D'autre part, j'ai pu constater que, contrairement à ce que j'avais anticipé, les participants de Drummondville se sont avérés aussi favorables à la présence des immigrants dans leur ville que ceux de Gatineau, en dépit de la proximité de la seconde d'Ottawa, une grande ville multiculturelle et réceptrice de l'immigration depuis plus longtemps. Bref, malgré le fait que ma recherche ait été menée dans une période de haute tension sur les questions touchant l'immigration (avec le débat sur les accommodements raisonnables, l'affaire d'Hérouxville, etc.), les propos exprimant un rejet de l'immigration et une peur des étrangers étaient extrêmement minoritaires.

Toutefois, les résultats de ce travail connaissent certaines limites. Premièrement, les participants à cette recherche ont été recrutés sur une base volontaire, ce qui fait qu'une certaine fraction de la population qui a refusé de s'exprimer sur le sujet, sous prétexte qu'ils ne connaissaient pas personnellement d'immigrants, peut représenter une perspective plus fermée à l'immigration. Qu'en est-il des citoyens de Drummondville et de Gatineau qui sont initialement moins éveillés à la diversité culturelle? Il n'est pas impossible que la présente étude occulte cette dimension. Deuxièmement, le matériau d'analyse a été recueilli une seule fois à ces deux endroits, ce qui fait qu'il a été impossible de comparer la transformation du discours de manière longitudinale. Troisièmement, il serait intéressant de mener le même genre de recherche en régions plus éloignées de la métropole et moins peuplées afin d'évaluer si les résultats diffèrent considérablement. Ces limites sont bien réelles, mais n'invalident pas mon travail. Elles suscitent de nouvelles pistes de recherche.

## 7. Conclusion générale

Jusqu'à ce jour, les études portant sur la régionalisation de l'immigration au Québec ont largement traité de la question des avantages démographiques, politiques et économiques d'une telle pratique en matière de repeuplement des régions touchées par l'exode des jeunes. Les experts reconnaissent d'ailleurs clairement que « le fait immigrant est de plus en plus présent en dehors de Montréal et (qu')il est probable que cette tendance s'accroîtra dans les prochaines années, réduisant ainsi l'écart entre la métropole et les régions. » (Bouchard & Taylor, 2008 : 10) Par contre, les études portant sur la dimension sociale de l'établissement d'immigrants en région se font plus rares. Autrement dit, la question de la transformation des réseaux sociaux et de l'adaptation psychosociale, des immigrants autant que des résidents nés au Canada, gagnerait à être explorée en région. D'autre part, la recension des écrits portant sur la régionalisation de l'immigration a fait ressortir l'absence d'études au sujet de certaines régions du Québec. C'est d'ailleurs dans le cadre de leur étude sur l'immigration au Saguenay-Lac-Saint-Jean et en Estrie que Vatz Laaroussi & al. (1999) en sont venus à prôner la contextualisation de toute formation pour les intervenants locaux plutôt que leur standardisation à partir d'un modèle unique. De là l'importance d'enrichir le corpus de connaissances en étudiant les contextes de Drummondville et de Gatineau, secteurs peu documentés par rapport à la régionalisation de l'immigration.

C'est cette réflexion qui m'a amenée à m'intéresser aux discours des immigrants et des non-immigrants de Drummondville et de Gatineau sur l'intégration des nouveaux arrivants en région. Au cours de l'exercice, j'ai tenté d'identifier s'il existe une homogénéité du propos au sein de chacun des deux groupes, afin de questionner la pertinence de la dichotomie nous/eux en contexte de relations interethniques en région au Québec. L'élaboration de mon cadre conceptuel ayant permis de définir d'un point de vue sociologique les notions des représentations sociales, de l'identité culturelle, des relations interethniques, des relations intraethniques et de l'intégration, j'ai mené un travail de terrain de plusieurs mois afin de recueillir mon matériau d'analyse. Pour ce faire, j'ai

utilisé la méthode des entretiens semi-dirigés auprès de vingt-quatre sujets, répartis également entre immigrants et natifs du Canada.

Enfin, via l'analyse qualitative des différentes dimensions (pratiques résidentielles; fréquentations et affinités; emploi et engagement communautaire; gestion de la diversité; politique et identité) de cette nouvelle réalité sociale, cette recherche exploratoire m'a permis d'ajouter une perspective complémentaire à l'étude des relations interethniques en région au Québec. Afin de mieux cerner les paramètres de la vie communautaire, j'ai décortiqué les pratiques résidentielles afin d'expliquer le choix du quartier et les relations avec les voisins. Poursuivant mon analyse sociologique des représentations sociales interethniques en région, j'ai voulu connaître les liens humains et institutionnels significatifs entretenus par les résidants rencontrés. Pour ce faire, je les ai questionnés par rapport à la conjugalité et la famille, aux liens transnationaux et aux pratiques religieuses. En ce qui a trait à l'emploi, les politiques d'accès à l'égalité dans les pratiques d'embauche de quelques organisations, la proactivité d'une poignée d'entrepreneurs immigrants ainsi que les possibilités offertes par le bénévolat sont autant de moyens utilisés par les nouveaux arrivants pour pallier les aléas de la recherche d'emploi à Drummondville et à Gatineau. Profitant entre autres de la vague médiatique entourant la Commission Bouchard-Taylor, je me suis intéressée aux discours des interviewés à propos de la vaste question du racisme. Je les ai aussi questionnés au sujet des accommodements raisonnables dans le contexte de leur localité. Enfin, j'ai analysé les perceptions qu'ils ont évoquées quant au rôle de leur municipalité en matière de gestion de la diversité culturelle. Au fil de l'analyse de mon matériau, j'ai cherché à dégager les paramètres identitaires politiques d'après lesquels se définissent les immigrants et non immigrants rencontrés. Afin de les inviter à s'exprimer dans un tel ordre d'idées, je les ai questionnés par rapport aux fonctions de l'immigration, à la représentativité publique des immigrants et à leur propre sentiment d'appartenance ethnoculturel.

Enfin, je peux conclure que bien que les ressemblances entre le projet de régionalisation du gouvernement du Québec et celui de colonisation des territoires périphériques du Curé Antoine Labelle soient frappantes, le résultat de cette démarche n'est pas le même. D'une part, les nouveaux arrivants s'installent dans un milieu qui est déjà développé et qui possède des us et coutumes bien ancrés. D'autre part, ils doivent davantage lutter pour leur survie, car les terres ne leur sont pas données et les emplois ne pleuvent pas, contrairement au discours de pénurie de main-d'œuvre qui les attire en région. En revanche, l'analyse des propos recueillis auprès des immigrants et des natifs de ces régions montre que l'établissement de ponts entre ces groupes contre l'exclusion sociale et enrichit les milieux qui en bénéficient ainsi que leurs citoyens. S'étant comme moi penchés sur cette problématique, les commissaires Bouchard et Taylor concluent que les fondements québécois de la vie collective ne sont pas menacés. « Ce à quoi nous faisons face, c'est plutôt à la nécessité d'effectuer des adaptations. Une autre raison milite en faveur de la continuité. Notre société étant suffisamment divisée à l'heure présente, nous devons nous employer à réduire les fractures et les tensions plutôt qu'à les accentuer. Le temps est aux compromis, à la négociation d'équilibres. » (Bouchard & Taylor, 2008 : 10)

*Si y'a plusieurs personnes différentes, c'est comme un bouquet de fleurs. Si t'avais juste des fleurs jaunes tout le temps, c'est beau, mais un moment donné, c'est monotone. Tandis que si y'a une fleur rose au milieu, pis une bleue, pis une verte, ça fait un beau bouquet.*

Paroles d'une mère pour consoler sa fille de cinq ans qui est la seule à avoir la peau noire à son école

*Moi, je pense qu'on va être comme les oiseaux migrateurs ou les papillons monarques. Tantôt, s'en aller là-bas, passer quelque temps, revenir ici. Je pense pas qu'on pourrait revenir là-bas et s'enraciner de nouveau là-bas.*

Une immigrante philosophe au sujet de la volatilité de ses nouvelles racines

*Dans les pays sous-développés, dans les campagnes, les gens font du feu pour cuire les aliments en rassemblant trois roches avec des bâtons. Mais si tu enlèves un de ces morceaux, y'a plus de feu, ça s'éteint. Donc on a besoin d'un contact pour que ça puisse éclater. Et avec la solidarité, tu peux réaliser pas mal de choses.*

Métaphore utilisée par un immigrant pour inciter les populations de toutes origines à aller à la rencontre de l'Autre

## BIBLIOGRAPHIE

### **1. Diversité ethnique et vie de quartier**

APPARICIO, Philippe & al., *La répartition spatiale des immigrants à Montréal : apport des indices de ségrégation résidentielle*, INRS – Urbanisation, Culture et Société, Février 2006, 47 pages.

BERNÈCHE, Francine, *L'accueil et l'accompagnement des immigrants récemment installés en HLM dans des quartiers montréalais : l'expérience du projet Habiter la mixité*, INRS – Urbanisation, Culture et Société, Septembre 2005, 82 pages.

DANSEREAU, Francine, *La discrimination raciale et ethnique dans le domaine du logement*, INRS – Urbanisation, Culture et Société, Mars 2001, 7 pages.

GERMAIN, Annick & al., *Les pratiques municipales de gestion de la diversité à Montréal*, INRS – Urbanisation, Culture et Société, Mars 2003, 174 pages.

GERMAIN & al., *Cohabitation interethnique et vie de quartier*, INRS-Urbanisation, 1995, 325 pages.

KERIVAN MARKS, Amy & al., *Emerging ethnic identity and interethnic group social preferences in middle childhood: Findings from the Children of Immigrants Development in Context (CIDC) study*, International Journal of Behavioral Development, 2007, 31, pp. 501-513.

LOWNSBROUGH, Hannah and Joost BEUNDERMAN, *Equally Spaced? Public Space and Interaction Between Diverse Communities*, Demos, 2007, 39 pages.

OUESLATI, Béchir & al., *Incorporation citoyenne des Québécois d'origine arabe : conceptions, pratiques et défis*, Les Cahiers du CRIEC, Numéro 30, Octobre 2006, 170 pages.

SIMARD, Carole, *La place de l'autre : Fonctionnaires et immigrants au Québec*, Fides, 1998, 171 pages.

### **2. Régionalisation de l'immigration**

DUMONT, Johanne, *Distribution spatiale de la population immigrante et régionalisation de l'immigration : Bilan des expériences étrangères*, Ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration, Juin 1991, 81 pages.

PROMIS, *La régionalisation : Un projet de vie*, Rapport final 2004-2005 du Projet de régionalisation, Montréal, 15 mars 2005.

PROMIS, *Rapport d'activités 2004-2005*, Montréal, 138 pages.

QUIMPER, Éric, *Les processus d'accueil et d'intégration dans les zones à faible densité d'immigrants : une étude comparative de six expériences au Québec dans une perspective de développement local*, Université de Sherbrooke, Novembre 2005, 61 pages.

ROUTHIER, Julie, *Entre politique et parcours migratoire; Application de la politique québécoise de régionalisation de l'immigration à des réfugiés ex-yougoslaves à St-Jérôme*, Université de Montréal, Décembre 1999, 98 pages.

SIMARD, Myriam, « La politique québécoise de régionalisation de l'immigration : enjeux et paradoxes », dans *Recherches sociographiques*, XXXVII, 3, 1996, pp. 439-469.

SIMARD, Myriam, *Les entrepreneurs agricoles immigrants européens : Insertion dans la société rurale québécoise*, INRS-Culture et Société, Université du Québec, 1994, 154 pages.

TABLE DE CONCERTATION DES ORGANISMES AU SERVICE DES PERSONNES RÉFUGIÉES ET IMMIGRANTES, *L'établissement des immigrants dans différentes régions autres que Montréal : Un processus audacieux et complexe*, Octobre 2002.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À HULL, *Les personnes immigrantes : partenaires du développement régional*, Actes du colloque national sur la régionalisation de l'immigration au Québec, 1992, 562 pages.

VATZ LAAROUSSI, Michèle et Margaret WALTON-ROBERTS, *Penser l'immigration en dehors des métropoles au Canada*, Calgary, Études ethniques au Canada, vol. XXXVII, no. 3, 2005, 194 pages.

VATZ LAAROUSSI, Michèle & al., *Les histoires familiales au cœur des stratégies d'insertion : trajectoires de migration en Estrie et au Saguenay-Lac-St-Jean*, Université de Sherbrooke, Juin 1999, 232 pages.

VATZ LAAROUSSI, Michèle & al., *Immigration et dynamiques locales*, Université du Québec à Chicoutimi, 1997, 247 pages.

VIEL, Jean, *Réactions de l'élite du Bas-Saint-Laurent à l'hypothèse d'une politique de régionalisation de l'immigration*, Mémoire de science politique, Université de Montréal, 1990.

### **3. Concepts sociologiques**

ABOU, Selim, *L'identité culturelle : Relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Anthropos, 1981, 235 pages.

BASTIDE, Roger, *Le prochain et le lointain*, L'Harmattan, 2000, 299 pages.

BAUER, Julien, *Les minorités au Québec*, Boréal, 1994, 125 pages

BILGE, Sirma, *Communalisations ethniques post-migratoires : le cas des « Turcs » de Montréal*, Collection des thèses du Centre d'études canadiennes de l'Université Paris III – Sorbonne Nouvelle, Numéro 9, 2003, 647 pages.

BOUDON, Raymond et François BOURRICAUD, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Presses universitaires de France, 1982, 714 pages.

BRETON & al., *Ethnic identity and Equality: Varieties of Experience in a Canadian City*, University of Toronto Press, 1990, 342 pages.

BUZZANGA, Mario, *L'intégration socio-culturelle et ses problèmes*, Éditions Paulines, 1974?, 189 pages.

DEWITTE, Philippe, *Immigration et intégration : l'état des savoirs*, La Découverte, 1999, 442 pages.

FALL, Khadiyatoulah et Maarten BUYCK, *L'intégration des immigrants au Québec : Des variations de définition dans un échange oral*, Septentrion, 1995, 110 pages.

GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne / Tome 1 : La présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, 1973, 255 pages.

GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne / Tome 2 : Les relations en public*, Les Éditions de Minuit, 1973, 374 pages.

GUILBERT, Lucille et Normand LABRIE, *Identité ethnique et interculturalité : État de la recherche en ethnologie et en sociolinguistique*, Rapports et mémoires de recherche du Célat, No 16, septembre 1990, 102 pages.

HELLY, Denise, *L'immigration pour quoi faire?*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, 229 pages.

JENKINS, Richard, *Rethinking Ethnicity: Arguments and Explorations*, Sage Publications, 1997, 194 pages.

JODELET, Denise, « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie », dans *Psychologie sociale*, Quadridge/PUF, 2003, pp. 363-384.

JUTEAU, Danielle, *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, 225 pages.

MOSCOVICI, Serge, *Psychologie sociale*, Quadridge/PUF, 2003, 616 pages.

MOSCOVICI, Serge, « Influences conscientes et influences inconscientes », dans *Psychologie sociale des relations à autrui*, Nathan, 2000, pp. 141-160.

REITZ, Jeffrey G. & Raymond BRETON, *The Illusion of Difference: Realities of Ethnicity in Canada and the United States*, C. D. Howe Institute, 1994, 156 pages.

VATZ LAAROUSSI, Michèle, *Le familial au cœur de l'immigration : Les stratégies de citoyenneté des familles immigrantes au Québec et en France*, L'Harmattan, 2001, 279 pages.

#### **4. Ouvrages méthodologiques**

BECKER, Howard, « Inventer chemin faisant : comment j'ai écrit *Les mondes de l'art* », dans Daniel Mercure (dir.), *L'analyse du social. Les modes d'explication*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, pp. 57-73.

COENEN-HUTHER, Jacques, « Le problème de la preuve en recherche qualitative », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome XLI, no. 128, 2003, pp. 63-74.

GUIBERT, Joël et Guy JUMEL, *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Armand Colin, 1997, 216 pages.

PAILLÉ, Pierre et Alex MUCCHIELLI, « L'analyse qualitative en mode écriture », dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, pp. 101-108.

MACE, Gordon, *Guide d'élaboration d'un projet de recherche*, Les Presses de l'Université Laval, 1988.

#### **5. Publications gouvernementales et paragouvernementales**

BERNARD, André, « Les immigrants dans les régions », *Perspective*, Statistique Canada, Janvier 2008, no 75-001-X au catalogue. Disponible en ligne au <<http://www.statcan.ca/francais/freepub/75-001-XIF/2008101/pdf/10505-fr.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

BOUCHARD, Gérard et James TAYLOR, *Fonder l'avenir : le temps de la conciliation*, Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, Gouvernement du Québec, 99 pages (rapport abrégé).

IMMIGRATION ET MÉTROPOLIS (Projet Metropolis), *Conseil des partenaires élargi : 7-8 décembre 2006*, 7 pages. En ligne au <[http://im.metropolis.net/research-policy/research\\_content/CPE\\_dec2006/CR\\_atelier\\_volet2\\_cdp\\_elargi.pdf](http://im.metropolis.net/research-policy/research_content/CPE_dec2006/CR_atelier_volet2_cdp_elargi.pdf)>, consulté le 22 mai 2008.

INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC, *Caractéristiques du marché du travail, selon l'âge, par région administrative*, 2005. En ligne au <[http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march\\_travl\\_remnr/parnt\\_etudn\\_march\\_travl/pop\\_active/stat\\_reg/ra\\_age\\_2005.htm](http://www.stat.gouv.qc.ca/donstat/societe/march_travl_remnr/parnt_etudn_march_travl/pop_active/stat_reg/ra_age_2005.htm)>, consulté le 23 mai 2008.

IPSOS-REID, *Sondage de suivi annuel : Rapport final*, présenté pour le Ministère Citoyenneté et immigration Canada, 2006, 45 pages.

METROPOLIS, *Our Diverse Cities: Ontario*, Number 4, Fall 2007, 176 pages.

METROPOLIS, *Nos diverses cités : Collectivités rurales*, Numéro 3, été 2007, 212 pages.

METROPOLIS, *Our Diverse Cities*, Number 2, Summer 2006, 168 pages.

METROPOLIS, *Régionalisation de l'immigration*, Série de conversations 9, février 2003.

MINISTÈRE DE L'IMMIGRATION ET DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES DU QUÉBEC, *Présence au Québec en 2006 des immigrants admis de 1995 à 2004*, Avril 2006, 44 pages. En ligne au <<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Presence-Quebec-2006-immigrants-admis1995-2004.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

MUNICIPALITÉ DE HÉROUXVILLE, *Normes de vie*, 2008, 5 pages. En ligne au <<http://municipalite.herouville.qc.ca/normes.pdf>>, consulté le 22 mai 2008.

OBSERVATOIRE CANADIEN DE L'IMMIGRATION DANS LES ZONES À FAIBLE DENSITÉ D'IMMIGRANTS, mis à jour en 2005, <<http://membres.lycos.fr/reseauimmigration/>>, consulté le 22 mai 2008.

SOCIÉTÉ RADIO-CANADA, *Dimanche Magazine : Émission du 25 février 2007*, <<http://www.radio-canada.ca/actualite/v2/dimanchemag/GuideHoraire.shtml?regionh=1&dt=2007-2-25&pk=382&numero=382&date=2007-2-25>>, consulté le 26 février 2007.

STATISTIQUE CANADA. 2007. *Profils des communautés de 2006*, Recensement de 2006.

VILLE DE DRUMMONDVILLE, *Historique*. En ligne au <<http://www.ville.drummondville.qc.ca/2006ville/historique.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

VILLE DE DRUMMONDVILLE, *Nouveaux arrivants*. En ligne au <<http://www.ville.drummondville.qc.ca/2006ville/arrivants.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

VILLE DE GATINEAU, *Contexte de l'immigration à Gatineau et dans l'Outaouais*. En ligne au <<http://www.ville.gatineau.qc.ca/pdf/immigration-WEBSTATJC.pdf>>, consulté le 23 mai 2008.

VILLE DE GATINEAU, *Immigration et communautés culturelles*. En ligne au <<http://www.ville.gatineau.qc.ca/immigration.htm>>, consulté le 23 mai 2008.

## 6. Drummondville et Gatineau

ANDREW, Caroline, *Evaluating Municipal Reform in Ottawa-Gatineau: Building for a More Metropolitan Future?*, In E. Razin et P. J. Smith (dir.), **Metropolitan Governing: Canadian Cases, Comparative Lessons**, Jerusalem, Magnes Press, 2006, 183 pages.

BÉLANGER, Jean-Pierre, *Une bonne entente en dents de scie : une histoire interculturelle de Drummondville, 1815-1950*, Société d'histoire de Drummondville, 1998, 296 pages.

CARRIER, Mario et Patrick GINGRAS, *Les villes moyennes. Analyse démographique et économique, 1971-2001*, Recherches sociographiques, XLV, 3, 2004 : 569-592.

CHARLAND RAJOTTE, Ernestine, *Drummondville : 150 ans de vie quotidienne au cœur du Québec*, Éditions des Cantons, 1972, 153 pages.

FOURNIER, Jocelyn et Guy GAUTHIER, *Drummondville*, Société historique du Centre du Québec, 1987, 128 pages.

LAPOINTE, Pierre Louis, *Les Québécois de la bonne entente : Un siècle de relations ethniques et religieuses dans la région de Buckingham, 1850-1950*, Septentrion, 1998, 358 pages.

## ANNEXES

### 1. Canevas d'entretiens

#### Pratiques résidentielles

Parlez-moi de votre secteur de résidence...

- Dans quel quartier demeurez-vous ? Comment l'avez-vous choisi ?
- Depuis quand demeurez-vous à Drummondville/Gatineau ? Pourquoi y demeurez-vous ? Connaissez-vous quelques faits intéressants sur l'histoire de votre milieu de vie ?
- Combien de fois avez-vous déménagé dans votre vie ? Résumez votre trajectoire.
- Aimerez-vous déménager un jour ? Pourquoi ? Où ? Quand ?
- Qui sont les résidents de votre quartier ? (provenance, emplois, enfants, âge)
- Quels liens entretenez-vous avec votre voisinage ?
- Qu'est-ce qu'un « bon voisin » pour vous ?
- Est-ce qu'il y a des immigrants à Drummondville/Gatineau ?
- Dans quel secteur résident les immigrants à Drummondville/Gatineau ? Ça ressemble à quoi ?

#### Fréquentations et affinités

Parlez-moi de vos expériences à l'étranger et de vos contacts avec l'international...

- Combien de langues parlez-vous ?
- Avez-vous déjà vécu dans un pays étranger ? Si oui, racontez brièvement votre expérience. Sinon, aimeriez-vous un jour pouvoir le faire ? Pourquoi ?
- Maintenez-vous des liens avec des amis ou des proches à l'étranger ? Comment ?
- Où sont nés vos parents ? Où sont nés vos grands-parents ?
- Y a-t-il des membres de votre famille qui demeurent à Drummondville/Gatineau ? Si oui, quels liens entretenez-vous avec eux ?
- Quelle place occupe la religion ou la spiritualité dans votre vie ?
- Avez-vous déjà été reçu chez un voisin ou reçu un voisin chez vous ? De quelle origine était-il ?
- Est-ce que vous connaissez des immigrants qui demeurent à Drummondville/Gatineau ? Quels sont vos liens avec eux ?
- Que pensez-vous des mariages mixtes ? En connaissez-vous ?

#### Emploi et engagement communautaire

Parlez-moi de l'insertion en emploi des immigrants et de leur implication communautaire...

- Quels sont les plus gros employeurs à Drummondville/Gatineau ?
- Quel genre d'emploi occupent la majorité des immigrants à Drummondville/Gatineau ?
- Avez-vous des collègues de travail d'origine immigrante ?
- Selon vous, les immigrants sont-ils traités équitablement sur le marché du travail ?
- Que pensez-vous de la discrimination positive ?

- Êtes-vous impliqué au niveau communautaire local (associations, cours, club, équipe sportive, etc.) ?
- Est-ce que les immigrants s'impliquent dans la collectivité à Drummondville/Gatineau? Si oui, quelles en sont les tendances? (sexe, âge, pays d'origine, revenu, quartier de résidence, etc.) Sinon, pourquoi?
- Connaissez-vous des entreprises détenues par des immigrants à Drummondville/Gatineau? Est-ce qu'elles réussissent bien ?

### Gestion de la diversité

Parlez-moi du rôle de votre municipalité par rapport aux immigrants...

- Depuis l'an 2000, avez-vous l'impression que le nombre d'immigrants a augmenté ou diminué à Drummondville/Gatineau ? Qu'est-ce qui vous amène à croire ça ?
- Qu'est-ce que votre municipalité fait pour intégrer les immigrants ? Pensez-vous que c'est suffisant ? Pourquoi ?
- Trouvez-vous que la population de Drummondville/Gatineau est ouverte aux immigrants ? Les prestataires de services publics (enseignants, policiers, personnel médical, travailleurs sociaux) y sont-ils assez bien préparés, outillés ?
- Quelles mesures devraient être mises en place pour améliorer les relations entre les immigrants et les non immigrants?
- Connaissez-vous des associations ethniques à Drummondville/Gatineau ? Si oui, lesquelles ? Quelle est votre lien avec celles-ci ?
- Que pensez-vous de l'accommodement raisonnable (ex. : port du kirpan à l'école, heures réservées aux femmes dans les piscines publiques, etc.) ?
- Selon vous, quels sont les principaux enjeux du phénomène des gangs de rue à Drummondville/Gatineau ? Quelles sont les caractéristiques des individus qui en font partie (sexe, âge, pays d'origine, revenu, quartier de résidence, etc.)?
- Les crimes haineux envers les minorités ethniques existent-ils à Drummondville/Gatineau? Quelles sont les mesures utilisées par les immigrants et les autorités compétentes pour y remédier?

### Politique et identité

Parlez-moi de vos opinions face à l'immigration en général...

- À quoi sert l'immigration selon vous ? Est-ce que les gens autour de vous pensent la même chose ?
- Pour vous, c'est quoi l'intégration?
- Quels critères devraient être les plus importants dans la sélection des immigrants au Québec ? Pourquoi ?
- Croyez-vous qu'il soit important de savoir parler français à Drummondville/Gatineau ?
- Quelle place devrait occuper la culture d'origine des immigrants dans leur nouveau pays? Devraient-ils avoir droit à des écoles confessionnelles (langue, religion, etc.) séparées à Drummondville/Gatineau?

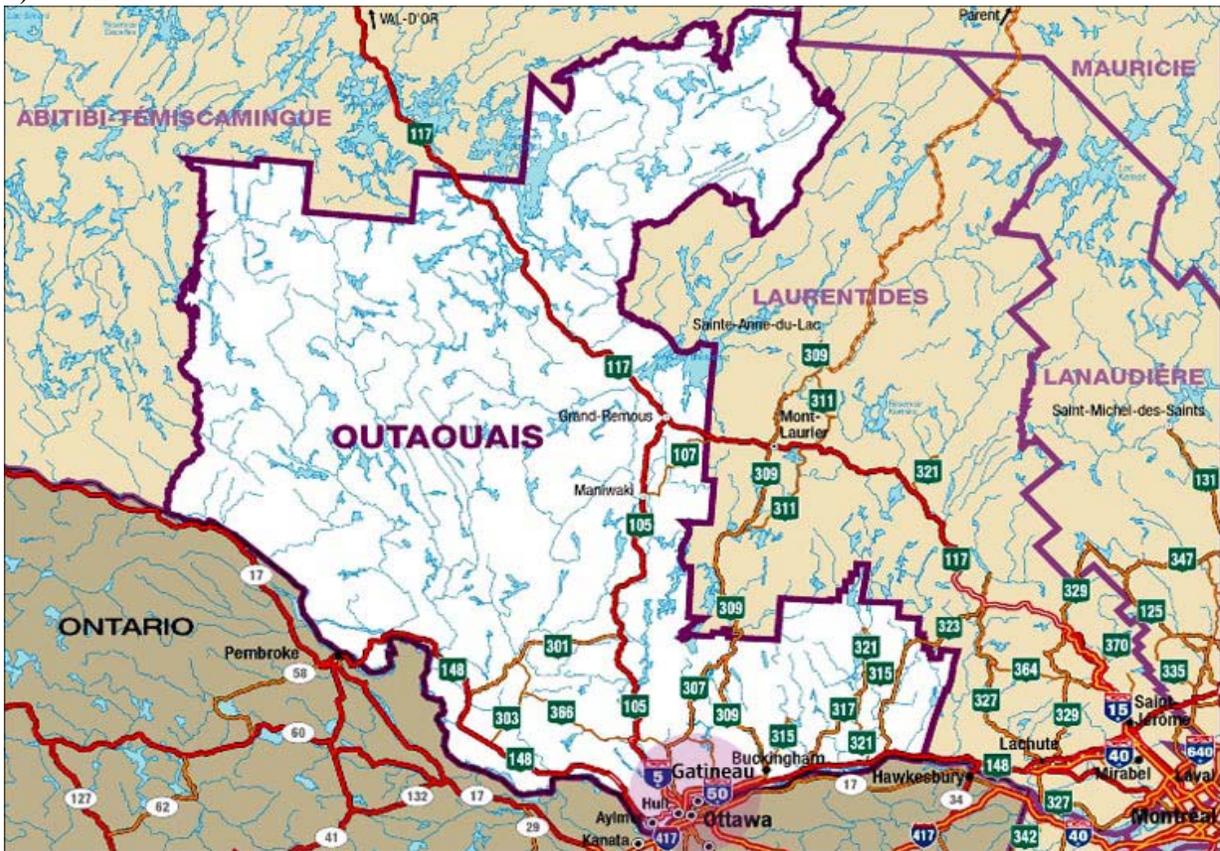
- Est-ce que les immigrants de toutes les origines pourraient s'intégrer à Drummondville/Gatineau ? (minorités visibles, allophones, minorités religieuses)
- Pour quel parti politique votent les immigrants à Drummondville/Gatineau ? Et quel parti est au pouvoir présentement dans votre circonscription électorale ?
- Que pensez-vous de l'immigration à Montréal ?
- Que pensez-vous de la représentation des immigrants en politique ? dans la fonction publique ? dans votre milieu de travail ?
- Recommanderiez-vous à vos amis de venir vivre à Drummondville/Gatineau ?
- Est-ce que vous auriez des conseils à donner aux immigrants qui prévoient venir s'établir à Drummondville/Gatineau ?

#### Questions sociodémographiques

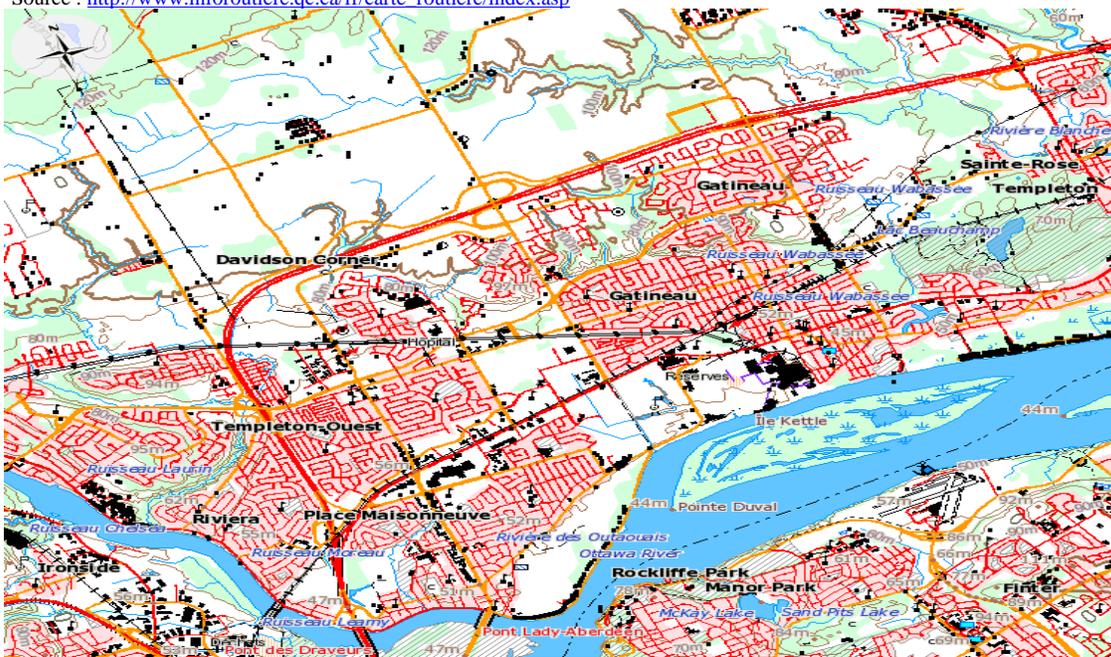
- Sexe :
- Année de naissance :
- Pays d'origine :
- Année d'arrivée au Canada :
- Année d'arrivée au Québec :
- Année d'arrivée à Drummondville/Gatineau :
- Statut civil à l'arrivée à Drummondville/Gatineau :
- Statut civil maintenant :
- Nombre d'enfants à l'arrivée à Drummondville/Gatineau :
- Nombre d'enfants maintenant :
- Quelle est votre formation académique ? Où l'avez-vous complétée ?
- Quelle est votre langue maternelle ?
- Quel est votre emploi actuel ?



b) Gatineau



Source : [http://www.inforoutiere.qc.ca/fr/carte\\_routiere/index.asp](http://www.inforoutiere.qc.ca/fr/carte_routiere/index.asp)



Source : <http://atlas.nrcan.gc.ca>